

Un an! Oh presque à chaque pas,
En dépit des nombreux tracassés
Dont cette existence est semée,
Je n'ess, pour trouver le bonheur,
Qu'à chercher au fond de mon cœur
Ta chère image bien-aimée.

Un an! Douze mois, s'il vous plaît!
Un an bien rempli, bien complet,
Sans en ôter une semaine;
Un an bien et dûment passé,
Pendant lequel tu m'as versé
Beaucoup de joie, un peu de peine.

Un an! Pour moi, je n'en crois rien!
Malgré le printemps, ce vaurien
Qui déjà presse sa venue,
Le calendrier est moqueur,
Car, si j'en juge par mon cœur,
C'est hier que je t'ai connue!

JACQUES NORMAND.

Les Hors-d'Œuvre et le Dîneur

(Table)

« Des hors-d'œuvre! la belle affaire
Quand on a faim!
Pour mon bec, le vrai fin du fin,
En un mot, ce que je préfère,
C'est un œuf,
Puis un bœuf
Entouré de poimmes Pont-Neuf,
Que suivent des rognions madère...
Quant aux hors-d'œuvre, en attendant
Ce menu qui m'adhère,
Ils pourront amuser ma dent! »

Ainsi parlait à la légère
Un client trop exubérant,
Dans un de ces Bouillons que gère
Belli, le célèbre gérant.

« Pensez-vous pas (dit la Sardine
A tous les hors-d'œuvre marris),
Que ce consommateur badine
Et qu'on peut, même quand on dîne
Dans un restaurant à bas prix
Où les hors-d'œuvre sont « compris »,
Montrer pour nous moins de mépris? »

« Pardine!
J'approuve la Sardine
Et son ton »,
Fit le Thon.

« C'est un gros appétit d'Helvétie;
Regardez son cou de taureau! »,
Remarque un petit Maquereau.

« Nous en viendrons à bout, s'écria miss Crevette
En serrant son rose corset
L'un juché geste de colère;
On va se mouster ce que c'est
Qu'une Crevette qui veut plaire.
J'entends bien mettre à sac
Ce gros ester estomac
Et faire de ce rustre
Un amant si fervent
Qu'il ne prise, après moi, consommer plus avant,
Fût-il devant un roi illustre! »

Les hors-d'œuvre, enflammés, acclament le discours
De l'élégante demoiselle,
Et, pour rivaliser de zèle,
Dans les rapiers dorés appréntent leurs atours.
Dans sa dentelle de papier, l'Olive,
Par un réct qu'elle enjolive,
Avec un talent magistral,
Parle à notre dîneur du pays de Mistral,
Et le dîneur la mange
Tout en étalant, sur son pain,
La Sardine chantant les vers que Richepin
Rimait à sa louange.

Le pur gentleman Céleri,
Très chic, très sport, partout à l'aise
Lui conte une anecdote anglaise
Qui laisse notre homme ahuri
Tant il a ri!

Pour le sortir de cet état cataleptique,
Un vieux Mareng de la Baltique,
Par le tribord, par le bâbord,
Le fait naviguer dans le Nord

Dans les glaces et sous la neige,
Tandis qu'un érudit Anchois
Lui cite et lui récite, au choix,
Un tas d'auteurs de la Norvège!

Le Saucisson, inconvenant,
Fait éclater sa bouche pleine.
Le Radis le tient en haleine
Par un conte de revenant...

Les Rillettes
Evoquent la Touraine au temps des ariettes;
Le Bigorneau
Dit Concarneau.

Quand parut un plat véritable,
Les hors-d'œuvre avaient fait si bien
Que l'homme, ne voulant plus rien,
Rassasié, sor it de table.

MORALE

Gourmand, gourmand, sois averti!
Avec précaution, manœuvre...
Car souvent l'abus des hors-d'œuvre
A fait bien du tort au rôti.

XAVIER ROUX.

Les Glissoires

Il fait un froid noir et tout gèle :
Abreuvoir, écluse et ruisseau.
Tous les puits, à l'endroit du seuil,
Ont de la glace à leur margelle.

C'est pourquoi, vite, après la classe,
Les enfants viennent, à grands cris,
Glisser sur l'étang si bien pris
Qu'ils ne craignent pas que ça casse.

En tas, casquettes sans visière,
Bérets bâillants, chapeaux tortus,
Ils arrivent, les reins battus
Par leur petite carnaissière.

Et, de-ci, de-là, toute heureuse,
Chaque troupe se met au jeu,
Sillonant à la queue leu leu
La belle surface vitreuse.

Légères, folles, bien ingambes,
Elles ont, indéfiniment,
Le caprice du mouvement,
Ces fragiles petites jambes!

Rapidement, mainte glissoire,
Qu'en chœur tant de mutins sabots
Polissent comme des rabots,
Est nivelée et pesquée noire.

Quelques très petiots se hasardent,
Mais, tombés trop fort, ayant peur,
Immobiles, pleins de stupeur,
Se tiennent au bord et regardent.

Ils sont charmants, piteux ou drôles,
Ces pauvres mignons étonnés,
Grelottant, la roupie au nez,
Le cou rentré dans les épaules!

Les autres, au long des saulaies,
Filent toujours avec entrain,
Tels, devant les vitres d'un train,
Courrent les arbres et les haies.

Sur le bruit des voix qui remplissent
Les échos de leurs appels fous,
Tranchie le vacarme des clous,
Mordant, raclant, autant qu'ils glissent.

Autour des plaines dépouillées,
Montrant des vieux herbages gris,
Des arbres nus, d'autres maigres,
Tête ronde et feuilles rouillées,

Mais vifs et gais comme la flamme,
Ces garçonnets au teint vermeil
Mettent la verdure et soleil :
Tout le printemps qu'ils ont dans l'âme.

Ils sont le bonheur d'aventure,
L'éclat de rire triomphant
Qui passe, comme un coup de vent,
En cette mort de la nature.

MAURICE ROLLINAT.

Le Maître du Temps

☞

I

DANS LEQUEL

LE PROFESSEUR ANTONIO SCHWARZ PARLE
D'UNE MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

Quand le professeur Antonio Schwarz fit son entrée dans l'immense salle de l'Académie des sciences d'Oppendorf, un murmure de satisfaction s'éleva des bancs où siégeaient les académiciens en grande tenue. Le même murmure parcourut les longues files de chaises, déjà envahies par un public anxieux de connaître la fameuse découverte qui, depuis quelques jours, défrayait toutes les conversations.

— Enfin! susurra l'académicien Teufel à l'oreille de son voisin, un grave et sévère mathématicien, notre homme illustre a daigné venir. Je craignais bien qu'une distraction ne l'en empêchât.

— En effet, répondit l'autre, donnez-vous la peine d'examiner son costume: il ne convient guère à l'orateur d'une séance aussi solennelle.

Le fait est que Schwarz, par inadvertance, avait conservé sa robe de chambre sur son habit de gala: cette étoffe bariolée qui l'enveloppait contrastait franchement avec la gravité de son visage. Charitable, l'huissier l'aida à se débarrasser de l'impertinente robe, et il apparut tel qu'il devait être, sanglé dans un habit impeccable, dont les amples basques lui donnaient l'aspect d'un sinistre oiseau de proie.

Un jeune étudiant, assis près de la fille du professeur, se pencha vers elle:

— Mademoiselle Margherita, demandait-il, c'est donc aujourd'hui que mon vénéré maître dévoilera enfin le mystère de sa surprenante découverte? Ne vous en a-t-il pas parlé?

— Vous savez bien, lui répondit-elle, que mon père, en ce qui concerne la science, est muet comme la tombe, surtout avec les personnes de sa famille. Je n'ai pu obtenir de lui aucun renseignement.

— Et cependant, observa le disciple, les détails donnés aujourd'hui par la *Gazzetta di Oppendorf* laissent supposer que le professeur a fait des révélations au directeur de ce journal. Ecoutez: « Hier, m'étant rendu à la maison de notre grande célébrité, Antonio Schwarz, je l'ai trouvé au milieu de ses instruments et de ses... »

— Invention! pure invention! interrompit en souriant la jeune fille. Vous savez bien que personne n'est venu lier à la maison...

Et, hochant la tête, elle fixait son blond interlocuteur qui n'osa pas soutenir le regard des grands et beaux yeux de pervenche, rougit, et, d'un air tout chagrin, confia au plafond son nouveau mécompte.

— As-tu vu? dit alors le jeune Wolf à son inséparable Arrigo Fischer, Martino Christi n'a pas encore obtenu près de Margherita le succès qu'il désirait. Il lui a certainement fait une déclaration.

— Même, observa Arrigo, j'ai entendu le mot « amour ».

— Ah! si je voulais!... soupira l'étudiant, se donnant un air d'importance (et il se retourna pour lancer à la jeune fille des regards enflammés), si je voulais, vois-tu, je pourrais...

Mais des applaudissements frénétiques vinrent arrêter net sa fanfaronnade. Le professeur Schwarz était monté à la tribune.

Un profond silence accueillit ses premières paroles. Il avait une voix d'une sonorité suraiguë; les auditeurs des galeries, au fond de la salle, entendaient nettement tout ce qu'il disait. Il parlait avec une lenteur majestueuse, roulant les yeux, fronçant les sourcils, comme un homme sans cesse à la recherche de sa pensée. D'abord, il rappela la gloire de la modeste ville dont il avait l'honneur d'être l'hôte, et celle non moins grande de la très ancienne Université qui voyait, à cette heure, de si brillants génies réunis autour du vénérable recteur Martini.

— Notre ville, et je dis notre, puisque, depuis trente ans, je l'habite et que j'y resterai jusqu'à ma mort, notre ville est petite, mais combien glorieuse! Son Université est une des plus anciennes et des plus fréquentées de l'Allemagne. De tous côtés et pour toutes les branches, les étudiants nous accourent en foule. Dans ces trente dernières années, on y a fait des découvertes si importantes pour le genre humain, qu'aucun homme ne devrait prononcer le nom de ce lieu sans s'incliner jusqu'à terre avec le plus profond respect. Par ma modeste œuvre de patience, je viens, à mon tour, ajouter à sa célébrité, afin de ne pas être indigne de mes illustres collègues.

L'exorde terminé, l'orateur avait pris ses papiers et commencé tranquillement à lire.

— Vous savez tous, par la carte d'invitation qui vous a groupés autour de moi, que je dois vous parler, aujourd'hui, d'une découverte dont les effets pourront être incalculables. J'ai découvert, ou je suis sur le point de découvrir, ce que je vous propose d'appeler la photographie du temps.

» Jusqu'ici, l'art de la photographie s'est appliqué à l'étude et à l'imitation de l'espace. Grâce à un instrument que des améliorations successives ont conduit à une grande perfection, la photographie rivalise, maintenant, avec la peinture. Nous pouvons fixer sur une plaque, reproduire ensuite sur le papier, des milliers et des milliers de fois, les plus rares et les plus fugitifs aspects de l'homme et de la nature. Dans vingt siècles, nos descendants auront une image exacte de la civilisation moderne et des grands événements qui l'illustreront. Nous avons photographié jusqu'à la nuit, et nous avons dirigé vers les astres la lentille de nos chambres obscures.»

Et le professeur Schwarz continuait à magnifier toutes les découvertes dues à la photographie et aux arts qui en découlent.

Déjà, l'auditoire se sentait électrisé par les paroles de cet homme grand et sec, dont les bras, dans le feu du discours, s'agitaient, perdus au sein de larges manches, comme les ailes d'une chauve-souris. L'amour de la science était un besoin naturel pour tous les habitants de la petite ville d'Oppendorf. Les enfants grandissaient parmi les manuels de physique et de mathématiques; les jeunes filles, avec les jeunes gens, causaient chimie et anatomie. On disait que M^{lle} Margherita était follement amoureuse d'un jeune professeur de physiologie, dont les conversations savantes lui dévoilaient élo-

quemment les mystères de la nature. Mais Wolf doutait même du professeur en question, et, tandis que les plaques photographiques dansaient un branle fantastique devant l'esprit des auditeurs, il pensait à une conversation avec la sentimentale Margherita, sous les étoiles.

— Pourquoi donc, continuait l'orateur, s'il est permis de fixer par la photographie les apparences des choses dans l'espace, ne serait-il pas possible de les fixer dans le temps? Pourquoi ne pouvons-nous pas, avec les choses présentes, photographier encore les événements passés? Je ne me dissimule pas, messieurs, l'étrangeté d'une telle demande, puisqu'il est reconnu que ce qui a été ne revient plus. Admettons que disparaissent subitement les écrits historiques et les monuments anciens; dans quelques années, nous serions complètement ignorants des faits qui ont précédé notre arrivée sur la terre. D'ailleurs, je n'aurais pas eu cette pensée sans un heureux hasard qui m'a mis sur la bonne voie.

» Je vous prie, maintenant, d'apporter à mes paroles une grande attention. Pour la photographie des astres, j'avais préparé plusieurs plaques avec une composition que je désire, pour le moment, tenir secrète, non par égoïsme, mais parce que je veux, avant d'en révéler la formule, la conduire à la dernière perfection.

» Il y a quinze jours, après avoir chargé deux de mes appareils avec les plaques que je viens d'indiquer, je les dirigeai vers deux astres, dont je voulais connaître la nature. L'un était la Vega, l'autre une étoile de sixième grandeur qu'il n'est pas nécessaire de vous nommer; son nom, d'ailleurs, m'échappe en ce moment. Au reste, la nature de ces astres est pour nous sans importance.

» La nuit était claire, limpide, sereine. Les étoiles palpaient dans l'air pur, sans brouillards. Jamais heure n'avait été plus propice aux recherches du savant désireux de ravir au ciel quelques-uns de ses secrets. J'allai donc me coucher après avoir réglé mes appareils. Mon aide, l'étudiant Martino Christi, était chargé de les fermer une heure avant l'aurore.»

En entendant son nom prononcé par la bouche d'un si grand homme, Martino fut sur le point de tomber en pâmoison. Fischer et son camarade le regardèrent avec malice.

— Quand, le matin suivant, je me disposai à développer mes plaques, je fus très surpris d'un phénomène inattendu que je constatai. J'avais beau agiter le liquide révélateur, les plaques restaient blanches, aucun signe d'étoiles n'était visible sur elles.

» J'augmentai la dose du bain; alors commencèrent à apparaître quelques taches obscures, d'abord mal définies, mais ensuite, et progressivement, plus nettes. C'était un développement de figures, à première vue très étranges. Peu à peu, la lumière rouge de la petite lanterne me permit de distinguer trois ou quatre images superposées. La première, plus visible que les autres, représentait deux personnes vêtues à l'antique mode romaine; les figures, par malheur, étaient restées en dehors de l'objectif. Les autres étaient imperceptibles, et je ne m'en souciai pas.»

A ce moment, un murmure d'incrédulité circula parmi les assistants. Beaucoup d'académiciens s'étaient levés, saisis d'éton-

nement. Le docteur Teuffel avait ôté ses lunettes pour méditer plus à l'aise sur les paroles de son collègue. Le recteur Martini, par distraction, avait mis sur sa tête la toque qui, jusqu'alors, lui avait servi d'amulette sur ses genoux.

— Maintenant, poursuivit Schwarz, souriant, sans s'émouvoir, ces photographies ne pouvaient pas être d'hommes vivants. Les appareils étaient tournés vers le ciel, et mon aide en avait soigné le mouvement avec la plus grande attention. A cette heure avancée de la nuit, qui, d'ailleurs, aurait pu traverser les airs en costume romain? Mais, d'autre part, pourquoi, au lieu des étoiles, s'y trouvait-il ces figures extraordinaires?

» Sans souffler mot de ce que j'avais observé, j'interrogeai Martino Christi sur ses croyances et lui demandai si, par hasard, il n'avait jamais exercé la profession de spirite. Il me répondit, avec un *non* énergique, qu'il n'accordait aucune foi à de semblables niaiseries.»

Après avoir bu lentement un verre de limonade, Schwarz poursuivit ainsi son discours :

— La nuit suivante, je plaçai de nouveau mes appareils, les objectifs tournés vers le ciel. J'envoyai Christi se coucher, et je m'occupai moi-même de régler le mécanisme d'horlogerie. La troisième nuit, je pensai qu'il était peut-être inutile de déplacer les appareils d'après le mouvement du ciel. Le résultat me donna raison : les effets, cette fois, furent encore plus satisfaisants.

» La seconde nuit, il y avait sur les plaques une image unique et très nette : le portrait d'un roi assyrien se courbant pour montrer du doigt un objet tombé à terre près de lui. Ai-je besoin de vous dire que mon étonnement fut encore plus grand? Depuis quelle époque les rois assyriens se promènent-ils la nuit dans les airs pour s'amuser aux dépens des mortels? Je n'étais pas au bout de mes surprises! La troisième nuit, j'éprouvai une frayeur réelle, en contemplant sur la plaque la plus bizarre des créatures que j'aie jamais vues. Je ne pus rien comprendre d'elle, sinon que, par tous ses membres, elle criait la férocité. Veuillez examiner ces photographies, agrandies à votre intention, pour vous persuader de l'exacte vérité de mes paroles.»

Tous les yeux se dirigèrent vers les trois grands cartons que l'orateur élevait devant lui. Sur le premier, tout embrouillé et délavé, on distinguait à peine ce qu'avait indiqué Antonio Schwarz; mais les autres étaient très clairs. Le roi assyrien, revêtu d'un costume identique à ceux qui figurent sur les monuments chaldéens, avait cette attitude fuyante des personnes surprises par un instantané. Son front était sévère et ridé, sa bouche s'entr'ouvrait avec un sourire amer.

Le troisième carton montrait une créature pareille à un polype, dont les bras seraient terminés par des mains de forme presque humaine. Un millier d'yeux resplendissaient sur toute la surface du corps. Les chairs étaient flasques comme celles des poulpes, mais laissaient apercevoir une solide structure osseuse. Dans cette masse informe, semblable à un animal d'espèce inférieure, palpait une force d'intelligence et de volonté, dont on ne voyait pas le principe, mais que chacun sentait en contemplant l'image. N'était-ce

pas une créature d'un monde inconnu, supérieur au nôtre?

Martino Christi considérait tour à tour l'étrange figure et sa gracieuse voisine, mettant à profit le trouble qu'elle éprouvait de cette révélation inattendue. Wolf pensa à quelque animal antédiluvien, et conclut en soi-même que les femmes d'aujourd'hui étaient réellement plus jolies.

Le professeur replaça les photographies dans le carton avec une sage lenteur.

— Messieurs, continua-t-il, ces spécimens que je viens de vous soumettre ne sont que les premiers résultats de ma découverte. Il y en a, ou il pourra s'en trouver d'autres, qui donneront force de réalité au plus superbe rêve qu'ait jamais conçu l'esprit d'un savant. Mais n'anticipons pas, et poursuivons avec méthode notre exposition.

Après ces expériences, je m'absorbai à rechercher la cause d'un tel phénomène. J'avais préparé les plaques de manière à y fixer certaines étoiles déterminées. Bien souvent déjà, l'effet désiré avait été obtenu. Depuis le soir du 2 mai, non seulement les étoiles ne s'étaient pas reproduites sur le négatif, mais, à leur place, il y avait des figures dont l'origine était inconnue et mystérieuse. Evidemment, la composition de ces pellicules ne devait pas être la même qu' auparavant. Et, cependant, je l'avais préparée, comme toujours, avec le plus grand soin, sans négliger aucune des règles de l'art.

Il ne me restait donc plus qu'à supposer une bienheureuse erreur. Je pris alors une pellicule intacte. J'en fis l'analyse chimique, et je vis, en effet, qu'au lieu de verser dans la composition deux grammes pour cent d'acide sulfurique, j'y avais introduit la même quantité d'acide nitrique. L'acide nitrique, ce corps violent et destructeur, un des meilleurs agents que possède la nature pour corrompre les choses créées, était, pour ainsi dire, le pivot de ma découverte. Aussi ai-je vite compris qu'en variant les doses de l'acide, sans toucher aux autres ingrédients, je pourrais peut-être obtenir des effets beaucoup plus surprenants.

À ce moment, le public ne sut plus contenir son enthousiasme. De sa stupéfaction première, il passa, interrompant l'orateur, aux plus diverses manifestations de joie bruyante. Les étudiants des galeries entonnèrent une chanson à boire :

*Heu gaudeamus igitur
Juvenes dum sumus...*

Le chant joyeux, invitation à jouir des courts et brillants privs de la jeunesse, se déroulait autour de l'homme qui avait su pénétrer les secrets du passé et plonger son regard sur les créatures de mondes inconnus. Martino Christi avait même oublié la belle Margherita; il applaudissait furieusement, poussant certains « Hoch! Hoch! » qui retentissaient dans toute la salle. Le recteur von Martini, souriant et cramois, cherchait en vain à calmer l'enthousiasme frénétique des assistants émerveillés.

Mais, peu à peu, le désir de savoir l'emporta sur l'exaltation qui, durant quelques instants, s'était emparée des auditeurs.

De nouveau, Antonio Schwarz se leva; le silence était tel qu'on eût pu entendre palpiter le cœur des assistants. Les auditeurs montraient, sur leurs visages pourpres, l'anxiété de leur âme et l'ébranlement

de leur système nerveux. Seul, le professeur restait tranquille et serein. Quelques dames appuyaient un coude sur leur genou, certaines soutenaient leur menton de leur main gauche, toutes fixaient avec intensité le magicien qui avait découvert des choses d'un autre monde et des temps passés. Ses premières paroles ne trompèrent pas l'attente de la foule.

— D'où venaient ces créatures inconnues? Qui étaient ces êtres mystérieux, invisibles pour les mortels, et laissant néanmoins leur image sur la plaque d'un appareil photographique? Sans aucun doute, ils appartenaient à d'autres sphères et à des époques reculées. Comment leur image persistait-elle, si leurs corps avaient été détruits depuis des siècles, et s'ils avaient habité d'autres planètes perdues dans l'infini?

Tel est le problème que je me suis posé avant de poursuivre mes expériences, car sa solution devait éclairer mes recherches futures. Mais, pour le résoudre, je dus abandonner le champ des sciences positives et m'aventurer dans les sentiers ardens de la métaphysique. L'hypothèse que je vous présente, seigneur moi, force de vérité, et je vais vous citer des faits qui la confirmeront.

Nul, parmi vous, n'ignore que, dans l'univers, tout est indestructible. Tout se renouvelle, rien ne se perd. Chaque chose qui disparaît laisse, sous une autre forme, quelque trace de soi. Le cadavre de l'homme, enseveli dans la terre, féconde les fleurs et l'arbuste qui y sont plantés. Quand un corps terrestre se désagrège, les molécules dont il est composé ne s'annihilent pas; elles se dispersent, pour former de nouveaux corps, pour produire la matière nécessaire à de nouvelles vies. Le bois qui brûlé, se réduit en cendres et en fumée, ne fait que subir une transformation. Mais pourquoi m'arrêter à démontrer une vérité que vous connaissez tous?

Cette théorie de l'indestructibilité de la matière, on ne l'applique, en général, qu'à la matière elle-même. Mais est-ce uniquement sur la terre et dans le monde qu'existent l'activité mécanique et l'activité chimique? En énonçant ce principe, nous ne considérons qu'une infime partie de l'univers. Et, pour nous en tenir à l'homme, nous n'admettons la valeur de cette loi que pour les cellules qui composent son organisme, ou pour les atomes qui, continuellement, meurent et se renouvellent. Cependant, l'homme n'a pas seulement une activité matérielle. Il pense, et sa pensée produit. Toutefois, laissant de côté sa pensée, bornons-nous à considérer que l'homme agit et se meut, et disons que ni ses actes ni ses mouvements ne doivent être perdus.

Tout, dans le monde, est uni par une relation réciproque. Si je lève la main, si je fais un pas, j'accomplis un acte fugitif, il est vrai, mais qui n'est pas destiné à périr. Rien, dans l'univers, n'étant perdu, l'énergie que je développe en faisant un mouvement doit subsister. Autrement dit, à chaque acte de l'homme correspond une projection de cet acte dans l'espace. Cette projection se conserve; si un instrument spécial la reçoit, il peut, après une suite de siècles, reconstituer l'acte qui l'a produite. Cet instrument doit, dans son principe, se rapprocher de l'œil humain; il lui faut la faculté de voir, parce que les actes et les mouvements se perçoivent

par la vue et non avec un autre sens. La chambre obscure était donc l'instrument le plus convenable; c'est par son intermédiaire que j'ai pu arriver à découvrir la loi suivante, à la fois scientifique et métaphysique: aucun de nos actes n'est perdu; tous se projettent successivement dans l'espace et se conservent dans le temps. Cette loi trouve encore sa confirmation dans le cinématographe qui, saisissant les mouvements successifs des choses, les garde et peut les reproduire. C'est ainsi que l'air ambiant est un véritable cinématographe, où des milliers de projections successives s'entre-croisent et se confondent.

A mesure que Schwarz avançait dans sa démonstration, le silence devenait de plus en plus profond. La sueur perçait au front des académiciens attentifs.

Schwarz disait:

— Il est donc facile de comprendre que, étant donné un instrument apte à percevoir les projections des corps dans l'espace, nous pourrions avoir l'image exacte d'hommes ayant vécu il y a des milliers d'années. Et comme la loi énoncée précédemment peut s'appliquer aux autres mondes, aux autres étoiles, aux autres planètes, il en faut déduire que les faits et gestes des créatures, habitant les plus lointaines étoiles, pourront, après une longue suite d'années et de siècles, se projeter jusqu'à la terre comme la lumière, comme la chaleur, comme toutes les énergies. Le monstre étrange que vous venez de voir vivait certainement dans quelque astre lointain ou que que planète voisine. Ce qu'est cet astre, ce qu'est cette planète, nul ne le saurait dire. Tant que les êtres photographiés appartiennent à la terre, l'histoire et l'archéologie nous aident à en établir l'âge; mais quant aux habitants des terres inconnues et lointaines, il est impossible, jusqu'à présent, d'en parler avec certitude.

Conservant à mes plaques la même composition, je fis, les jours suivants, de nouvelles expériences. J'abrégeai la durée des poses: certaines plaques restèrent blanches. Celles qui furent impressionnées ne présentaient plus diverses images superposées, mais une seule parfaitement nette. J'essayai aussi de faire deux photographies à la lumière du jour: les négatifs accusèrent des développements d'images simultanées, sur lesquelles on ne distinguait que très peu de chose, ou même rien.

Evidemment, tout l'espace qui nous entoure étant peuplé de figures semblables, la nuit est plus favorable à l'expérimentateur. La chambre obscure reçoit seulement les images voisines, et les autres ne laissent aucune trace, tandis que, le jour, les unes et les autres se confondent.

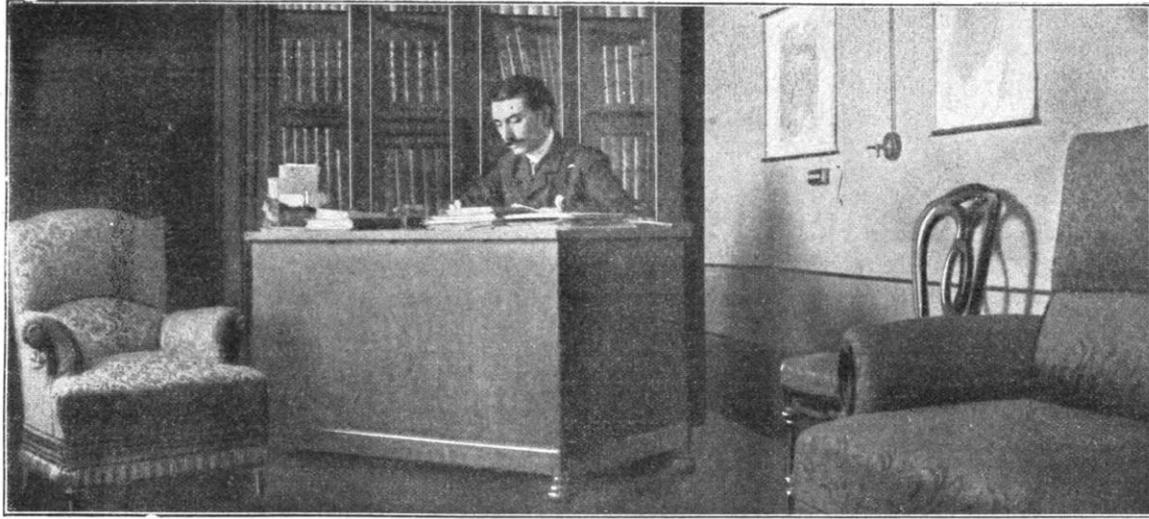
Je vais, maintenant, vous faire examiner quelques-uns des positifs obtenus après ceux que vous avez vus.

Et l'illustre académicien montra des cartons beaucoup plus nets que les premiers.

(À suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.

(Traduit de l'italien par F. ROUSSILLE.)

Nous prions instamment nos abonnés de ne pas omettre de joindre 25 centimes à toute demande de changement d'adresse, pour frais d'impression de la nouvelle bande.



L'auteur de notre nouveau roman : Giuseppe Lipparini dans son cabinet de travail.

GIUSEPPE LIPPARINI



Né à Bologne, le 2 septembre 1877, Giuseppe Lipparini occupe déjà une des premières places dans la littérature italienne. D'un caractère fier et indépendant, il est le critique craint et respecté du *Marzocco*, journal florentin répandu dans le monde entier.

Poète, il a publié, jusqu'ici, cinq volumes de vers : *I Sogni* (les Rêves), 1898; *Lo Specchio delle Rose* (le Miroir des Roses), 1898; *Idille* (Idylles), 1901; *Nuove Poesie* (Nouvelles Poésies), 1903; *Poemi ed Elegie* (Poèmes et Élégies), 1908. D'abord symboliste, il est devenu si clair et si sincère que la critique est unanime à le proclamer un descendant direct de ces classiques chez qui la transparence cristalline de la forme et la perfection du style sont jointes à la sincérité, à la variété, à la profondeur de la conception. Après avoir chanté ses joies, ses tristesses, sa terre natale, il annonce un volume de *Poèmes Antiques*, inspirés du plus pur classicisme et de l'amour pour la nature éternelle.

Ses essais de critique sont réunis en un seul volume intitulé : *Cercando la Grazia* (En Cherchant la Grâce), dont M. Maurice Muret, dans la *Revue*, a fait le plus grand éloge :

« La critique de M. Lipparini est essentiellement d'un artiste. Cet écrivain attache aux questions de forme et de style, aux procédés d'un auteur, à sa technique, une importance significative. Alors que la plupart des critiques contemporains, en Italie comme partout, cédant à la manie du jour, inclinent à juger les œuvres littéraires en psychologues, en moralistes, en sociologues, M. Lipparini parle des auteurs et des livres en poète. »

Là, se trouve précisément son originalité.

Mais c'est à sa réputation de romancier que tient surtout M. Giuseppe Lipparini. En 1899, il publia *Eloge des Eaux*, suite de récits en prose, riches d'imagination et écrits en un style emprunté aux grands classiques du seizième siècle. Peu après, en 1900, paraissait le roman *l'Ombrosa* (la Feuillée), qui est, avant tout, un récit aimable, subtil, frais, gracieux.

La vie italienne y est rendue avec sa pas-

sion, son amour du beau, son scepticisme, sa sagesse. M. Lipparini vient d'achever un autre roman du même genre, qui fait suite à *l'Ombrosa*, et sera intitulé : *l'Auberge des Trois Mares*. Enfin, il a publié le *Maitre du Temps*, dont nous allons donner la traduction. Cette critique spirituelle et ironique des œuvres de Wells et des Universités allemandes révèle les qualités de style et le talent du romancier. A l'action principale, la découverte fantaisiste de la photographie du temps, par le professeur Schwarz, type achevé de vieux savant, s'ajoute l'intrigue amoureuse de deux rivaux qui se disputent le cœur de Margherita, fille de l'illustre astronome; de là, une variété de scènes comiques attestant la verve juvénile de l'auteur et contribuant au succès de ce roman si original.

FÉLICIE ROUSSILLE.



LE « MAITRE DU TEMPS »

Dans ce bel ouvrage, G. Lipparini renonce aux conventionnalismes classiques, au pathétisme historique ou esthétique de Carducci ou de d'Annunzio, et se présente au public avec une œuvre en prose toute faite d'ironie, ou, plutôt, conçue en ironie et réalisée en une

calme et souriante étude de caractères et de milieu. En ce roman, M. Lipparini s'éloigne des modèles de son pays; il ne se contente pas de traiter un sujet allemand, mais il se rapproche des conteurs et des ironistes allemands, il les suit de près, il les imite parfois. Le *Maitre du Temps* ne semble pas, par cela même, un livre italien.

Au surplus, le caractère national de la littérature italienne n'est-il pas, justement, celui d'en manquer? Malgré l'œuvre de d'Annunzio, dont le « décor » est toujours d'un italianisme parfait et admirable, on chercherait en vain les œuvres récentes aux personnages indéniablement nationaux, si l'on veut les trouver en dehors de la littérature régionale de Mmes Serao ou Déledda, de MM. Bettramelli ou Verga. M. Lipparini a donc campé ses personnages en Allemagne. Son livre rappelle, par mille points, *Maitre Martin*, le *Tonnellier*, de Hoffmann, et son ironie le rapproche de Heine. Il se montre Italien, cependant, dans ses descriptions, dans ses paysages, très brefs et bien évoqués.

Nous retrouvons maître Martin, le tonnellier passionné, dans le professeur Antonio Schwarz, le créateur de l'appareil à photographier les images de l'homme perdues dans l'espace infini depuis les âges les plus lointains. Ainsi que maître Martin, le professeur Schwarz a une fille qu'il adore et qu'il destine à son disciple bien-aimé. Et le style même de la paisible et grave nouvelle bourgeoise de Hoffmann semble celui qui a inspiré M. Lipparini.

Cet écrivain se rapproche, en même temps, de Verne et de Wells, par la divination de ce qui peut être scientifique demain. Il lutte élégamment à coups d'ironie point méchante contre les « philistins de la culture », adversaires de toute découverte qui bouleverse la vie.

M. Lipparini a pu écrire des pages admirables d'évocation, dont les plus belles sont celles des funérailles de César. Ces pages, et les descriptions de la nature, révèlent la race de l'écrivain. Et tout le roman lui donne une place à part dans la jeune littérature italienne, qui semble ondoyer entre une affirmation littéraire régionaliste aux qualités vigoureuses et une imitation intelligente des littératures d'au delà les Alpes.

RICCIOTTO CANUDO.



Mlle Félicie Roussille,
traductrice du *Maitre du Temps*.
(Phot. Watery.)

Le Maître du Temps



I

DANS LEQUEL
LE PROFESSEUR ANTONIO SCHWARZ PARLE
D'UNE MERVEILLEUSE DÉCOUVERTE

— Suite —

La foule admirait, sans étonnement; elle était convaincue. On vit successivement un homme nu et velu, menaçant de son couteau de silex un animal tapi à ses pieds; un évêque, coiffé de la mitre, souriant, le front appuyé sur le menton; un chevalier du seizième siècle, les bras levés, le visage empreint d'une profonde douleur; une femme, dont les vêtements rappelaient les sculptures des plus anciens monuments mexicains; deux animaux fantastiques sans queue ni tête, créatures de quelque monde inconnu.

— D'autres photographies, ajouta Antonio Schwarz, montraient des images d'animaux: lion, aigle, écureuil; mais comme les animaux, même dans les temps anciens, n'ont jamais porté d'habits, les dates archéologiques manquaient pour établir leur âge.

L'horloge d'un clocher voisin sonna trois heures trois quarts. Wolf oublia la science et l'héroïsme qu'elle impose à ses disciples; le sang bouillonnait dans ses veines; il allait fatalement manquer son rendez-vous! Hélas! La brune Dorotea resterait-elle en vain à l'attendre, derrière les petits plants d'héliotrope qui mettaient à sa fenêtre un délicieux ornement?

— Et, cependant, dit-il à son ami, je crois qu'il ne reste plus, maintenant, que la conclusion. Nous allons enfin pouvoir partir.

Près de lui, Martino Christi songeait qu'il aurait l'honneur d'accompagner chez elle M^{me} Margherita, et que l'académicien physiologiste en mourrait de rage. L'émotion le faisait trembler; il appelait de tous ses vœux la fin du long discours.

Le professeur Schwarz commençait, en effet, une chaude et concise péroraison. Il montrait quelle gloire cette découverte devait apporter non pas à lui, modeste adorateur des sciences astronomiques, mais à Oppendorf, à l'Université, dont elle était si justement fière.

Wolf regarda sa montre: trois heures cinquante-deux minutes!

— Messieurs, mon discours d'aujourd'hui n'est, je l'espère, qu'un très petit prélude de tout ce que je vous dirai dans la suite. Puisse une patiente et laborieuse étude me conduire à des résultats encore plus merveilleux! Il s'agit, messieurs, de coordonner les images dispersées et confuses, de leur donner, de leur restituer leur première continuité. Je vais me mettre à l'œuvre avec une ardeur qui, j'ose l'affirmer, ne sera pas indigne d'un tel sujet.

— Trois heures cinquante-quatre! pensa le jeune amoureux. Si, dans deux minutes, ce maudit professeur n'a pas fini de pérorer, je ne verrai plus ma Dorotea.

Son visage prit un masque sévère, et sa pensée tourbillonna parmi les grâces de la fille du mercier.

— Comme elle est belle, Dorotea! pensait-il. Je ne dirai pas que je suis fou d'elle; mais le fait est que je n'y puis

songer sans pousser de profonds soupirs. Ses yeux...

Un tonnerre d'applaudissements interrompit le cours de ses pensées. L'orateur descendait de la tribune; ses collègues l'embrassaient en poussant des cris d'allégresse. Parmi eux, le docteur Teuffel s'agitait comme un possédé.

La foule commençait à sortir. Wolf se faufila près de Christi et de M^{me} Margherita, passa devant Müller et Krumbacher qui continuaient leur discussion, descendit l'escalier quatre à quatre et fut bientôt sur la place. De la salle arrivaient toujours de bruyantes acclamations. L'horloge sonna quatre heures.

II

DANS LEQUEL DIFFÉRENTES PERSONNES
PARLENT DE DIFFÉRENTES CHOSES

Le docteur Teuffel et le mathématicien Merkel se promenaient lentement dans l'avenue ombragée de tilleuls; rivale de l'Unter den Linden berlinois, elle est le légitime orgueil des habitants de la petite ville d'Oppendorf.

La journée était fraîche, mais sereine. Personne dans l'ombreuse avenue; les deux vieillards étaient seuls à se promener. Teuffel tira de sa poche sa pipe favorite et s'assit sur un banc de pierre.

— Aujourd'hui, dit-il, nous sommes en avance d'une demi-heure. Les jolies filles d'Oppendorf ne sont pas encore venues étaler aux yeux de leurs adorateurs leurs grâces plantureuses et fermes.

— Et notre collègue Ehwald ne fait pas son tour pour rencontrer le doux regard de sa bien-aimée Margherita Schwarz, ajouta le mathématicien, clignant de l'œil à son ami.

Un sourire de compassion et de raillerie éclaira le visage du docteur.

— Je vous avoue, mon cher Merkel, répondit-il, que le pauvre Ehwald n'a rien d'un académicien. Sa conduite ne s'accorde guère avec la dignité de notre état.

— Il est si jeune, constata Merkel, qu'on peut l'excuser de s'être laissé prendre aux pièges d'amour. Nous aussi, dans un temps très lointain...

— C'est vrai, c'est vrai, soupira le docteur. Je me rappelle vos promenades nocturnes sous les fenêtres de la belle Alice Schwarz. Mais nous, si notre amour était contrarié, nous n'en étions pas affectés comme ce pauvre Ehwald. Vous le savez, Antonio Schwarz ne donnera jamais sa fille qu'à un astronome, et son choix s'est déjà fixé sur Martino Christi. Ehwald devra en faire son deuil.

Mais déjà, au fond de l'avenue, quelques personnes apparaissaient. Trois jeunes filles venaient en avant, les mains enlacées, joyeuses, et riant aux éclats. Elles étaient grasses et blondes, comme toutes leurs compatriotes. Derrière, s'avançaient lentement deux petits officiers, sanglés dans leur corset, le monocle à l'œil gauche.

— Voici venir vers nous, dit le docteur, Mars et Vénus en la personne de ces lieutenants et de ces jeunes filles. Comment expliquez-vous cette inclination toute particulière des femmes pour les officiers?

— Moi, répondit le mathématicien avec son éternel sourire malicieux, je voudrais m'en informer auprès de M^{me} Kätchen Schwarz, femme de notre illustre collègue.

— Ah! ah! reprit Teuffel qui riait en allumant sa pipe, vous aussi? vous savez?...

— Diable! Comment pourrais-je l'ignorer? Tout Oppendorf en parle. Mais M^{me} Kätchen a quarante ans à peine et son mari, soixante. Rien d'étonnant qu'elle soit sensible aux charmes du major von Tampfen, le roi de nos fêtes...

— C'est vrai, Kätchen Schwarz est encore belle et fraîche, malgré ses quarante ans...

La foule des promeneurs grossissait de plus en plus. A cette heure, les ménagères abandonnaient les travaux de la maison; les jeunes filles, les affaires emmuesées de la cuisine et du jardin; les écoliers, leurs cahiers; les savants, les laboratoires et les bibliothèques. Chacun venait respirer le bon air du soleil couchant sous les tilleuls en fleurs, et surtout retrouver, avec des connaissances, l'occasion de médire agréablement du prochain.

Grand et sec, le révérend Hauptmann s'avancait entre ses deux filles déjà mûres; assez boulottes, et plus proches du ballon que de la classique amphore. Ce trio familial était suivi des deux reines d'Oppendorf: Margherita Schwarz et Dorotea, la fille du mercier Wagner. Les deux amies marchaient bras dessus bras dessous, escortées de leurs vénérables mères. D'autres promeneurs arrivaient dans toutes les directions; l'allée favorite fut bientôt envahie. Nos deux académiciens silencieux cherchaient dans la foule quelques-uns de leurs collègues.

— Ton Ehwald n'est pas encore venu? demanda Dorotea à Margherita, se retournant pour apercevoir dans la foule le jeune Wolf, qui la suivait avec son inséparable Fischer.

— Il ne manquera certainement pas, répondit Margherita. Par compensation, voilà Martino Christi qui attend... sous l'orme. Pauvre Martino! Plutôt que de l'épouser, j'aimerais mieux le couvent.

Elle continua:

— Il m'aime tant que, pour me faire plaisir, il est devenu poète! Il compose des chansonnettes pleines de goût et de sentiment. Le soir, quand je descends dans le jardin pour le saluer et lui serrer la main (car nous nous en tenons là), il me déclame les *Lieder* de Goethe avec un charme inexprimable...

Ainsi parlait la sentimentale Margherita. Dorotea, la brune, lui répondait:

— Mon amour pour Ermanno est un peu plus calme... Mais voici ton Ehwald qui arrive.

— Regarde-le, dit Margherita; il s'approche de Teuffel, de Merkel et des deux autres vieillards. Cela me produit un singulier effet de voir toujours un jeune homme comme lui en compagnie de ces têtes blanches...

— Il ne t'a pas encore vue. Tiens! il se retourne, maintenant. Comme il a pâli!

De l'autre côté, arrivaient le révérend Hauptmann et ses deux filles. Il était très estimé dans la ville, quoiqu'il fit peu de cas des sciences et des nouvelles découvertes. Il avait été le seul à ne pas rendre visite à Schwarz pour le féliciter. Justement, l'illustre astronome arrivait à l'instant même dans l'avenue, suivi d'un cortège d'admirateurs. Pour éviter tout malentendu, le révérend se tourna vers le mur qui bordait le chemin et feignit de regarder le soleil couchant.

Ce jour-là, Antonio Schwarz avait la parole abondante. A sa gauche, marchait le fidèle Christi, qu'un grand nombre dési-

(1) Voir le numéro du 28 février 1909.

gnaient déjà comme gendre et successeur du maître; à droite, le recteur von Martini écoutait avec respect les paroles de son collègue.

— Mais regardez donc! dit M^{me} Wolf à ses compagnes en passant près du groupe des académiciens, le professeur Schwarz est sorti sans cravate!

Schwarz n'était pas homme à se tourmenter de pareilles futilités. Il disait à ses amis:

— Je ne fais aucun cas des critiques malveillantes que les gazettes scientifiques impriment sur moi et sur ma découverte. Tous peuvent voir mes photographies, et quarante ans de travaux infatigables, de découvertes utiles, attestent que je ne suis pas un charlatan, comme beaucoup le prétendent; par exemple (et il éleva la voix en passant près du pasteur), le révérend Hauptmann.

Celui-ci tressaillait à entendre son nom prononcé par la gloire des gloires; mais cet honneur ne l'émut point. Il n'en fut pas de même de la plus jeune de ses filles; elle se retourna et foudroya du regard l'homme qui osait railler son père. Le professeur sourit et fit le plus gracieux salut dont soit capable un homme qui a passé cinquante ans de son existence au milieu des livres et des instruments d'astronomie.

— Mes amis, dit Schwarz, reprenant la parole, le soleil est déjà couché; je vois, sous ce tilleul, ces dames qui m'attendent pour retourner à la maison. Portez-vous bien, et que le ciel vous protège.

Il salua tous ses collègues, puis se dirigea, avec Martino, vers sa femme et sa fille qui l'attendaient.

Martino partit en avant avec Margherita. La jeune fille ne lui adressa pas la parole. En passant devant Ehwald, elle lui jeta un si long regard, qu'elle fut la première à s'étonner de son audace.

— Pourquoi donc, pensait le pauvre Christi, cette petite sottise a-t-elle une préférence aussi marquée pour Ehwald, et ne craint-elle pas de le montrer non seulement à moi, mais à tout le monde? Qu'a-t-il de plus que moi? La gloire? Moi aussi, je l'ai eue un jour. Elle ne sait peut-être pas que je l'aime. En effet, je ne le lui ai jamais dit.

Ils étaient hors de l'avenue et suivaient le sentier qui aboutit au fleuve, près de la maison du professeur. Martino rassembla tout son courage.

— Mademoiselle Margherita, commença-t-elle, la main gauche sur le cœur.

— Que voulez-vous dire, monsieur Christi? demanda la jeune fille, tournant vers lui ses grands yeux calmes et limpides.

— Que je suis un imbécile, répondit humblement Martino.

Et il rentra dans son silence.

III

DANS LEQUEL MARTINO MÉDITE SUR L'INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES

La maison d'Antonio Schwarz s'élevait sur la pente d'une colline qui descendait lentement vers le fleuve. Modeste d'apparence, elle s'ornait d'une tourelle et d'une véranda vitrée, qui servaient aux expériences du professeur. Un petit jardin l'entourait, où les premières roses commençaient à s'épanouir. Le long des fenêtres du rez-de-chaussée courait une galerie rustique: c'est là que Margherita lisait, le matin, les *Douleurs du Jeune Werther*

En attendant que le dîner fût prêt, le professeur, accompagné de Christi, entra dans son cabinet. Sur la table à écrire, un monceau de lettres et de journaux, fraîchement arrivés, attendaient d'être ouverts par le maître et le disciple. Martino prit un journal américain et lut, en haut de la seconde page, un article où l'on encensait la découverte de Schwarz. Le journaliste terminait ainsi:

Nous pourrions donc bientôt connaître les plus lointains mystères des plus anciennes civilisations, connaître celles dont aucun souvenir n'est arrivé jusqu'à nous, répondre à mille problèmes de l'histoire de l'humanité, pénétrer même dans la vie des autres planètes et des autres astres. On pourra donc enfin résoudre la question des habitants de Mars, de ce monde si voisin du nôtre et pourtant inconnu.

La « photographie du temps » avait fait grand bruit dans tout le monde civilisé. Le soir même de la séance solennelle du 16 mai, le télégraphe en avait répandu la nouvelle par toutes les terres habitées. De violentes discussions s'élevaient parmi les savants. Quelques-uns portaient Schwarz aux nues, d'autres le considéraient comme le dernier des charlatans. En une semaine, les journaux du monde entier avaient divulgué la récente découverte du savant allemand. L'Académie des *Lincei* et la Société Royale et Scientifique de Londres avaient organisé des réunions spéciales, où des savants, favorables ou hostiles, avaient discuté sur la photographie du temps avec une violence inaccoutumée. Aux *Lincei*, le sénateur Marsili et l'honorable Medici s'échauffèrent tellement qu'un duel faillit avoir lieu.

— Ce John Kelleys, dit l'astronome quand Martino eut cessé de lire, a, dans ma découverte, plus de confiance que moi.

— Cependant, vous me disiez, hier, que vous étiez sur le point de faire une autre découverte.

— Certainement. Les calculs algébriques que je t'ai fait faire ces jours-ci doivent me renseigner sur la rapidité avec laquelle ces projections se meuvent dans l'espace. Selon le résultat obtenu, il y a deux heures, par les chiffres que tu m'avais fournis, leur vitesse serait insignifiante: pas plus de trois ou quatre centimètres par seconde.

— En outre, ajouta Martino, dans leur mouvement elles ne peuvent pas toujours suivre la ligne droite.

— Fort bien! s'écria le maître en frappant sur l'épaule de son disciple. Il est même naturel qu'elles errent à travers l'espace, ballottées de-ci de-là dans des rencontres que leur nombre infini doit rendre très fréquentes. Vois, l'air qui nous entoure en est saturé; nous-mêmes, par nos mouvements, nous en créons de nouvelles. Je crois que de notre corps émane sans cesse cette force mystérieuse, éternellement mouvante, mais toujours la même: tel l'océan qui, sillonné de navires, agité par les vents, change à toute heure de forme et de couleur, mais n'en est pas moins toujours l'océan.

— Cette théorie, spécifia le disciple, rendrait plus facile le perfectionnement de la découverte.

— Oui, car le nœud, une fois trouvé et défilé, il serait aisé de débrouiller tous les fils de l'écheveau; aussi, dès ce soir, c'est vers ce but que je veux diriger toutes mes recherches.

Et, ce disant, Antonio Schwarz quitta son habit noir pour enfilier sa robe de chambre aux couleurs variées. Il alla s'asseoir à son bureau et commença ses calculs, quand Margherita, dans un désinvolte qui dévoilait plus franchement l'opulence de ses formes, vint annoncer que le dîner était prêt.

La gaieté manqua plutôt à ce repas de famille. Le professeur cherchait par quel moyen rapide trancher le nœud gordien; Martino était de plus en plus convaincu de sa propre imbécillité; Margherita pensait à Ehwald.

Le dîner terminé, M^{me} Schwarz rentra dans ses appartements, Margherita descendit dans le jardin, et Christi suivit son maître dans le laboratoire.

Martino était petit et ventru; la figure large, imberbe; les yeux, moins que grands, avaient pourtant quelque chose de blessé. Le bruit courait que la plus jeune fille du révérend Hauptmann éprouvait comme par une sorte d'affinité électrique une forte inclination pour lui. Son nez large à la base et brisé vers le haut par une brusque courbe, avait éveillé la brûlante admiration de la veuve Eisenberg, une poétesse de quarante ans qui habitait à l'autre extrémité de la ville. L'ami de Christi lui avait mis, un jour, sous les yeux un numéro de la *Literarische Gazette*, où la veuve elle-même adressait un hymne fervent et passionné au dieu Amour, et le représentait, dans un essai digne de Heine, sous l'apparence d'un jeune astronome dodu. Mais Martino restait insensible à tous ces hommages; la blonde M^{me} Schwarz régnait seule dans son cœur.

Le pauvre Martino Christi était, en vérité, un bien malheureux amant. Jusqu'à l'année précédente, il avait pu espérer qu'il serait, un jour, l'époux de Margherita. Il savait bien que la nature lui avait refusé les charmes qui captivent le cœur du beau sexe; mais il plaçait toute sa confiance dans l'amitié du professeur et dans le respect de la jeune fille pour son illustre père. De plus, Margherita avait alors quinze ans; ce cœur, que Martino Christi se figurait paisible comme le beau corps qui l'habitait, n'appartenait encore à personne. L'étudiant pouvait donc compter que ses premières palpitations seraient pour le compagnon dévoué, disciple préféré du célèbre savant. Hélas! pourquoi la Faculté de Médecine étudiante venue mettre des bâtons dans ses roues en confiant à Ehwald une chaire de physiologie à l'Université? L'arrivée de ce professeur avait brisé à tout jamais les espérances du jeune astronome. Comment cet homme, pensait Martino, avait-il pu transformer la grosse et pacifique Margherita en une jeune fille amoureuse résolue même à s'opposer énergiquement à la volonté de son père?

Et, tout en agitant le bain dans lequel une montagnarde de la Forêt-Noire, après trois siècles, passait du rouge au noir, Martino commença à méditer sur l'instabilité des choses humaines. Près de lui Schwarz mêlait les liquides de diverses fioles; il pesait dans la balance des doses variées de poudre jaune et granuleuse. Très grand et très maigre, le professeur s'harmonisait bien avec son élève: ce qui manquait à chacun, il le prenait à l'autre. L'accord entre eux était parfait.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARTINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSELLE.)

Le Maître du Temps



III

DANS LEQUEL MARTINO MÉDITE
SUR L'INSTABILITÉ DES CHOSES HUMAINES

— Suite —

Après une heure de travail, Martino demanda la permission d'aller finir sa digestion sur les rives du fleuve. Le professeur resta seul à travailler, et le disciple sortit dans le jardin.

Le jeune homme descendit tranquillement par la prairie qui s'inclinait en pente douce jusqu'à ce qu'elle vint effleurer les eaux limpides. La lune s'élevait derrière les maisons de la ville, pour baigner ensuite toute la vallée. Elle argentait le fleuve, le fleuve qui s'en allait au loin vers la plaine blonde voilée par les brouillards du crépuscule, et, par delà, vers d'autres collines et d'autres plaines, à travers de nombreuses villes, où des milliers de cœurs brûlaient d'espérance et d'amour. L'aquilon avait apaisé sa furie; une brise très légère s'élevait, chargée du parfum des tilleuls de l'avenue, où, un jour, Martino, joyeux, avait vu passer Margherita et s'était persuadé qu'elle était toute sienne... Une foule de souvenirs, certaines impressions douces et confuses, des paroles lentes et suaves de nouveau se présentèrent à son esprit. Il ferma les yeux; il vit les songes venir et passer avec le courant qui venait et passait, sans jamais s'arrêter.

Martino sentit son cœur déborder de tendresse. Que faisait Margherita en ce moment? Pour l'apercevoir, il traversa le petit pont de bois, gravit prestement la colline ombragée de chênes séculaires, s'arrêta dans une clairière, et s'assit enfin, tout hors d'haleine. La maison du professeur s'élevait en face de lui, si voisine, qu'en allongeant le bras il croyait pouvoir la toucher.

La fenêtre de la chambre de la jeune fille était ouverte. La lune, montée dans le ciel, illuminait le balcon. A l'intérieur, on ne voyait qu'un grand vide blanc.

— Si le recteur, pensa Martino, pouvait lire dans le fond de mon âme, il en tirerait un argument pour une belle leçon de philosophie sur l'instabilité des choses humaines. Jusqu'à la saison dernière, j'étais le plus heureux des mortels. Peu à peu, et après le beau succès de ce soir, je suis devenu le plus malheureux des hommes. J'ai beau me creuser la tête; je ne puis pas comprendre pourquoi Ehwald me doit être préféré. Il...

Mais sa méditation fut interrompue par l'apparition d'un objet noir qu'il vit monter du pré, et arriver sous la maison. Martino ne tarda pas à reconnaître le petit et svelte Ehwald, qui se dirigeait, parmi les hautes herbes, vers un lieu où le pauvre astronome n'aurait jamais voulu le voir.

De surprise, Martino demeura bouchée béée durant quelques instants. L'étonnement en lui surpassa le chagrin, au point qu'il ne sut ni crier ni se désespérer. Un professeur de physiologie, en pleine nuit, grimper à travers l'herbe d'un pré pour venir à un rendez-vous! Cela lui semblait une chose si contraire à la dignité professionnelle qu'il n'en revenait

pas de sa stupéfaction. Que devenait cette majesté de la science, dont Martino était plus respectueux que de lui-même?

Mais les sophismes académiques et scolastiques s'évanouirent quand il aperçut Margherita à sa fenêtre, lançant un baiser au doux jeune homme qui s'approchait. Une sueur froide ruissela de sa chair; il n'eut pas la force de se mouvoir. Tiède et tranquille était la soirée. L'absence de vent rendait perceptible le frou-frou de l'herbe, foulée par le rival. Margherita disparut de la fenêtre et vint sur le balcon. Nouvelle sueur de Martino. En vérité, cette jeune fille aurait pu se contenter de parler d'en haut.

Une fois, à l'Université, il avait bien entendu quelques-uns de ses camarades jaser sur Ehwald et sur les secrets de la science qu'il enseignait à une amie blonde; mais il n'y avait attaché aucune importance, jugeant tout cela de sots comérages.

N'empêche qu'Ehwald était entré dans le jardin. Il le vit marcher sur la pointe des pieds, longer les plates-bandes où il ne risquait pas de faire crisser le sable, s'approcher du balcon, allonger les mains comme Roméo et serer celles de la jeune fille. Martino tressauta. Ces mains si blanches, si grassouillettes, si douces!

Les deux amoureux, ignorant quels yeux vigilants les épiaient, continuaient à susurrer ces mots tendres que, depuis des milliers d'années, se répètent les fiancés. Guglielmo voulait que Margherita descendit près de lui; mais elle préférait l'entendre parler à mi-voix d'un peu loin, dans l'ombre. Elle connaissait le français, avait lu *Cyrano de Bergerac* et s'imaginait être Roxane, du haut de son balcon enguirlandé, écoutant les madrigaux du Gascon.

— Non, non..., disait-elle. Restons ainsi comme par le passé...

Mais lui ne s'apaisait pas. Fatigué de murmurer les *Lieder* de Goethe à fleur de lèvres, il voulait lui apprendre une chanson plus suave.

— La chanson des baisers? demanda Margherita en rougissant.

— Celle-là, si elle vous plaît, répondait-il. Ensuite, vous aurez tous les *Lieder* que vous voudrez.

Comme toutes ses compatriotes, Margherita était romantique. Elle jouissait délicieusement de la lune, du silence, de l'étreinte des mains, des paroles troublantes; mais elle n'allait pas plus loin.

— Descendez! implorait-il. Un seul moment, un instant...

La jeune fille se vit dans l'impossibilité de résister. Elle lâcha la main d'Ehwald, s'achemina vers l'escalier et descendit. Mais, à peine était-elle auprès de lui qu'une fenêtre du premier étage s'ouvrit avec un grand fracas, et l'on entendit Antonio Schwarz crier:

— Martino! Martino! J'ai trouvé! J'ai trouvé! Martino!

Ils restèrent atterrés, comme foudroyés, près du balcon qui les dérobaît à la vue du savant. Mais Martino? De quel côté viendrait-il? S'il allait les apercevoir?

Ehwald prit alors une résolution héroïque. Sous le balcon gisait, dans l'ombre, une caisse presque vide, où le jardinier conservait la terre pour les fleurs. Dépouillant, avec un profond soupir, le dernier vestige de sa dignité professionnelle, il se blottit au fond de la caisse, malgré la terre. Margherita resta seule, à

demi évanouie, cherchant à reprendre ses esprits et à faire croire à une promenade nocturne parmi les fleurs. Schwarz criait, remplissant de ses bruyantes exclamations le silence solennel de la nuit:

— J'ai trouvé! J'ai trouvé! Martino!

Le disciple avait entendu les cris du maître. Oubliant tout le reste, il se précipita vers la science, dont la voix le réclamait. Il traversa le pont, escalada la colline, passa en courant devant Margherita encore bouleversée, et, parvenu à la maison, il se jeta dans les bras que lui tendait Antonio Schwarz.

IV

HISTOIRE D'UNE NUIT DE MAI

Le maître et le disciple restèrent ainsi quelques instants, unis dans un embrassement auquel la majesté de la science donnait je ne sais quelle noblesse auguste. Martino avait oublié son chagrin et la vision de ce baiser qu'il croyait être le millième échangé entre les deux amoureux; des larmes baignaient son visage. Schwarz, craignant la contagion de cette humidité, se décida à rompre leur étreinte, et s'assit près de la fenêtre.

— Ah! Martino, dit enfin l'homme illustre, cette nuit restera pour moi plus mémorable encore que celle du 2 mai. Je viens de trouver une loi qui perfectionnera ma découverte, de façon à la rendre pratique et utile à tout le genre humain. Tous les obstacles, je les ai surmontés: me voilà devenu le maître des siècles! N'empêche que le hasard, je dois te l'avouer, devra me seconder pour une large part, dans mes expériences futures.

Et, comme Martino montrait clairement qu'il n'avait rien compris, l'astronome continua:

— J'ai trouvé mathématiquement le moyen de fixer sur les plaques les impressions de corps ayant existé dans une période de temps déterminée, par exemple aux époques où vécurent César et Néron. Pour cela, il faut que, devant la lentille de l'appareil, se trouve, au moment où celui-ci est ouvert, une image de ces temps-là; autrement, la plaque resterait blanche et ne laisserait rien voir. Ajoute que je puis établir le temps, rien de plus. Il me sera possible de remonter dix-neuf siècles en arrière, à l'époque d'Auguste; mais je ne saurais saisir une image plutôt qu'une autre. L'appareil recevra seulement les impressions des corps qui se mouvaient, il y a dix-neuf cents ans. L'image obtenue sera-t-elle celle d'un Romain, d'un Grec, d'un Chinois ou d'un Australien? De plus, si elle est d'un Romain, elle pourra représenter le consul comme le plébéien, la noble matrone comme l'habitante de Suburre. Tu vois quelle part reviendra au hasard dans mes opérations. Mais la loi que j'ai découverte est infallible: regardes-en la preuve dans cette formule.

Et Martino prit avidement la feuille que lui présentait le maître. Son œil, exercé aux chiffres et aux équations, saisit sur-le-champ la vérité qui ressortait des cubes, des carrés et des parenthèses, signes muets pour les profanes. Débordant d'enthousiasme, il se mit à crier, à sauter comme un enfant. Ce fut à Schwarz de le modérer; et tous deux se mirent au travail.

Schwarz s'installa à son bureau et couvrit de chiffres plusieurs grandes feuilles

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909

de papier. Martino entra dans le laboratoire et alluma une lanterne. Les plaques indiquées se trouvaient sur le dernier rayon d'une bibliothèque. Il dut prendre une chaise pour atteindre la boîte qui les contenait. Avec le plus grand soin, il plaça le verre magique dans le châssis, et il attendit Schwarz.

Ce ne fut pas long. Le maître entra dans le laboratoire, apportant sur une feuille le résultat de ses opérations. Il mesura exactement la distance et allongea l'appareil, ainsi que l'ordonnaient ses nombres. Aidé de son disciple, il le porta sous la véranda de son cabinet, et tourna vers le ciel son objectif incliné de quarante-cinq degrés.

— Ami, lui dit-il, je me sens très fatigué. Je vais me permettre un repos d'une demi-heure. Reste, toi, près de l'appareil. Il est tout préparé; tu n'as plus qu'à l'ouvrir.

Il tourna une petite clé, découvrit la lentille et s'en alla. Martino resta seul près de la machine. Du jardin, la brise lui apportait, en bouffées lourdes, le parfum des fleurs.

Ce parfum réveilla en lui le souvenir de la scène à laquelle il venait d'assister, caché sous les chênes. La tristesse envahit de nouveau son cœur; il sentit s'évanouir la joie qu'avaient fait naître les paroles de Schwarz.

— Voilà! pensa-t-il; cet Ehwald a été certainement plus habile que moi. Je n'ai jamais osé parler. Au début, j'étais sûr de mon affaire; après, je craignais un refus. En attendant, mon rival, quoique venu plus tard, a marché plus vite que moi; maintenant, il ne me sera plus possible de regagner le terrain perdu... Une envie folle de voir l'endroit où ils s'étaient embrassés s'empara de lui. L'appareil était toujours dirigé vers le ciel. Martino hésita, avant de violer la consigne.

— D'autre part, conclut-il pour se tranquilliser, personne n'y peut toucher. La plaque est bien fixée; elle attend qu'un contemporain de Jules César, ou César en personne, daigne passer devant elle. Je puis donc m'en aller.

Il sortit de la chambre sur la pointe des pieds, descendit l'escalier, suivit le balcon, et se trouva dans le jardin.

— Ah! se dit-il, le voilà, le lieu fatal! C'est ici qu'il était, lui (et il levait ses mains vers le balcon); c'est ici qu'il lui serrait les mains de cette manière (et il pressait une branche noueuse de la galerie rustique). Quelles mains moelleuses et douces! C'est ici, oui, c'est ici qu'il lui disait: « Je t'adore. »

Et, à haute voix, en s'élevant sur ses petites jambes, ne pouvant plus se contenir, il se prit à crier:

— Je t'adore! Je t'adore!...

Les persiennes d'une fenêtre grinçèrent et s'ouvrirent. A travers les lianes qui s'entortillaient aux colonnes du balcon, Martino vit apparaître Margherita dans la clarté lunaire, les cheveux dénoués, tombant sur ses épaules. Il crut qu'il allait s'évanouir. La jeune fille appelait à voix basse:

— Ehwald! Ehwald! Etes-vous revenu?

Et Martino, sans bouger, à fleur de lèvres, pour ne pas rompre l'enchantement, répondit avec un mensonge:

— Oui, c'est moi...

— Pourquoi êtes-vous revenu?

Mais Martino restait muet, craignant

d'être découvert, et... parce qu'il ne savait que dire.

— Ah! s'écria Margherita, nous n'avons rien combiné pour demain. Est-ce pour cela que vous revenez?

— Oui..., souffla le très malheureux amant.

— Bas, plus bas... Martino est dans le cabinet; il pourrait nous entendre.

— Non, non..., protesta Martino, bien sûr, cette fois, qu'il disait la vérité.

— Ecoutez... Demain, après trois heures, vous trouverez une lettre dans le creux du chêne, près du fleuve... Adieu...

L'astronome se recula pour la voir encore. Mais elle, derrière la persienne entrouverte, demanda:

— Ehwald, votre chapeau? Pourquoi êtes-vous sans chapeau?

Martino se sentit glacé:

— Je ne sais pas...

— Regardez: il sera resté dans la caisse, au milieu de la terre.

Et la fenêtre se referma. Margherita alla se coucher et rêver d'Ehwald. Martino resta seul, à l'ombre du balcon, songeant à sa mauvaise fortune.

Pourtant, une grande joie ne tarda pas à l'envahir. N'avait-il pas eu un entretien amoureux avec la dame de son cœur? Peu importait qu'elle crût avoir parlé à un autre. Il n'en était pas moins vrai que les paroles étaient parvenues à lui et non à l'autre, enfermé dans sa chambre à cette heure, le cœur gros d'anxiété et de honte. Oui, de honte! car un professeur de physiologie réduit à se cacher dans une caisse à demi pleine de terre, en compagnie de vers et d'araignées, avait, pour ainsi dire, maculé de fange le visage de la science, et devait en éprouver autant de douleur que s'il avait déshonoré sa mère. Ah! certes, que ses collègues eussent vent d'une telle infamie, et pas un seul ne daignerait l'honorer d'un salut!

Dieu! quelle douceur dans cette voix! Jamais, non jamais, il ne l'avait entendue parler avec de tels accents. Martino aurait donné toute sa science astronomique et la photographie du passé avec tout le reste, pour entendre éternellement des paroles aussi suaves!

La lune commençait à décliner. L'étudiant pensa qu'il était l'heure de remonter. A pas de loup, il refit le chemin, et rentra dans le cabinet. Il regarda sa montre. Son absence avait duré trois quarts d'heure!

— Il vaut mieux appeler le professeur, pensa-t-il. Je suis fatigué, et j'ai vraiment sommeil.

Antonio Schwarz dormait dans la chambre voisine. Martino frappa au mur et l'attendit, assis près de la véranda. Le professeur apparut bientôt, en bonnet de coton, avec sa robe de chambre qui laissait voir ses jambes nues. De la main gauche, il portait une bougie et, de l'autre main, se frottait les yeux.

— As-tu bien surveillé? demanda-t-il au milieu d'un bâillement.

— Oui, répondit le disciple. Je n'ai pas bougé un instant de mon poste.

— Tu es la perle des aides. Prends l'appareil, et allons dans le cabinet.

Martino ferma le tube, souleva avec précaution l'appareil, et le porta où le désirait le professeur. Il alluma la lanterne rouge et éteignit la bougie, tandis que Schwarz versait les acides dans le bassin.

— Je crois, disait l'illustre savant, que cette nuit de pleine lune nous aura donné de merveilleux résultats. La lumière de la lune facilite singulièrement la netteté des images, sans les multiplier.

Il plongea dans le bain préparé la plaque que lui tendait le jeune homme, et il attendit. Martino, assis près de lui, agitait, de temps à autre, le liquide avec un petit bâton de verre. Le cliché commença de s'obscurcir en plusieurs endroits, puis une tache sombre apparut au milieu.

— C'est une tige! C'est une tige! s'écria Schwarz, pensant à Jules César. Le noir des plaques deviendra blanc dans le positif. Cela ne peut pas être autre chose qu'une tige. Quel triomphe pour moi!

Martino ouvrit ses yeux, tout voilés de sommeil, et redoubla d'attention. La tache s'élargissait; d'abord confuse, elle présentait, maintenant, des contours irréguliers. Martino recommença à fermer les yeux.

— Ah! cria peu après le professeur. C'est une farce du diable. Regarde!

L'aide fit effort pour s'arracher à sa somnolence. La figure obtenue représentait un gros bouc aux longs poils et aux cornes arquées très belles.

— Et, cependant, observa Schwarz, ce bouc doit être contemporain de César. Mais qui, d'antre, a mis dans la tête de ce cornu l'idée de venir se placer devant mon appareil photographique?

Pour toute réponse, Martino poussa un grand soupir et il s'endormit profondément.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.

(Traduit de l'italien par F. ROUSSELET.)

Examen des Manuscrits

Enlcar: Votre « effet » comme poète serait certainement manqué si votre talent ironique de prosatrice ne venait à la rescousse. Le Comité de Lecture est tout ému en recevant le « gros baiser sonore » de votre petit « cœur d'aronnet ». — K. L. G. J. W. Quel sonnet, abracadabranti! « Peuple carié », « épié au rancart »! Et vous trouvez difficilement vos rimes. — Miss Thrall: « Chercher sur sa bouche le fluide affolant plein d'absence », qu'est-ce que cela peut bien être? Les poètes sont toujours mystérieux pour notre intellect simple et naïf. — Michel Croze: Cinq infinis à la rime en onze vers, c'est un abus déplorable. — Un très emballé: Attention aux tournants dangereux, aux descentes rapides et à la culbute finale... du poème aux hardesses qui visent uniquement à laisser le lecteur bouche bée! — Hour de souci: La méridienne de l'araignée! Vos soucis ne doivent pas être très cuisants pour que vous vous préoccupiez de la méridienne de l'araignée en un sonnet dont les deux derniers vers ont la longueur des pattes d'un fatueux centenaire. — Un Toulonnais modern style: Représenter votre ville natale sous les traits d'une malade amoureuse dans une bergère Louis XVI buvant de la tisane et faisant un latin à son curé, est d'une bouffonnerie achevée, sans influence sur les esprits forts. — Jean: Vers incolores. — P. Ferrusson: N'abusez pas des adverbes en *ment*. Bravement, doucement, drôlement, tangiblement, etc., ne font pas admirablement. — Dans les fleurs, Niort: Vous n'avez pas été « téméraire » et ce « timide essai » est un essai charmant.

Calêre: « Merçi » si aimable qu'il donne de la valeur, même aux vers médiocres. — A. Anclaux: Bien; mais « Automne » ne rime pas avec « redonné ». — I. T...: « Lune d'hiver » trop voisine de « brouillards » et... de chevilles, ô « ami de l'infortune »! — Melancholia: Poésie d'une mélancolie douce et charmante qui donne à vos vers le contour et la nuance désirables. — Tito: Votre « Route de Bonheur » vous conduit à une vie heureuse et douce et... à un bon sonnet! — Delautme: Avec « tous ses charmes » ne demandez pas « que », mais un vers bien rythmé et mieux cadencé. — Aubépine: Conte breton parfumé et savoureux. — G. de Durand: Votre « vieille lyre » se « charge » fort bien de traduire vos sentiments. — P. Marcassin: Pensée profonde et vraie, mal exprimée par ce mot: « demi-douleur ». — Ant. Chansronx: Belle poésie d'actualité qui serait encore meilleure si nous pouvions lire tous les vers; sans calligraphier les mots vous pourriez peut-être les rendre plus lisibles. — Franz Stoffel: Quelques aporismes curieux et vrais; vos « Aquarelles » gagnent en couleur et en profondeur. — Léon Brun: La copie de vos vers n'était pas correcte; le « noir souvenez » n'a pas, en effet, de sons doux. — Etolie flaute: Vos vers devraient faire comme Valcain; au contraire, ils s'avancent boiteux comme Vulcan et étropiés comme tous les truands de la Cour des Miracles.

GEORGES DERYLLE.

Le Maître du Temps



V

UN SCANDALE A L'UNIVERSITÉ D'OPPENDORF

Dans le vestibule de l'Université, les deux amis, Müller et Krumbacher, attendaient que sonnât l'heure de la leçon. La conversation roulait sur leurs deux sujets favoris : tonneaux de bière et coupe d'épée.

Un grand jeune homme blond, qui conversait avec deux camarades, leur dit :

— Eh bien ! oui, hier au soir, vers onze heures, au delà de la porte Federico, le professeur Ehwald a été vu tout sale et tout terreux, qui courait comme un fou. Ermanno Wolf l'a aperçu ; lui-même filait le parfait amour avec Doctea Wagner, la fille du mercier. Aujourd'hui, au *Gambinus*, on ne parlait pas d'autre chose.

— Quelle honte ! s'écria en mauvais allemand Gigi Mangarella, un Italien venu à Oppendorf pour se perfectionner dans les études de pathologie, et pour apprendre aussi la meilleure façon de vider une coupe de bière. Chez nous, ajouta-t-il, Ehwald aurait été déjà sifflé de la belle manière.

— Non, non, interrompit le troisième interlocuteur ; ce serait blâmer sans dignité une chose déjà trop peu digne en soi. Un professeur oser se montrer en public dans cet état !... Ah çà ! qu'ont donc ces deux énergumènes, là-bas ?

Müller et Krumbacher continuaient à se disputer et à se dire des sottises. Mais l'entrée du recteur avec Merkel et Teuffel vint couper court à tout bruit. Derrière eux, le vestibule se remplit d'étudiants.

— Je ne veux pas ajouter foi à tout ce qu'on raconte, disait Martino, triste et sévère ; mais il doit certainement y avoir quelque chose de vrai au fond de tout cela. Une rumeur pareille ne s'élève pas sans motif.

— On sait, disait Merkel, qu'Ehwald est amoureux de la fille de notre collègue Schwarz.

— On sait aussi, ajouta Teuffel, que Schwarz habite précisément hors de la porte Federico.

— Oh ! s'écria le recteur, s'il ne s'agissait d'un professeur, la chose n'importerait guère. Il peut arriver à tout le monde de tomber et de se couvrir de boue. Mais, dans le cas présent, les bavardages iront bon train, et la dignité de l'Institut en sera gravement compromise.

A ce moment, apparurent Schwarz, Christi et M^{lle} Margherita. Le premier se dirigea vers ses collègues ; les deux jeunes gens s'arrêtèrent avec les autres à l'entrée de la salle.

Martino avait l'air triste. Il remarqua que les étudiants parlaient bas et se montraient de l'œil la jeune fille ; mais il n'y fit pas attention. Il se croyait le sujet de leur conversation et était habitué à leurs railleries inoffensives.

A cette heure, trois personnes seulement, à Oppendorf, ignoraient « l'histoire du professeur Ehwald » : Schwarz, Margherita et Martino. Mais ce dernier, sans

connaître le bruit qui courait, en savait assez pour regarder Ehwald avec un sourire significatif, quand il le vit s'acheminer vers la salle des professeurs.

Ehwald reçut de ses collègues l'accueil le plus glacial. Seul, Schwarz, qui ignorait tout, alla au-devant de lui, les mains tendues, le sourire aux lèvres.

— Cher ami, dit-il, vous pourrez bientôt faire d'intéressantes études sur les cellules de la peau de Jules César. Et bientôt aussi, ajouta-t-il, en se tournant vers ses collègues, je vous communiquerai de grandes choses, relativement à mes photographies.

Mais personne ne s'émut. Schwarz commença à s'apercevoir que quelque chose planait dans l'air, et il fut fort étonné quand le recteur le regarda d'un air courtois.

— Pouvez-vous me dire, demanda-t-il à un professeur de sciences, ce qui est arrivé ici ?

L'autre leva les épaules sans répondre. Au dehors, s'élevaient de grandes clameurs. Elles saluaient l'arrivée d'Ermanno Wolf, qui se voyait aussitôt entouré par tous ses camarades : on voulait des détails sur l'incident du jour.

A certains mots qui parvinrent à ses oreilles, Martino comprit très bien ce dont il s'agissait. Heureusement, M^{lle} Margherita était trop absorbée dans la contemplation d'Ehwald, à travers la porte vitrée de la salle, pour entendre les conversations qui se tenaient autour d'elle.

Martino pensa que la présence de la jeune fille — et un peu aussi la sienne — devait accroître le scandale. Il songea un moment à l'en avertir, à la persuader de s'en aller ; mais le courage nécessaire lui manqua.

— D'un autre côté, se dit-il, c'est là une belle vengeance. Depuis un an, M^{lle} Margherita suit le cours de physiologie, et moi, hélas ! je l'accompagne pour la voir se plonger avec délices dans les yeux de son bien-aimé. Si elle partait maintenant, tout le monde le remarquerait. Quand Ehwald passera, il comprendra, à mon regard, que je suis au courant de l'affaire.

Le jeune homme avait cette cruauté ingénue qui est le propre des âmes candides et timides. Il attendit l'arrivée de son rival, tandis qu'Ermanno Wolf, à voix basse, pour ne pas être entendu de la jeune fille, disait :

— Il revenait, sans aucun doute, d'un rendez-vous. Je le sais de source certaine. Le vieux l'a surpris, et il a dû s'enfuir pour échapper à la bastonnade. Dans sa fugue rapide, il sera probablement tombé... Le plus joli de l'histoire, c'est que la belle Margherita assiste aujourd'hui à la leçon, comme s'il n'était rien arrivé...

Le premier, Ehwald sortit de la salle où se tenaient les professeurs, et se dirigea vers l'amphithéâtre. En passant devant les étudiants, il entendit, contre l'usage, s'élever un murmure, et rencontra le regard narquois de Martino Christi. Ce regard ne fut pas vide de sens pour le jeune professeur ; il ressentit l'odeur de la terre humide, il revit sa course forcée jusqu'aux portes de la ville.

Tous entrèrent à sa suite dans la grande salle. Absorbé par le sujet de la leçon qu'il allait faire, Ehwald oublia son aventure nocturne, comme le ricanelement de l'étudiant. Avant de commencer, il adressa des reproches à un élève qui, la veille,

s'étant rendu au cours dans un état d'ébriété, avait dû être mis à la porte.

Cet acte, disait-il, était trop en désaccord avec le sérieux des études ; il ne comprenait pas que les étudiants oubliassent un seul instant.

A peine ce dernier mot achevé, Martino le regarda en clignant de l'œil ; beaucoup se mirent à tousser et à sourire malicieusement.

Un frisson courut dans les membres d'Ehwald : il comprit que son histoire était connue de tous. Sans se troubler, cependant, il commença son cours sur la fonction de certaines cellules cérébrales, tout en pensant que la nouvelle n'avait pu être divulguée que par le seul Martino : il résolut de se venger.

L'heure de la leçon sembla très longue à Ehwald. Quoiqu'il aperçût au premier banc le joli visage de Margherita, la joie ne put pénétrer en son âme, et le feu sacré pour les vérités scientifiques qu'il démontrait parut éteint. Plusieurs fois, il remarqua que Margherita plaçait trois doigts près de sa bouche et lui faisait signe de la tête : cette mimique restait incompréhensible pour lui. Mais Martino, qui avait recueilli précieusement les paroles de la jeune fille, la nuit, au milieu des roses, sous la douce clarté de la lune, pensa, en voyant ces trois doigts, à la petite lettre qui attendait dans le trou du chêne.

La leçon se termina enfin. Lorsque le professeur sortit, l'huissier vint lui dire que M. le recteur désirait lui parler.

Ennuyé au suprême degré, Ehwald se dirigea vers le cabinet du recteur, devant bien le motif de cet appel.

Le grave von Martini siégeait devant la table rectorale encombrée de livres et de papiers. Quand le jeune homme entra, d'un signe bienveillant, il le pria de s'asseoir. Avant de parler, il consulta, pendant quelques secondes, son coupe-papier en nacre, le fidèle instrument sans lequel il n'aurait jamais pu mettre sur pied un de ces discours artificieux, torture des malheureux étudiants convoqués pour recevoir une réprimande. Mais comme, en ce jour, il lui fallait traiter un sujet aussi difficile que délicat, le secourable coupe-papier, balancé entre le pouce et l'index, fut impuissant à lui suggérer un préambule honorable.

— Monsieur le recteur, dit enfin le physiologiste, vous m'avez fait appeler...

— Pour vous parler, pour vous parler, s'empressa d'ajouter Martino.

Et, ayant pris courage, il continua :

— Cher monsieur Ehwald, j'ai appris, aujourd'hui, une chose qui m'a grandement peiné, autant pour l'estime où je vous tiens, que pour la dignité professionnelle, un peu trop oubliée de vous...

— Je comprends, je comprends, interrompit Ehwald, rougissant jusqu'aux oreilles ; mais ce qui est arrivé ne peut s'effacer. Personne n'en est plus contrit que moi, et si...

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela que je voulais dire. La chose en soi est affligeante, mais irréparable. D'ailleurs, j'aime à la croire moins grave qu'on ne l'a dit, car Schwarz a prouvé, aujourd'hui, qu'il ne savait rien. L'histoire de la surprise et de la bastonnade est donc de pure invention. Mais je n'en suis pas moins obligé de vous prier, vu l'éminente situation que vous occupez, de cesser vos promenades nocturnes ainsi que

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

tous vos autres rapports avec M^{lle} Schwarz.

Le vénérable recteur avait trouvé le fil : le coupe-papier, en ses évolutions, opérait des miracles.

— Vous m'en demandez trop, répondit le professeur. Je renoncerais à ma chaire, plutôt qu'à la jeune fille.

Martini fit un geste d'horreur.

— Vous ne savez ce que vous dites. L'amour est aveugle, et il aveugle ceux qu'il a blessés de ses flèches. Votre situation vaut cent Margherita.

— Peu importe ! reprit Ehwald d'un ton décidé. Telle est ma résolution.

Le coupe-papier commença un moulinet vertigineux ; puis, par la bouche du recteur, il répondit :

— Voulez-vous avoir confiance en moi et me promettre que, durant deux jours au moins, vous vous absteniez de rechercher la jeune fille ? Je parlerai moi-même au professeur Schwarz...

— Ah ! s'écria l'académicien, se levant, comme mû par un ressort, vous pouvez être mon sauveur.

— S'il en est besoin, je ferai appel à notre amitié, voire à mon autorité, pour régler cette affaire. Mais, hélas ! notre collègue ne se laisse pas facilement persuader, et Martino Christi est son préféré.

— C'est lui qui aura divulgué la nouvelle. Autrement, personne n'en aurait rien su.

— Quoi qu'il en soit, conclut le vénérable recteur, j'ai votre parole, que vous voudrez bien tenir.

Ehwald salua et sortit. Sur le seuil de l'Université, quelques étudiants causaient à voix haute, avec force éclats de rire ; au passage du professeur, le ton de la conversation baissa, ce n'étaient plus que des chuchotements. Il put ainsi comprendre que lui-même en faisait tous les frais.

Son cœur, alors, se gonfla de colère. Ehwald était, d'ailleurs, très irritable ; plus d'une fois, il eut à déplorer les conséquences fâcheuses de sa susceptibilité. Un désir violent de se soulager, de rejeter sur un autre le ridicule dont il était couvert, s'empara de lui, devint une obsession. Or, tandis qu'il s'acheminait vers sa maison, machant son frein, voilà que Martino Christi sortit d'un café, pour venir à sa rencontre, avec, aux lèvres, le même sourire railleur. Ehwald vit trouble. Tandis que Martino, passant près de lui, portait la main à son béret pour le saluer, il lui allongea sur la joue gauche une gifle retentissante et l'envoya rouler dans la poussière.

VI

UNE LETTRE, UN RENDEZ-VOUS, UN DUEL.

En homme avisé, aussitôt l'insulte reçue, Martino était allé à la recherche de deux collègues, coutumiers de semblables querelles, et les avait envoyés chez Ehwald.

Arrivé à la maison de Schwarz, il n'y trouva personne. Il ouvrit la porte dont il avait la clé, et monta l'escalier pour se rendre dans le cabinet du maître.

Il entra. Sur la table à écrire se trouvaient deux photographies : l'une représentait une femme vêtue d'après une mode singulière qu'il ne connaissait pas ; l'autre, un centurion romain dans l'attitude de la marche.

— L'habit de ce centurion, remarquait-il, prouve que celui-ci vivait certainement

à l'époque de César, ou au moins avant que le pouvoir tombât aux mains d'Auguste. Vraiment, mon excellent maître peut être fier de sa découverte... Que fait, maintenant, Margherita ? songea Martino, dirigeant sa pensée d'un autre côté.

Son âme n'était pas tranquille ; une grande oppression tenaillait son cœur ; même en éloignant l'image du duel, la crainte de la mort le dominait.

— Aujourd'hui, se dit-il, je ne pourrai aller sous les tilleuls.

Et il se décida à descendre jusqu'au fleuve.

Arrivé là, il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit parmi les chênes qui ombrageaient la rive ; l'un d'eux portait une large crevasse à un mètre du sol.

— Ah ! s'écria Martino, le voilà probablement, le fameux arbre !

Et la tentation devint si forte qu'il y succomba. Est-ce qu'Ehwald, après tout, avait montré beaucoup de courtoisie à son égard, deux heures auparavant ?

Il s'approcha du chêne, mit sa main dans le tronc, et en tira la bienheureuse lettre. L'enveloppe était petite, parfumée, sans nom. Martino regarda tout autour de lui, comme s'il eût commis un vol. Personne. Tout en tremblant, il déchira l'enveloppe et lut ces lignes :

« Ce soir, à onze heures, comme toujours, je vous attendrai à ma fenêtre. Mais je ne descendrai pas dans le jardin. Vous vous contenterez de rester au delà de la haie. Espérons que cet imbécile de Martino ne viendra pas nous troubler !

» MARGHERITA. »

La dernière phrase n'amena pas précisément un sourire sur les lèvres de Martino.

— Toutefois, pensa-t-il, pour se consoler, c'est moi-même qui lui ai dit, hier, que j'étais un imbécile. Il aurait pourtant mieux valu que ce terme restât entre nous. Elle ne devait pas le faire connaître à un tiers.

Et il résolut de se venger agréablement. L'idée ne lui vint pas un instant de remettre cette lettre au père de la jeune fille. Si Martino n'avait pas en partage la beauté, et si une discordance marquée existait entre les proportions de son corps et celles des statues grecques, il avait, reconnaissons-le, une âme droite et honnête.

— Ce soir, se dit-il en lui-même, la lune ne se lèvera pas avant minuit. Caché par la haie, dans l'obscurité, rien ne me sera plus facile que de répéter la petite comédie d'hier au soir.

Cette pensée lui mit une telle joie au cœur qu'il arriva à la maison presque sans le savoir. Mais, là, il était attendu par le porteur d'une lettre à son adresse.

— Tiens ! l'écriture de Max ! dit-il à haute voix.

Il donna une pièce au garçon et le congédia.

La lettre était ainsi conçue :

« Nous sortons de chez l'avocat Weldren, l'un des témoins d'Ehwald. L'autre est le lieutenant Caprivi.

» Vous vous battez à l'épée demain matin, six heures, à la villa de Weldren. Ci-joint la copie du procès-verbal. Nous l'attendons ce soir, vers neuf heures, à la brasserie.

» MAX ; FEDERICO. »

L'homme qui doit avoir un duel vit

tranquille et se sent une hardiesse extrême tant que, à l'insu même de sa volonté, il lui reste quelque faible espoir d'éviter la rencontre. Mais la chose devient-elle certaine, toute son audace s'évanouit comme par enchantement, un frisson d'épouvante agite son pauvre cœur. Martino, en achevant la lecture de sa lettre, chancela. Il dut s'appuyer à un arbrisseau.

Tandis qu'il était en proie aux vicissitudes de la mauvaise fortune, les habitants d'Oppendorf se rendaient à leur promenade traditionnelle, sous les tilleuls argentés, pour s'offrir leurs compliments réciproques et se livrer aussi à leurs médisances favorites. Margherita, arrivée depuis peu avec son père, était très étonnée de ne pas apercevoir Ehwald parmi la foule.

Dorotea Wagner parut bientôt, accompagnée de sa mère. Schwarz leur confia sa fille et se dirigea vers un groupe de ses collègues. A peine les eut-il rejoints que la conversation s'arrêta. Teuffel trouva un biais facile en s'exultant sur la belle journée qui permettait une si délicieuse promenade.

Les deux amies se glissaient dans la foule en se donnant le bras. Dorotea parlait du jeune Wolf, qui la lorgnait de l'autre côté de l'avenue. Mais la curiosité féminine l'emporta sur la prudence : elle voulut savoir ce qui était arrivé la veille au soir.

— On ne voit pas Ehwald, aujourd'hui. Que peut-il lui être survenu ? demanda-t-elle avec une feinte indifférence.

— Je ne sais pas, répondit Margherita. Son absence m'étonne. Pourtant, il peut encore venir.

— Hier au soir, que t'a-t-il dit dans le jardin ?

Il répugnait à Margherita de raconter la chose à son amie : ce baiser lui pesait sur le cœur comme un péché.

— Eh bien ! répondit-elle après un moment d'hésitation, je puis te confier ce que je ne dirais pas à d'autres. Hier au soir, je me suis fiancée avec Ehwald. Il m'a donné son premier baiser.

Dorotea la regarda tout étonnée, et, inconsiderément, s'écria :

— Ah ! C'est à cause de ce baiser qu'il courait comme un fou ?

— Il courait ? Comme un fou ? Quelle histoire ! Où ça ? Je t'assure que je n'en sais rien, ajouta-t-elle toute soucieuse.

— Mais nous l'avons vu, Ermanno et moi, hier au soir, à minuit, courait, je le répète, comme un véritable fou.

— Voilà ! voilà !

Margherita comprenait, maintenant, la raison de certains chuchotements et des rires moqueurs des étudiants.

— Naturellement, ton sympathique Wolf n'a rien trouvé de mieux à faire que d'en instruire et la cour et la ville.

— Mais veux-tu me dire, reprit l'amie impatientée, ce qui est arrivé ?

— Rien, répondit l'autre. Martino nous a surpris. Ehwald a pu, cependant, se cacher et n'a pas été vu. Ensuite, il s'est enfui. Cependant, ajouta-t-elle, une heure après, il revint chercher son chapeau. Je ne comprends plus.

La chose avait vraiment une apparence de mystère qui inquiétait Margherita.

— Cela suffit, conclut la jeune fille. Il viendra ce soir, et je pourrai éclaircir cette affaire.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARTI.

(Traduit de l'italien par F. ROUSSILLON.)

Le Maître du Temps



VI

UNE LETTRE, UN RENDEZ-VOUS, UN DUEL,
— Suite —

Les deux jeunes filles et M^{me} Wagner avaient rejoint un groupe de dames, où rayonnait le sourire du visage pâle et passionné de M^{me} Schwarz. Les jeunes filles continuèrent seules leur promenade.

Dès qu'elles aperçurent le pasteur Hauptmann avec ses enfants, elles cherchèrent un moyen de les éviter; mais, à elles deux, elles n'en trouvèrent aucun.

— A propos, dit la plus jeune des Hauptmann à Margherita après les premiers compliments d'usage, vous voudrez bien offrir de ma part les plus vives condoléances à ce pauvre Martino...

— A-t-il donc perdu quelqu'un de ses siens? demanda Dorotea.

— Comment! Vous ne savez donc pas? s'exclama l'autre jeune fille.

— En vérité, moi-même, je ne sais rien, déclara Margherita, prévoyant quelque vilaine histoire.

— Ah! voilà!... voilà!... nota le révérend. Je regrette que mes filles vous aient...

— Il n'y a rien de si extraordinaire, interrompit la plus jeune. Ehwald l'a simplement souffleté. Voilà tout.

M^{me} Schwarz resta comme pétrifiée. Au même moment, on entendit la voix de sa mère qui l'appelait. Elle profita de l'occasion pour se retirer.

— Allons-nous-en tout de suite à la maison, dit aigrement la mère. J'ai appris certaines choses...

La mère et la fille passèrent en silence devant les académiciens, parmi lesquels pontifiait Schwarz. Elles dépassèrent Müller et Krumbacher qui, au grand étonnement de ces dames, ne se querellaient pas, et s'acheminèrent vers la maison.

Ton Ehwald..., commença alors Kätchen.

Elle n'ignorait pas l'amour des deux jeunes gens et feignait de ne pas entendre, quand ils s'entretenaient dans le jardin. D'ailleurs, Ehwald lui plaisait, et elle le préférait à Martino.

— Je sais tout, interrompit Margherita. Il y a quelqu'un qui s'est chargé de me l'apprendre!

— Pourvu que ton père l'ignore! Si jamais Martino allait être blessé...

— Blessé! cria la jeune fille pensant à Ehwald. Il y aura donc un duel?

— On me l'a dit. Mais cela pourrait ne pas être vrai. Martino saura nous renseigner.

Quand ces deux dames arrivèrent à la maison, Martino se promenait de long en large dans le jardin.

— Monsieur Christ! demanda Margherita suppliante, est-ce vrai que vous vous battez avec Ehwald?

Martino était doué d'un cœur généreux. La voyant si attristée, il ne voulut pas l'affliger, et ne recula pas devant un mensonge.

— Ce n'est pas vrai. Ehwald m'a fait ses excuses. Vous pouvez vous tranquilliser.

Alors, seulement, la jeune fille respira.

Elle quitta Martino et courut se jeter sur son lit pour se remettre complètement.

— Je suis trop bon, se dit ensuite le jeune homme. Elle n'aurait certainement pas été aussi aimable pour moi; d'autre part, son désespoir m'eût fourni une splendide vengeance. Je me vengerai demain, si, cependant...

A la pensée du coup d'épée qu'il pourrait recevoir, il frissonna. Quoique son amour malheureux jetât une note triste dans son existence, il pensait que rien n'égalait la douceur d'une chope de bière, lorsqu'on a longtemps examiné les étoiles dans le télescope.

Le soir, un peu avant neuf heures, après avoir couvert de chiffres plusieurs feuillets, Martino laissa le professeur seul dans son cabinet, et se dirigea vers le *Gambrianus*, où l'attendaient Max et Federico.

Quand Martino entra, fier, souriant, se dandinant sur ses courtes jambes, le ventre proéminent et le bérêt sur l'oreille gauche, les étudiants, leurs chopes levées, lui firent une ovation. L'astronome remercia, agitant son bérêt, et s'assit entre ses deux amis. Gigi Manganella, qui avait lampé plus de bière encore que ses camarades teutons, se dressa et dit:

— Je propose de boire à l'honneur de Martino Christ, le héros du jour!

Le héros pensa que, pour le moment, il avait reçu sans avoir rien rendu. Mais ce mot de héros releva son courage.

— Oui, cria-t-il debout, au milieu des clameurs générales. Contre toutes les injures et toutes les violences!

Puis, monté sur la petite table, et brandissant son verre, il entonna le joyeux:

Hec gaudeamus igitur...

L'ivresse triomphait. Il but et rebut jusqu'à ce qu'il fût gonflé comme une outre; mais, quand dix heures et demie sonnèrent, il prit congé de ses amis et s'achemina vers l'endroit où Margherita attendait Ehwald.

— Pour ce soir encore, pensait-il, je serai l'amoureux.

La bière lui avait troublé le cerveau; ses jambes flageolaient. Son cœur était devenu d'une tendresse extrême: il aurait voulu s'étendre aux pieds de son aimée comme un petit toutou.

— Je me contenterai de la regarder...

Mais, durant le chemin, l'air frais de la nuit éclaircit ses idées. Quand il arriva près de la villa Schwarz, ses jambes étaient d'aplomb. Il descendit le long de la haie, lentement, et attendit.

Margherita dénouait ses cheveux, pour les laisser flotter sur ses épaules. La tête pleine des romans de chevalerie et des fantaisies romantiques, elle voulait apparaître à Guglielmo telle que les châtelaines des légendes. Quand l'horloge de la ville eut égrené ses onze coups, elle ouvrit doucement sa fenêtre et regarda si Ehwald était à son poste.

Pour être aperçu d'elle, Martino agita autour de lui le feuillage de la haie. Margherita vit le signal et salua de la main. La lampe allumée éclairait une partie du visage de la jeune fille; mais le faux Ehwald, pour son bonheur, restait dans l'ombre.

Le cœur du pauvre astronome battait si fort que Margherita eût pu l'entendre. L'abondante chevelure de celle-ci scintillait sous les rayons lumineux, et sa figure, en partie plongée dans l'ombre, apparais-

saît revêtue d'une grâce mystérieuse et nouvelle. Martino fut sur le point de s'agenouiller devant sa déesse.

Margherita pensait que son Ehwald gagnait à être vu de près, comme les autres soirs; mais, n'osant pas descendre, elle lui fit signe de s'approcher, de venir sous la fenêtre. Martino feignit de ne pas comprendre. Alors elle murmura, joignant le geste aux paroles:

— Ici! ici, dessous!... Ehwald!

Martino crut mourir de peur. A une aussi petite distance, infailliblement, elle le reconnaîtrait. Mais il eut une idée lumineuse, digne d'un grand génie.

— Et Martino? dit-il, remuant à peine ses lèvres. Il est dehors et pourrait arriver.

S'armant de courage, il lui envoya un baiser, décrivant de la main une courbe gracieuse. Margherita eut un frémissement heureux. Quelle distinction dans ce geste! Aucun homme ne saurait égaler Ehwald en cette mimique d'amour! Avec quelle élégance avait-il dû donner le soufflet au pauvre Martino! Et lui déplut de ne pouvoir satisfaire son désir de connaître les événements du jour.

Mais, si Martino l'avait surprise dans le jardin avec Ehwald, il en aurait pu naître un scandale. Il valait mieux attendre.

Sur ces entrefaites, Ehwald, pensant que ses yeux ne rencontreraient peut-être plus ceux de Margherita, résolut de manquer de parole au recteur, et de chercher à voir celle pour qui il allait risquer sa vie. Il était persuadé qu'à l'heure habituelle la jeune fille viendrait l'attendre à la fenêtre; de loin, il pourrait au moins l'apercevoir.

Il sortit. Il passa par une route plus longue et plus déserte, conduisant au fleuve, à cent mètres de la ville. Les tilleuls qui bordaient ce chemin le rendaient encore plus obscur. De cet endroit, sans être vu, il pourrait apercevoir le visage adonné. Au tournant, il regarda.

O bonheur! Margherita était bien à sa fenêtre. Sa joie, cependant, fut de courte durée. Elle envoyait baisers sur baisers dans la direction de la haie. A qui donc? Pas à lui, sûrement, invisible et lointain. Elle s'exerçait peut-être, et faisait une sorte de répétition générale pour remplir mieux son rôle lorsqu'il arriverait.

Mais, en homme habitué à la méthode expérimentale, il ne voulut pas s'en tenir à une simple supposition. Il regarda plus attentivement vers le point où se dirigeaient les baisers: il vit une ombre lever les bras et en envoyer à son tour.

La colère et le dégoût envahirent son âme. Ne devait-il pas sortir du lieu où il se trouvait, et courir prendre aux cheveux son rival inconnu? L'hésitation fut brève: les conseils de la raison prévalurent. Il n'en voulut pas savoir davantage: l'ennui de la vie le remplît d'amertume. Son plus beau rêve s'évanouissait comme par enchantement. Et c'est à l'heure où elle le croyait occupé des préparatifs d'un duel, dont elle était la cause, que Margherita donnait un rendez-vous à un autre! Comme tous les hommes blessés dans leur amour, il en conclut que la femme est une créature méprisable. Et, tout pensif, il revint lentement vers sa maison.

Trahi! Trompé! Avec qui? L'obscurité l'avait empêché de voir. Troublé comme il l'était, il ne songea même pas à revenir

(1) Voir les Annales depuis le 28 février 1909.

plus tard à la clarté de la lune. Que le rival fût Martino, il ne voulut ni ne put le penser: celui-là, d'ailleurs, n'aurait eu aucune raison de se cacher derrière la haie.

Arrivé chez lui, il prit une feuille de papier et écrivit:

« Margherita, tandis que je me préparais à soutenir un duel dont mon amour pour vous est la seule cause, tandis que je venais contempler une dernière fois votre visage adoré, vous me trahissiez honteusement avec un rival que je ne connais pas. Ne cherchez pas d'excuse. Je vous ai vue moi-même, à votre fenêtre, lui lancer des baisers. Tout est fini, bien fini entre nous. Ah! certes, mon amour méritait une plus digne récompense. Un jour, Margherita, vous vous repentirez d'avoir trahi un cœur fidèle!

» GIUGLIEMO. »

— En attendant, pensa-t-il, il faut me venger du ridicule que Christi a jeté sur moi. J'ai besoin, d'ailleurs, de me soulager sur quelqu'un...

Cette dernière pensée lui apporta un peu de calme. Etendu sur son lit, il rêva, écoutant les heures glisser une par une dans la nuit.

Mais, en songeant aux joies que Margherita aurait pu lui donner, ses yeux se remplirent de larmes: il les laissa couler.

Au moment où il essayait ses pleurs abondants, le faux Ehwald, après avoir envoyé à la belle un dernier salut, s'éloignait, protégé par la haie. Sur les toits de la villa commençaient à s'étendre les premiers rayons de la lune. Martino s'assit derrière la maison. Une vive émotion remplissait son cœur. Il se laissait bercer par la douce illusion que ces baisers étaient pour lui, illusion qui, hélas! ne dura guère. Ce fut en soupirant qu'il rentra par la petite porte réservée aux domestiques.

Martino franchit le seuil du cabinet. Le professeur installait l'appareil photographique dans sa position habituelle.

— Tu as trop tardé, ce soir, lui dit Schwarz; j'ai dû tout préparer moi-même.

Le jeune homme s'excusa. Ce doux reproche de son maître accrut encore sa tristesse. Fidèle au calme imperturbable du philosophe et du savant, Antonio Schwarz n'ouvrait jamais la bouche pour adresser à qui que ce fût des reproches amers ou violents: un seul blâme, toujours paternel, était plus redouté de ses élèves qu'une des furies habituelles au professeur Ehwald. Aussi, Martino, entre la pensée de la rencontre prochaine, son amour malheureux et la réprimande de son maître, fut-il envahi par une mélancolie telle qu'il eut envie un moment de vider l'une des nombreuses fioles qui l'entouraient. Toutefois, l'instinct de la conservation prit vite le dessus; il chassa cette pensée de suicide, tandis que l'astronome lui disait, en montrant la machine de l'index gauche, et tenant l'index droit appuyé sur son nez:

— Je crois, mon cher Martino, que ma découverte est sur le point de toucher à la perfection. Comme je te le disais hier au soir, une personne, engendrant autour de soi, dans l'espace, les projections de ses mouvements et de ses gestes, leur imprime une continuité qui dérive naturellement de l'unité même de l'individu. Ces

projections ne sont donc pas dispersées autour de nous, comme je le pensais. Une même personne en a formé plutôt une longue chaîne; un anneau de la chaîne ayant été trouvé, il n'est pas difficile d'entraîner les autres à sa suite. J'ajoute que, souvent, cette même personne s'est rencontrée avec d'autres, dont les gestes auront été dérivés des siens, de sa volonté, de son commandement. Si, jusqu'ici, une seule personne est apparue sur mes plaques, cela vient de ce que les gestes des individus différents ne sont jamais simultanés, mais successifs. Toute la difficulté consiste à recueillir sur les plaques la série complète et nécessaire des mouvements et des figures.

— Mais comment pourrez-vous arriver à ce résultat? demanda Martino. Chaque plaque donne une seule image.

— Tu es rempli d'intelligence et de bonne volonté; mais ton cerveau n'est pas encore mûr pour ces intuitions qui constituent le vrai savant, le vrai génie taillé pour faire des découvertes. La chose est, pourtant, très facile. A mon appareil photographique, j'unirai un cinématographe, et, de même que les plaques ordinaires reproduisent les mouvements successifs d'un individu, moi, avec mes plaques *ad hoc*, je referai les mouvements des ombres.

— Et quand commencerons-nous ces expériences? demanda le disciple avec anxiété.

— Demain ou après-demain. J'ai commandé à Kauffmann, qui connaît en partie mon secret, les appareils et les plaques; une modification convenable les rendra très sensibles. C'est ainsi que je pourrai faire bientôt une conférence à notre Académie des Sciences, et montrer, à l'aide du cinématographe, des scènes qui se sont passées il y a plusieurs siècles.

Martino restait bouche bée; il avait perdu le souvenir de toute autre chose. Dans l'ombre qui emplissait la chambre, son nez seul semblait vivre, long et charnu, éclairé par un reflet de la lampe. Comme le maître le dépassait de la moitié du corps, lui, en l'écoutant, devait lever la tête, et son nez seul émergeait, tel un monument triomphal érigé à la gloire de l'homme qui avait jeté un si grand lustre sur la science.

— Ajoute, continua Schwarz, que, dans cette séance, j'espère, en outre, triompher du révérend Hauptmann et de ses partisans qui se montrent incrédules pour les découvertes de l'astronomie. Eh bien! moi, je ferai les photographies d'hommes ayant vécu il y a huit mille ans, et je démontrerai ainsi, d'une manière irréfutable, la nécessité de comprendre, selon le système rationaliste, tous les récits de la Bible.

Ces révélations du maître augmentèrent la tristesse de Martino. Hélas! Tandis qu'Antonio Schwarz méditait sur les choses immortelles, déchirait les voiles du passé, réveillait les morts de leur sommeil, triomphait des dures lois du destin, lui, fou d'une petite femme, jouait, caché derrière les ramures d'une haie, une vile comédie. Au lieu de se donner corps et âme à l'étude de la science, il allait risquer sa vie dans un duel provoqué par la jalousie; et, cela, pour les yeux azurés d'une femme qui ne valait pas même une des photographies obtenues par le professeur. Pourtant, quelle suavité, quelle pureté dans ces beaux yeux!

Rien qu'en y pensant, son cœur était sur le point de se fondre. Il était tourmenté par deux amours, la science et la femme, comme son corps était aux prises avec le désir de s'élever et la dure nécessité de se mouvoir sur ses petites jambes.

— Je vais me reposer, dit Schwarz. Toi, dans une demi-heure, ferme la machine et fais-en autant.

Mélancoliquement, l'élève regarda le maître s'éloigner: peut-être ne le reverrait-il jamais plus! Une telle éventualité, après deux années de vie commune, lui occasionna un serrement de cœur. Il s'assit près de la machine, plongé dans une rêverie profonde...

La demi-heure était écoulée. Il se leva, ferma l'appareil, et, comme son rival, alla se jeter sur son lit pour se reposer. Martino habitait une petite chambre voisine de celle du professeur, bien rangée, propre, les livres disposés sur des étagères. Le lit était petit et bas, comme son propriétaire. Quand il vint s'y étendre, c'était avec l'intention de ne pas dormir, de réfléchir sur les possibilités de la rencontre. Or, tandis qu'il songeait à un beau coup d'estramacon sur la tête de son adversaire, le sommeil le vainquit: notre héros tomba dans les bras de Morphée.

Déjà, l'aube blanchissait les vitres, quand Martino, comme si une voix intérieure l'eût averti de l'heure solennelle, se réveilla soudain. Encore tout habillé, il sauta de son lit, plongea sa tête dans l'eau pour se rafraîchir les idées, but un verre d'eau-de-vie, et, doucement, sortit de sa chambre.

Dans la campagne, le ciel commençait à se teinter de rose. Un petit vent frais inclinait les tiges d'herbe, faisait piler tout un champ de lin. Quelques trilles d'oiseaux prenant leur essor rompaient harmonieusement le silence matinal. Un pré à traverser, et Martino se trouva dans le chemin où, le soir précédent, Ehwald avait été jaloux d'un autre lui-même. A la porte de la ville, Max, Federico et le docteur Bruchmann l'attendaient près de la voiture qui devait les emmener tous les quatre.

— Nous étions sur le point de venir te chercher, lui dit Federico.

Martino serra la main du docteur, un de ses compagnons de brasserie, très bon chirurgien et buveur de premier ordre. Le choix de ce médecin le reconforta. Cette physionomie enjouée et rebondie ne pouvait que lui porter bonheur.

Ils montèrent tous dans la voiture qui partit au trot vers la campagne. Martino se taisait, l'esprit absorbé dans une double pensée: Margherita et l'épée d'Ehwald. Il pâlit et frissonna, en s'imaginant voir briller cette dernière entre les mains de son adversaire. Max, qui s'en aperçut, lui frappa sur le genou.

— Du courage, lui dit-il.

— Il fait très froid, ce matin, répondit l'astronome.

Max ajouta:

— Pense à autre chose. Celui qui se bat ne doit pas y songer, car il risque de perdre toute tranquillité.

— Je l'assure que c'est la fraîcheur de cette matinée qui me fait trembler, répliqua Martino. Je ne pensais pas du tout à mon duel.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSIER.)

Le Maître du Temps



VI

UNE LETTRE, UN RENDEZ-VOUS, UN DUEL;

— Suite —

Le soleil s'élevait de la colline et s'épanchait sur toute la campagne. La villa de l'avocat Weldren était située au fond de la vallée, sur la rive du fleuve; quelques minutes suffiraient, maintenant, pour y arriver.

Martino ferma les yeux et chercha à s'étourdir. Ses jambes recommencèrent leur tremolo. Le désir de se montrer sous un aspect martial aux témoins de son adversaire ressuscita son courage.

— Veux-tu boire? lui demanda Max, tandis que la voiture arrivait au trot près de la grille de la villa.

— Je n'en ai pas besoin, aurait voulu répondre Martino.

Mais les mots restèrent dans son gosier. Il regarda ses amis, épouvanté; son cœur palpait de plus en plus fort.

— Prends donc, insista Max.

Et il lui présenta une bouteille. Le *moriturus* but à longs traits et reprit aussitôt ses couleurs. Ce cognac lui donna une légère ivresse; devenu loquace, il parla de faire du corps d'Ehwald une horrible bottaille.

Les adversaires, arrivés depuis quelques instants, préparaient les lieux pour le combat. Martino, fidèle à ses habitudes, alluma une cigarette. Déjà, les fumées du cognac commençaient à voiler ses idées. De l'autre côté, il apercevait Ehwald, impassible, mais pâle. Max et le lieutenant Caprivi mesuraient le terrain. Federico et Weldren examinaient les armes. Bruchmann était entré dans la villa avec le médecin de l'adversaire. Ehwald avait une bosse sur le front, à droite: Martino rêva qu'avec la lame de son épée il la coupait en deux.

Ehwald était triste, persuadé, maintenant, qu'il risquait sa vie pour un objet indigne. La lenteur des préparatifs l'ennuyait: aussi poussa-t-il un soupir de soulagement, quand Weldren lui fit signe de se préparer.

Ehwald et Martino, tous les deux en chemise, se trouvèrent face à face, l'épée en main. Le cognac continuait ses effets. Mais, si Martino avait la vue un peu obscurcie et les jambes flageolantes, par contre il avait entièrement perdu la notion du danger qu'il courait. Il leva les yeux quand Max fit les recommandations d'usage. La villa Schwarz s'éveillait, déjà toute baignée de soleil. La fenêtre de Margherita était ouverte.

Alors, Martino fut saisi d'une ardeur héroïque. Il lui sembla qu'il avait grandi d'une coudée et qu'il surpassait son adversaire de la longueur des jambes. Dès qu'il entendit le signal du combat, il fit une attaque vigoureuse. La bosse d'Ehwald reluisait au soleil et l'irritait: la peur n'habitait plus en lui. Tout d'un coup, alors que s'entre-choquaient les deux épées dans une série d'engagements successifs, il sentit que sa lame s'enfonçait dans un je ne sais quoi de mou. Son esprit perdit toute lucidité. Il crut voir Ehwald tomber sur le sol avec un bruit sourd,

mais n'en continua pas moins à donner des coups dans l'air. Il fallut que Max lui arrachât de force son arme. Puis, il n'eut plus conscience de rien.

VII

DANS LEQUEL MARTIN, FAUTE D'UN POINT, PERDIT SON ANE

Eût-il vécu mille ans, jamais Martino n'aurait oublié la gloire de ce jour. Dès que le résultat du duel fut connu dans la ville, les étudiants abandonnèrent leurs salles de travail et se réunirent pour fêter joyeusement leur camarade resté vainqueur dans la lutte séculaire entre professeurs et élèves. Le recteur Martini convoqua le Conseil académique pour discuter le châtiment à infliger à un professeur qui faisait si bon marché de la dignité de la science. Mais la douceur prévalut dans les différents avis. Le docteur Teuffel fit observer que l'académicien Ehwald était suffisamment puni par ce coup d'épée qui le condamnerait à garder le lit durant deux semaines. Le mathématicien Merkel approuva son collègue et proposa un simple blâme: ce qui fut adopté à l'unanimité. Mis au courant de l'affaire, le professeur Schwarz, par devoir et par délicatesse, s'était abstenu de paraître à cette séance.

Aussitôt le duel fini, Martino avait été emmené et installé sur un lit, où de fréquentes aspirations d'ammoniaque parvinrent à dissiper les dernières vapeurs du cognac. A son réveil, le jeune homme avait revu, comme en un songe, l'aventure périlleuse où il s'était exposé à se faire enfler par son rival. Celui-ci, blessé assez gravement, attendait, avec la gravité qui sied à un physiologiste, que les médecins achevassent de coudre sa blessure.

Pendant ce temps, Martino et ses deux amis revenaient en voiture à la ville. Près des bureaux de la *Gazzetta di Oppendorf*, qui paraissait à midi, Max monta donner en secret la nouvelle à un rédacteur, friand de scandales et de nouveauté. Federico courut avertir les étudiants qui attendaient au *Gambirinus*. Le vainqueur, rentré à la maison Schwarz, s'enferma chez lui et s'endormit.

Mais, vers dix heures, il entendit Antonio Schwarz frapper dans sa porte, à grands coups de pied, en criant:

— Martino! Martino! Ouvre!...

Celui qu'on appelait descendit du lit et courut ouvrir. Le professeur entra dans la chambre comme une bombe.

— Ah! Martino! Martino! Est-ce vrai ce qu'on m'a raconté?

Encore à demi endormi, l'élève hésita sur l'attitude qu'il devait prendre envers son maître: l'instinct héroïque l'emporta et, achevant de se réveiller, il s'écria: — C'est vrai! J'ai vengé une offense. Mais connaissez-vous le motif du duel?

— Non! non! répondit le professeur avec de grands gestes. Je viens seulement de recevoir une invitation urgente pour une réunion du Conseil; on me fait savoir que l'académicien Ehwald s'est battu avec l'étudiant Christi. Qu'est-il donc arrivé?

Martino se piquait de gentilhomme. Il se contenta de dire:

— Hier, le professeur Ehwald m'a souffleté sur la voie publique pour des motifs que je ne puis révéler.

— Quelle qu'en soit la raison, déclara le maître, tu as commis une faute grave en frappant un de tes professeurs. La di-

gnité de notre institut recevra de cette rixe une atteinte sérieuse.

— D'autre part, objecta Martino, plaide, je ne pouvais réellement pas me laisser embrocher par lui.

Mais, tandis qu'il achevait sa phrase, M^{me} Schwarz, tout éveillé, entra dans la chambre en coup de vent.

— Vite, vite, Antonio! cria-t-elle. Margherita a une attaque de nerfs.

Le professeur aimait sa fille presque autant que l'astronomie, bien qu'il la négligeât un peu depuis sa découverte. Aux paroles de sa femme, il sortit en courant de la chambre et se précipita dans celle de Margherita. Elle était étendue sur une chaise longue, une lettre à la main, poussant des cris de possédée, les yeux fermés, la face congestionnée. Son père l'entendit qui disait:

— Assassin! traître!...

Pendant que la mère faisait respirer des sels à la malade, Schwarz saisit la lettre, s'approcha de la fenêtre et lut.

En quelques secondes, son visage passa de l'incertitude à l'étonnement, puis à la colère: « Guglielmo! » Qui pouvait être ce Guglielmo? L'écriture ne lui était pas inconnue. Il jeta un regard sur sa fille, qui commençait à reprendre ses esprits, et courut trouver Martino, resté dans la chambre voisine.

— Connais-tu cette écriture? La connais-tu? Est-ce celle d'Ehwald?

— Il me semble, répondit l'étudiant sans aucun trouble. Que dit-il?

Il prit la feuille et lut. Contrairement aux prévisions du professeur, Martino, loin de s'indigner, se mit à rire.

— Comment? Tu le savais? demanda Schwarz.

— Je savais qu'Ehwald et M^{me} Margherita s'aimaient; rien de plus.

— Mais ce tiers qui était hier dans le jardin?

— C'était moi, répondit Martino avec un courage que lui suggéraient ses exploits du matin.

— Ah! Et, probablement, Margherita te préférerait à lui, n'est-ce pas?

Martino secoua la tête.

— Un billet adressé à Ehwald est tombé par hasard entre mes mains. Hier au soir, je me suis substitué à Ehwald. Elle n'en savait rien et m'a pris pour lui.

Furieux, le professeur se dirigea vers la chambre de sa fille. Martino l'arrêta par ses prières.

— Pas à présent, de grâce. Vous parlerez plus tard, quand elle sera remise.

Margherita revint bientôt à elle. Mais elle ne cessait de s'agiter, en pensant qu'on avait combiné quelque ruse infernale pour lui ravir son Ehwald. Les raisons qui l'avaient poussé à écrire ce billet étaient certainement liées à sa fuite précédente et au soufflet donné à Martino. Elle avait beau s'ingénier, cependant, elle ne pouvait comprendre cet imbroglio. Peut-être Martino, lui, savait-il quelque chose.

Pour se soulager, Schwarz était sorti et se promenait de long en large dans le jardin. Martino avait peine à le suivre, malgré les grands pas qu'il imposait à ses jambes victorieuses.

— Ah! mon ami! s'écria tout à coup le professeur, se retournant vers lui. Il m'arrive ce qu'éprouva jadis un sage de l'antiquité. Il subit les railleries d'une petite esclave thrace parce que, en regardant les étoiles, il s'était laissé choir au fond

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

d'un puits. Qu'importe! Je te répète aujourd'hui ce que, plusieurs fois, je t'ai déjà donné à entendre: ma fille sera pour toi. Je ne l'accorderai jamais à un autre.

Une si grande générosité toucha profondément Martino. Il aurait voulu se jeter dans les bras de son maître vénéré; mais il n'en eut pas le courage. A cette heure où il avait blessé dans un duel son rival, où le consentement du père lui était accordé, que lui manquait-il pour que sa victoire fût complète?... Un point, un seul point: le consentement de la jeune fille.

— Un seul point! se répétait-il. Qu'elle dise: oui, et la partie est gagnée.

Il se rendait bien compte de la grosse difficulté que présentait encore la chose.

Enfin, Schwarz se décida à rentrer. Sa colère apaisée, il ne trouvait plus les paroles qui devaient alimenter ses reproches à sa fille. Ces discours sévères, que le coupe-papier suggérait si habilement au recteur Martini, n'étaient pas dans ses cordes: un mot, un regard lui semblait suffisant pour imprimer la terreur au cœur des jeunes étudiants. Il ne se départait de son calme de savant que pour les événements extraordinaires; le premier moment d'irritation passé, l'équilibre reprenait ses droits. Pourtant, en s'acheminant vers la chambre de sa fille, son âme était inquiète et irrésolue.

Martino attendit dans la pièce voisine. De là, il put saisir les quelques paroles très dignes du père:

— Cet Ehwald, non! Qu'il ne remette jamais les pieds dans mon jardin! C'est moi qui vous trouverai un mari! Et vous, continuez-t-il en s'adressant à sa femme, gardez mieux votre, ou, plutôt, notre fille. Et qu'on n'en parle plus!

La mère et la fille restèrent immobiles et muettes, anéanties par la magnanimité philippique du professeur. Mais à peine fut-il sorti, que Margherita se jeta dans les bras de sa mère:

— Maman, maman, aide-moi, toi... Laisse-moi écrire à Ehwald.

La mère aurait voulu ne pas céder. Le pouvait-elle avec un cœur aussi sensible aux chagrins d'amour?

— As-tu entendu, maman?... Il ne m'aime plus... Il dit qu'hier au soir, je parlais à un autre... Laisse-moi lui écrire, je t'en supplie!...

Stimulée par la passion, elle devenait souple et caressante, comme une neurasthénique capricieuse. Comment Kätchen n'eût-elle pas été émue? Elle objecta, cependant:

— Tu oublies, ma chérie, la volonté de ton père...

— Ah! s'écria Margherita en se levant. Si tu crois que je consentirai jamais à épouser son Martino...

Le domestique vint annoncer que le déjeuner était servi. A table, mutisme complet; seul, Martino fut extraordinairement loquace. Quand la pendule eut sonné midi, l'étudiant ne put s'empêcher de dire:

— Dans deux heures, tout le *Gambri-nus* s'agitiera à mon sujet.

— Pourquoi donc, grand Dieu! Qu'avez-vous pu faire de si beau? demanda la jeune fille, très étonnée.

— Oh! rien..., répondit Martino avec un rire sardonique.

A ce moment, on apportait le courrier, lettres et journaux. Margherita prit aus-

sitôt son journal favori, la *Gazzetta di Oppendorf*.

— Voyons la chronique mondaine, dit-elle en ouvrant le grand quotidien.

Mais, tout d'un coup, Martino la vit se dresser comme une furie, pâle, le visage bouleversé.

— Vous! vous! c'est vous!

— Je vous jure, répondit-il épouvanté, que ce fut une simple plaisanterie.

— Une plaisanterie! Vous appelez cela une plaisanterie!

Et elle brandissait le journal comme une épée.

— Oui, une plaisanterie. La lettre est tombée dans mes mains au lieu d'arriver à Ehwald. Je me suis caché derrière la haie.

— Mais je parle de ce maudit duel! cria la jeune fille.

Et elle tomba sur sa chaise, presque évanouie.

Antonio Schwarz se prit la tête à deux mains et sortit, maudissant le verbiage des journalistes. Martino se mordit les pouces d'avoir été assez ingénu pour dévoiler sa ruse du soir précédent, mais ne trouva d'autre remède à sa gaffe que de suivre l'exemple et les pas du maître.

Kätchen, désespérée, se pencha sur sa fille pour la ranimer. Tout en lui baignant le visage d'eau et de vinaigre, avec l'aide de la domestique, elle prit le journal et lut l'article à la hâte:

« Ce matin, à six heures, dans la villa Weldren, le professeur Guglielmo Ehwald et l'étudiant Martino Christi se sont battus à l'épée. Le motif de cette rencontre n'est autre que le fait bien connu, relaté par nous dans une des colonnes qui suivent. Au premier assaut, le professeur a été blessé au côté gauche: sa blessure demandera au moins vingt jours de repos complet. Nous donnerons demain d'autres détails. Le magistrat a commencé les formalités d'usage. »

Margherita revenait peu à peu de son second évanouissement. Et ce fut une nouvelle explosion de larmes. Kätchen se serait, de désespoir, arraché les cheveux, si elle n'eût craint de troubler l'ordre de sa coiffure.

— Va dans ta chambre, conseilla-t-elle. La blessure n'est pas grave, et tu le reverras bientôt. Va, ma fille; essaye de te calmer. Tu lui écriras ensuite. Je te le permets, pourvu que tu sois docile.

Margherita se leva en pleurant et s'en alla, soutenue par sa mère.

Sa constitution solide fut bientôt victorieuse. Elle redevint maîtresse d'elle-même et se disposa à écrire à Ehwald.

Les heures qui suivirent comptèrent pour Martino parmi les plus douces de sa vie. Ses amis lui avaient préparé un triomphe au *Gambri-nus*. Sur une petite table, on avait dressé une chaise. Martino y prit place, la tête couronnée de houblon, une chope de bière en main; tel, le dieu bienveillant et dodu des buveurs.

Max prononça un discours où il fit, naturellement, l'éloge du journal qui avait été le premier à répandre la nouvelle de cette victoire; il le défendait ainsi des attaques d'un mécontent qui avait taxé la *Gazzetta* d'indiscretion excessive. Le duel en question sortait de l'ordinaire: Martino Christi, le vainqueur, méritait d'être exalté comme un héros.

Et les toasts furent si nombreux, que Martino dut boire plus qu'il n'aurait voulu.

Enfin, jugeant que ces honneurs suffisaient, il enleva dignement la couronne et descendit de son trône. Il revint à la maison avec Müller et Krumbacher, pleinement repus de tant de chopes absorbées.

Après un si grand triomphe, Martino récapitulait les gloires de la journée et pensait à Margherita. « Un point seulement! Qu'elle dise: oui, et la partie est gagnée! » La bière lui avait donné un nouveau courage. Il pensa qu'il allait se présenter à la jeune fille dans l'attitude d'un héros conquérant: tels Roland, Siegfried, Lohengrin. Qui sait si, à cette heure, Margherita n'avait pas oublié son mépris et sa frayeur du matin, si elle ne le désirait pas, conquise par la vaillance dont il avait fait preuve! Un instant seulement, il jugea qu'il était plus sage d'attendre. Mais la bière continuait son œuvre et l'éperonnait; il était dans le même état qu'avant le duel. En approchant du jardin, il aperçut Margherita, assise à l'ombre d'un sapin.

Il s'arrêta à l'entrée pour la contempler de loin. Une idée fixe martelait son cerveau: « Un point! Un point seulement! Comme elle ne semblait pas irritée de sa présence, il s'avança. Ses jambes se reprenaient à flageoler, effet de la bière et non de l'émotion, car son cœur était plus solide qu'un diamant. La tranquillité de Margherita dépassait son intelligence. Certainement, son action héroïque l'avait conquise et vaincue.

— En avant! Martino, se dit-il. En avant! Un point encore à gagner!

— Mademoiselle Margherita, balbutia-t-il en s'approchant d'elle, hier au soir... hier au soir...

La jeune fille avait eu le temps de retrouver son calme. Elle était redevenue la vierge sentimentale aux formes opulentes. Les tempêtes, en son âme, duraient peu: la tranquillité était son état naturel.

— Hier au soir? répéta-t-elle, stupéfaite de l'air audacieux du jeune homme.

— Ces baisers! ces baisers! commençait-il.

Et il fermait les yeux, enfoncé dans sa béatitude.

— Ils n'étaient pas pour vous! s'écria la jeune fille en se levant.

Alors, Martino jeta sa dernière carte:

— Mais ils le seront, ils le seront... Le professeur a dit: ils seront...

— Non; jamais! jamais! Avez-vous compris? Jamais de la vie!

Et elle le laissa avec son ivresse et son héroïsme. Martino compta ses points sur les doigts: le dernier manquait à l'appel. La partie était perdue.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSEAU.)

Examen des Manuscrits

Une Baguette: Vos vers sont bons, mais votre tableau manque de précision; ce « soir » pourrait être dans quantité de pays aussi bien qu'en Gascogne; évitez les généralités et les descriptions toutes faites. — L. R... Une première phrase de trente-neuf mots! Ouf! Si vous liez à haute voix cette phrase sans reprendre haleine, c'est que vous avez une respiration plus longue que celle de Caruso. — Tribby: « Visions et réalités » très vivantes, auxquelles nous souhaitons bon succès. — E. R... Ma Paroisse: « Assister avec tant soit peu de vouloir dire? Ecrivez-vous des vers ou des rébus? — Georges Laisnez: Le « Clair de Lune » de Verlaine a hanté votre imagination, peut-être même sans que vous vous en doutiez.

GEORGES DERVILLE.

Le Maître du Temps



VIII

LA PHOTOGRAPHIE DU TEMPS

Le docteur Teuffel et le mathématicien Merkel, amis inséparables, attendaient dans la salle des professeurs que sonnât l'heure de la grande séance académique. Ce jour-là, Antonio Schwarz devait parler du perfectionnement de sa découverte et montrer, avec le cinématographe, des choses que l'on disait merveilleuses.

— Si ce que l'on raconte est vrai, insinuait Merkel, notre Schwarz sera certainement le plus grand homme qui ait vécu sur la terre. Je proposerai qu'on lui élève un monument aux frais de la ville.

— Je ne puis partager votre optimisme, déclara le docteur. Je ne doute pas de ce que nous a fait connaître Schwarz. Mais, des bruits que j'ai recueillis, il en faut conclure que le nombre de ses adversaires augmente. Laissons de côté ceux qui l'accusent de charlatanisme. Ce sont des envieux; nous ne devons pas nous soucier d'eux. Mais le révérend Hauptmann lui est franchement hostile. Il ne cache à personne son opinion. Toute la Faculté de théologie commence à murmurer: les plus exaltés veulent voir là dedans l'œuvre du démon.

— Ce que vous me dites me persuade, répondit Merkel. Il y a, d'ailleurs, une chose qui, au début, se colportait en plaisantant et qu'aujourd'hui beaucoup répètent très sérieusement. Si Schwarz réussissait à photographier aussi les événements, que deviendrait notre liberté? Rien ne lui resterait inconnu. Supposez qu'il fixe sur ses plaques le pasteur Hauptmann au moment où il sirote des verres de son vieux rhum...

— Chut! pria Teuffel. A cet égard, plus d'un académicien devrait trembler...

Au même moment, le recteur entra dans la salle, avec quelques professeurs.

— Nous venons, dit Martini, de chez notre collègue Ehwald. Dans quelques ours, il pourra se lever.

— Et, demanda le théologien Schumann, le mariage se fera-t-il?

— Vous savez bien, répondit le recteur, que, depuis le duel, personne n'a pu voir Schwarz. Tout infatué de sa découverte, il est resté, cette semaine, plongé dans ses études, refusant de voir qui que ce fût. Mais je lui parlerai bientôt.

— Pour l'honneur de la science et de la Faculté, nota encore le théologien, il était très heureux que la chose s'arrangeât.

— Certainement. Puisque la jeune fille est bien décidée à ne pas épouser l'étudiant, il sera facile de persuader le père.

— Si ce père était moi, dit soudain Schwarz, entré sans être aperçu de ses collègues absorbés dans leur conversation, je vous jure qu'Ehwald resterait célibataire toute sa vie.

Surpris par cette apparition imprévue, tous se turent. Antonio Schwarz portait sur sa physionomie l'empreinte des fatigues éprouvées durant ces derniers jours si décisifs pour l'avenir de sa découverte. Enfermé avec Martino dans son laboratoire, voyant à peine sa femme et sa fille,

à l'heure des repas, il n'avait eu de communication qu'avec le fabricant de ses plaques et de ses appareils. Durant sept longs jours, il s'était condamné à un travail assidu sans trêve, sans repos, se permettant seulement quelques heures de sommeil.

Dans la salle, l'impatience du public grandissait d'une manière inquiétante. Un observateur attentif aurait pu remarquer une séparation nette entre deux camps différents. Tous les premiers bancs de la salle regorgeaient des partisans enthousiastes de Schwarz et de ses élèves. Au fond, se pressaient les théologiens et tous ceux qui faisaient profession de foi religieuse. Des étudiants, dans la galerie, se mêlaient à de nombreux pasteurs protestants. Au milieu de ce groupe, se détachait, debout près d'une petite colonne, la longue silhouette du révérend Hauptmann.

Martino, à sa place habituelle, auprès de Margherita, s'était levé, et regardait le fond de la salle d'un air belliqueux. Depuis son duel avec Ehwald, son corps rondet avait pris un aspect héroïque et batailleur qui frappait d'étonnement toutes ses connaissances. Dans les rares moments de liberté que lui laissait son maître, il s'était empressé de se rendre au *Gambirinus* pour y discuter gardes, bottes et parades. Un soir qu'entre Max et Gigi Manganella s'était élevé une chaude querelle, Martino avait été choisi comme arbitre.

— Les adversaires, dit-il en s'adressant à Margherita, sont nombreux; le révérend me semble animé d'intentions hostiles. Mais moi, ajouta-t-il ironiquement, je n'ai peur de rien.

La jeune fille ne daigna pas lui répondre: elle resta muette, impassible.

Par groupes de deux ou trois, commençaient à entrer, solennels dans leurs habits chamarrés de décorations et de médailles, les très illustres académiciens. Bertoldo Bumiller, doyen de la Faculté de théologie, et, maintenant, ouvertement hostile aux idées de Schwarz, arriva avec son collègue Schumann, soulevant un flot de murmures sur leur passage. Le révérend Hauptmann se retourna et dit:

— Voyez-vous, l'illustre Bumiller lui-même partage nos doutes, et si, comme le bruit court, Schwarz ose nous montrer un homme d'il y a dix mille ans, sa voix s'unira à la nôtre pour protester.

— Assis! En bas! cria du fond de la salle un groupe d'étudiants.

Le révérend Hauptmann marmotta quelques paroles et s'assit auprès du pasteur Michaëlis.

Toutes les stalles des académiciens étaient, maintenant, occupées. Celle d'Ehwald, seule, restait libre. Margherita poussa un profond soupir.

Mais son attention fut aussitôt distraite par un tonnerre d'applaudissements qui s'éleva du bas de la salle, se propagea parmi quelques assistants de l'autre partie, monta jusqu'aux galeries: Antonio Schwarz faisait son entrée, accompagné du recteur et du secrétaire de l'Académie.

Il monta à la tribune. Devant lui, on avait placé l'appareil à projections. Avant d'entamer son discours, il regarda l'écran avec un sourire de satisfaction. Puis, il commença de parler, péniblement d'abord, selon son habitude, en homme qui, devant le public, doit, au début, faire effort pour avoir bien présentes toutes ses idées et trouver le moyen de les exprimer.

Antonio Schwarz annonça que cette conférence ne serait que la suite de celle du 16 mai. Tranquille et serein, il avait poursuivi son travail, insouciant des calomnies de ceux qui le considéraient comme un charlatan, des défiances de ceux qui souriaient et doutaient, de l'hostilité de certains qui auraient mieux fait de s'occuper de leurs affaires et de ne pas mêler les idées célestes à celles de la terre. Pendant de longs jours, il avait accumulé expériences et calculs, s'était soumis, ainsi que son aide, à une véritable torture, à un travail héroïque et gigantesque.

« Grâce à mon labeur, dit-il, les apparences invisibles, répandues dans l'air, ont été arrêtées et fixées de telle manière que chacun à son tour les pourra contempler.

» Je les ai vues le premier: c'en est assez pour me remplir d'un orgueil immense. La vue de ces images vous donnera, d'ailleurs, une lointaine idée de la joie que j'ai dû ressentir. Permettez-moi, auparavant, de vous exposer, en termes scientifiques, quels moyens j'ai employés pour arriver à la perfection complète de ma découverte. Ensuite, le passé lui-même se chargera de vous procurer de puissantes sensations, comme vous n'en avez jamais éprouvé. »

La voix de l'orateur était devenue claire et retentissante; telle, la voix du héros proclamant un défi. Le vénérable Hauptmann frissonna, mais recouvra bientôt son calme, attentif à la bataille.

Schwarz commença une exposition minutieuse. Il appuyait ses démonstrations sur des formules et des figures couvrant de grands cartons. Ses raisonnements étaient si nets et si évidents que ses adversaires mêmes en parurent convaincus. Certains se sentirent pris d'une terreur superstitieuse, en voyant que cet homme, nouveau mage chaldéen, avait aussi facilement pénétré les plus profonds secrets de la nature.

— Certes, dit à ses voisins le pasteur, tandis que l'académicien se reposait un instant, le démon lui-même l'a inspiré, et nous sommes, maintenant, la proie de quelque illusion diabolique.

Schwarz reprit sa démonstration et termina ainsi:

« Je dois encore apporter un dernier perfectionnement à ma découverte. Il faut que mes appareils deviennent aptes à reproduire les faits les plus récents. Or, considérez l'importance de cette surprenante invention. Combien de choses restées ignorées vont être maintenant connues! Quel moyen sûr pour découvrir les auteurs de tant de crimes! Supposez que, hier, dans un coin de notre ville, un homme ait été trouvé assassiné. A l'aide de divers appareils placés en des endroits différents, on pourra fixer sur les plaques l'assassin pris au moment de sa faute, et le remettre ainsi sans hésitation aux mains de la justice. Aucune action ne saurait désormais demeurer secrète, puisque le hasard, à lui seul, pourra amener devant l'objectif la projection d'un acte qu'il aurait mieux valu n'avoir pas accompli. »

Après cette annonce, l'orateur comptait sur les applaudissements qui, dans la séance précédente, lui avaient fait sentir jusqu'à quel point l'âme de son auditoire était conquise. Mais, favorables ou non,

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

les assistants restèrent impassibles, montrant, sur leurs physionomies, une indéfinissable expression d'épouvante.

Evidemment, Antonio Schwarz avait commis une imprudence. La société humaine, dans ses relations journalières, est faite de compromis, de bassesses mesquines, de faiblesses invouables. Quelques-uns traitent toutes choses avec une aimable ironie, d'autres respectent tout et tous, mais bien peu apportent dans leur conduite une sincérité dépourvue de tout artificiel. Tous ont quelque chose à cacher, quelque vilenie à dérober aux yeux et à la connaissance d'autrui.

Chacun pensa à de nombreuses frasques sans gravité, mais qui, connues, couvrent de ridicule ceux qui sont pris sur le fait. Par bonheur, Ewald était absent. Jugez de son épouvante s'il avait vu la possibilité d'être représenté au fond de sa caisse à fleurs remplie de terreau!

Le malaise du public n'échappa point à Schwarz; mais son esprit, habitué à planer dans les hautes sphères de la science, n'en saisit pas la raison purement humaine. D'autre part, il n'était pas impressionnable au point de se troubler. Aussi continua-t-il:

« Mais l'application la plus importante et la plus utile, celle qui, vraiment, me rend fier de ma découverte, c'est qu'elle peut s'exercer dans les vastes champs du passé. Quand je croirai mes appareils assez perfectionnés, quand j'aurai pour les fabriquer un atelier assez vaste, tous ceux qui étudient l'histoire en voudront posséder. Alors, les recherches dans le passé seront très nombreuses; on pourra les coordonner de façon à en tirer les résultats les plus précieux pour l'enseignement de l'humanité. Chaque expérimentateur se livrera uniquement aux recherches sur une période donnée, comme, à cette heure, de nombreux savants étudient, durant leur vie entière, une seule et infime portion du ciel ou la fonction de certaines cellules animales. Les découvertes particulières, à mesure qu'elles seront faites, arriveront à la connaissance du public par de petits bulletins préparés dans cette intention. Les différentes catégories de photographies-chroniques (c'est le nom que je vous propose de leur donner) seront déterminées par l'époque sur laquelle chacun des savants fera ses recherches. C'est ainsi qu'en peu de temps se formera une association universelle de savants qui, lentement, dans la suite des années, et, s'il le faut, des siècles, publieront tout ce qui a été fait par les mortels sur notre terre. Aujourd'hui, dans cette petite Oppendorf, qui en deviendra le centre, j'ai la prescience que se fondera, bientôt, la *Société Universelle pour la Photographie du Temps.* »

IX

DANS LES ROYAUMES DU PASSÉ

Ces mots furent salués d'un long tonnerre d'applaudissements; seuls, le pasteur Hauptmann et ceux qui l'entouraient demeurèrent muets. A la pensée que leur ville deviendrait le centre de la plus importante société scientifique qui ait jamais existé sur la terre, tous les bons habitants d'Oppendorf furent saisis d'un enthousiasme sincère et spontané. Des murs de leur cité allait donc partir l'initiative d'une série de découvertes, près desquelles pâlaient celles de Colomb et de Ma-

gellan: une science nouvelle, destinée à révolutionner les esprits, était sur le point de se répandre dans tout l'univers. Et ce mouvement de pensées et d'études, inconnues jusqu'alors, ferait, sans nul doute, rejaillir une gloire éternelle sur la ville qui l'avait engendré: elle deviendrait le berceau de la science pour les siècles à venir. Les Oppendorfiens, qui se piquaient d'érudition, comprirent aussitôt l'extraordinaire importance de ce fait.

Les applaudissements terminés, une vive animation persista dans le public. Antonio Schwarz s'était retiré pour se reposer, tandis que Martino Christi, ayant laissé Margherita avec Dorotea, était monté sur l'estrade pour donner un dernier regard aux appareils et en surveiller le mouvement. Les académiciens, sortis de leurs stalles, discourent fiévreusement. Un groupe compact se forma autour du professeur Bumiller.

— L'idée, disait l'illustre théologien, est noble et belle: aussi ai-je été le premier à l'applaudir. Mais je crains qu'elle ne soit un rêve, et que tout existe seulement dans l'imagination de notre collègue.

— Vous ne considérez pas, interrompit Merkel avec déférence, que les démonstrations de Schwarz ont été très claires et très convaincantes. Pour cela, il nous est difficile de douter des effets de son invention.

— A votre tour, vous ne remarquez pas, objecta Bumiller, que tout ce qu'il a démontré aujourd'hui n'aurait plus de valeur si ses plaques miraculeuses ne possédaient pas la vertu qu'il leur attribue. Cependant, l'illustre Schwarz veut garder le secret de leur composition, et personne ne peut les essayer pour juger par soi-même de leur efficacité. Je sais bien qu'il y aura des projections; mais, tant que nous ne connaissons pas la composition des plaques, nous ne croirons pas tout ce que Schwarz nous montrera.

— Le professeur satisfera notre curiosité dès qu'il aura le brevet indispensable, argumenta Teufel.

Bumiller n'en secoua pas moins la tête en signe d'incrédulité. A ce même moment, Schwarz reentra.

On ferma les fenêtres. La plus grande obscurité régna dans la salle: seules, deux lampes à la faible lueur furent placées dans le fond. Le jeune Wolf, plus soucieux des plaisirs de l'amour que des projections, mit à profit l'obscurité pour saisir la main de Dorotea et la tenir serrée dans la sienne. Dorotea crut naviguer sur un fleuve de lait, entre des buissons de roses, vers un océan de douceurs: elle ne pensa plus guère aux hommes qui avaient existé trois mille ans avant elle.

Debout, près de la toile, Antonio Schwarz apparaissait, dans la lueur blafarde jetée par les deux lampes, non pas éclairé, mais frappé par de faibles rais lumineux. Son grand corps décharné, serré dans une ample redingote, son visage animé par l'éclat de ses yeux qui semblaient étoilés, le geste de son bras déjà levé, lui donnaient l'apparence d'une de ces figures magiques, introduites dans les livres de contes, qui troublent la nuit le sommeil des enfants. Avant de donner à son aide le signal de mettre la machine en mouvement, l'homme illustre annonça:

« Je vous montrerai d'abord trois scènes, prises à des époques différentes. La seconde sera la plus importante. En cette occasion, le hasard m'a servi d'une ma-

nière vraiment extraordinaire. Tout à l'heure, je vous dirai comment; je ne veux pas, maintenant, détourner votre attention de ce qui doit, au début, apparaître à vos regards. La première est une scène domestique de la Grèce ancienne: cinq cents ans avant Jésus-Christ. »

Ces paroles étaient à peine achevées qu'aussitôt la toile s'anima: très nette, une femme apparut. Elle était vêtue du costume élégant et simple que portaient les Grecques, à l'intérieur de leur maison. L'étoffe blanche et légère, descendant des épaules jusqu'aux pieds en mille plis harmonieux, laissait à découvert la poitrine et les bras, lui ceignait le buste au-dessus des seins et retombait avec grâce, ample et droite.

L'esprit des assistants était plongé dans la plus profonde stupeur. Quoique indifférent à tout ce qui concerne l'esthétique, le révérend Hauptmann lui-même admira, subjugué. Mais le souci de la religion prévalut aussitôt: il ne vit plus là que du charlatanisme ou l'œuvre du démon.

L'image était immobile. Antonio Schwarz avait voulu que tout le monde la regardât bien, avant qu'elle commençât à se mouvoir. Il fit alors signe au machiniste, et elle se déplaça.

Elle errait çà et là, comme d'un bout à l'autre d'une chambre invisible. Les choses d'alentour, immobiles, n'ayant pas laissé de trace d'elles dans l'espace, l'appareil ne les avait pas reproduites. Elle leva le bras droit comme pour saisir quelque objet placé un peu plus haut, et l'on vit dans sa main un vase de forme très pure. De la main gauche, elle prit un vase plus petit, un cruchon; le vin coula du plus grand récipient dans le plus petit, qui semblait en bronze. Evidemment, elle était dans sa demeure et préparait le déjeuner ou le dîner. En effet, quelques secondes après, apparut un panier: deux gâteaux en sortirent pour aller se poser sur un escabeau.

Tout d'un coup, la femme se mit à tourner rapidement; son visage s'illumina d'un sourire. Elle courut vers la gauche de l'écran, agitant ses vêtements dans le vide, et portait ses mains à ses cheveux. Au même moment, un homme entra. Elle lui jeta ses bras autour du cou. Il la souleva comme une plume.

Ce fut la fin de la vision. La toile redevint blanche; les lampes donnèrent une plus grande clarté. De toutes parts, des applaudissements éclatèrent, français. Dans les gaieties, Gigi Mangarella, se croyant en Italie, se mit à basset; le révérend et ses amis rongèrent leur frein. Un jeune pasteur, apercevant en bas un théologien qui battait des mains, se pencha, l'appela, et, furieux, lui montra le poing.

Martino Christi jubilait. Il se faisait remarquer par sa joie exubérante, alternativement tourné vers le professeur et vers les adversaires. Il aurait voulu les provoquer, les contraindre à user de violence, et s'illustrer dans de nouveaux exploits héroïques. Mais eux, par respect humain, s'abstenaient de toute opposition déclarée: ils s'enfermaient dans un nihilisme absolu.

— Les lâches! les lâches! grommela Martino, et il se rassit près de Margherita. Un si grand homme!

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSELET.)

comme il était séant de le faire, — mais ton sur ton.

Quant aux chapeaux, leur taille n'a plus de limites; la forme cloche, légèrement re-troussée de côté, est ce qui se porte le plus.

Finiissons cette courte nomenclature par deux types de robes de jeune fille :

Pour l'une, la jupe et le corsage sont garnis de petits carrés de venise formant damiers. La manche tient à même avec le corsage, qui est fermé de côté, ainsi que le haut de la jupe, par des boutons de nacre. Petite guimpe et bas de manches en mousseline blanche plissée.

Pour l'autre, la jupe, plate du haut, est à tablier devant garni, dans le bas, d'un groupe de boutons et de grandes boutonnières de soutache blanche. Volant partant de chaque côté, garni de groupes de plis.



Petit vêtement droit, garni des mêmes boutonnières et boutons. Col croisé en même toile, brodé de soutache blanche avec dépassant de satin noir.

Et signalons encore cette gentille blouse, tout en linon, garni, de trois plis en trois plis, par un ruchotté d'un effet charmant.

Les tulles grecs sont particulièrement employés pour la confection des blouses.

Tous les patrons peuvent être faits sur mesures, en mousseline, et envoyés aux abonnées qui en feront la demande à

COUSTINE FRANÇOISE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Le Maître du Temps



IX

DANS LES ROYAUMES DU PASSÉ

— Suite —

A l'improviste, les lampes furent baissées. Avant la deuxième projection, Schwarz prononça quelques mots; un silence profond s'était rétabli dans la salle.

« Cette nouvelle projection sera plus longue que la première: elle est divisée en trois parties, qui se suivront à deux secondes d'intervalle. Le sujet tient tellement du merveilleux qu'il vous remplira

de stupeur, peut-être même d'incrédulité. Il représente les *Funérailles de César*. »

Un murmure s'éleva au sein de l'assemblée; du fond de la salle partit un rire éclatant et sardonique.

— En avant! commanda Schwarz au machiniste d'une voix aussi ferme que retentissante.

La machine se mit en mouvement: de nouveau, la toile s'anima. Elle fut traversée par des paysans vêtus à la romaine, les habits déchirés, les cheveux hérissés et terreux, par des soldats en pleurs, les uns en armes, d'autres les mains libres, tous manifestant une douleur immense. Derrière eux, en ordre parfait, venaient d'autres paysans, d'autres soldats à pied ou à cheval, des femmes échevelées, traînant leurs enfants. Dans le fond, on apercevait un peuple sombre et farouche, comme une nuée lourde d'orages. Presque tous, en poussant leurs cris, brandissaient une torche au bout de leur bras tendu. La reproduction de la scène était si parfaite, qu'on aurait cru entendre les clameurs et les imprécations, le bruit des pas, les lamentations des enfants, le bourdonnement de la foule lointaine. Il semblait même qu'on respirât l'odeur résineuse des torches, qu'on eût dans la gorge et dans les narines leur fumée suffocante. Mais on ne savait encore où passait et repassait cette multitude. Seul, vers le milieu, un arbre frémissait au vent.

La foule devenait de plus en plus dense, et son élan plus impétueux. Les nouveaux arrivés talonnaient les autres; heurts et cris redoublaient. Quelqu'un glissa et fut foulé aux pieds. Une mêlée s'engagea: les chevaux des soldats passèrent sur les corps des malheureux tombés de côté et d'autre. Un enfant resta inanimé, en avant, les bras raidis.

Toute la mer humaine du fond s'était grossie démesurément et semblait avoir rempli tout l'espace jusqu'à la limite extrême de l'horizon. En regardant avec attention, on comprenait que l'endroit inconnu, théâtre de cette scène, était parsemé d'édifices. Quelques-uns étaient manifestement plus élevés que les autres. Ça et là apparaissaient des grappes d'hommes suspendus dans l'air: peut-être se trouvaient-ils assis sur la base d'une colonne ou sur les toits d'un bâtiment.

Un instant, la partie antérieure de la scène resta vide; puis, elle se peupla de nouveau.

Tous les groupes se rangeaient en bon ordre autour d'un centre invisible, et voilaient une partie de la foule. Au milieu d'eux, un grand nombre d'esclaves avec des torches fumantes. Les armes resplendissaient, les panaches des casques ondu-laient, les bras se tordaient en gestes éperdus de douleur et de désespoir.

Subitement, cette foule innombrable se tourna vers la droite, les torches s'agitèrent vers quelque chose qui s'approchait. Une anxiété, une angoisse suprêmes, se peignirent sur tous ces visages. Et voici qu'apparaissent quatre hommes portant une litière sur leurs épaules: des femmes, autour d'eux, hurlent et agitent des torches. Alors, tout autre sentiment s'efface devant une pitié profonde: mille mains se lèvent vers la litière en des gestes de commisération et de compassion infinies. Dans le groupe des sénateurs et des généraux, les têtes s'inclinent et se cachent sous un pan de toge.

Les porteurs montèrent sur une estrade,

dont on commençait à soupçonner l'existence par le flottement des draperies qui l'ornaient; ils y déposèrent le cercueil ouvert et descendirent. Le visage du cadavre apparut.

Ceux qui se trouvaient dans la salle et qui, muets, le cœur palpitant, la respiration haletante, assistaient à la scène grandiose qui s'était déroulée dans le monde, près de deux mille ans avant eux, le reconnurent tous et, se levant comme un seul homme, poussèrent le même cri: — César! César! César!

Oui, c'était bien là, immobile et muet, le créateur du plus grand empire du monde, celui qui avait gagné cent batailles, soumis cent peuples et qui, en dernier lieu, était tombé victime de sa généreuse bonté. Un sourire amer errait encore sur ses lèvres, sa bouche était ouverte comme à la minute inoubliable de l'agonie, où elle avait jeté son sublime et dernier cri: *Tu, quoque, Brute, fili mi?* Son front, sillonné par une ride droite et profonde, semblait enfermer, encore vivante, une pensée d'une indicible amertume.

Après quelques instants, un homme se détacha du groupe des sénateurs. Lentement, il monta les degrés de l'escalier, le visage couvert de sa robe, tenant une torche baissée. Tous le suivirent des yeux, manifestant la plus grande surprise. Qui était celui-là? Pourquoi montait-il? Que voulait-il?

Arrivé en haut, l'homme se découvrit. De la multitude s'échappa un cri formidable qui ne s'entendit pas, mais qu'on imagina large et puissant, comme la voix de l'Océan furieux au jour de la tempête, comme le mugissement des vents déchâinés dans une haute vallée boisée. Et toutes les mains de s'étendre aussitôt, les bouches d'acclamer, les torches de s'agiter.

De la main, sans se troubler, l'inconnu imposa le silence. La foule resta comme pétrifiée. Pas un geste, pas un soupir. Rien, que des esprits concentrant toute leur attention sur les paroles prononcées.

Les spectateurs de la salle s'étaient, dès l'enfance, nourris des passionnants récits de l'histoire romaine: la vie des héros de l'antiquité n'avait aucun secret pour eux. Ils reconnurent vite le nouveau venu et comprirent les paroles adressées au public assemblé. C'était bien le Romain astucieux et violent, pétri d'ambition et d'audace, vaillant et impétueux, qui sacrifierait l'empire du monde au sourire d'une reine égyptienne, et se courberait, un jour, sous la main d'un rival, son maître en artifices. Lui aussi revivait après vingt siècles, tel que l'avait représenté le ciseau des sculpteurs, les yeux fourbes, tout son large visage criant une férocité indomptable, tempérée par une apparence de bonhomie. Antoine avait réellement l'aspect de ces histrions imberbes qui savent feindre sur la scène des passions tragiques jamais éprouvées.

Devant le cadavre immobile, l'orateur parlait. Il commença lentement: gestes calmes, nulle colère, nul dédain, le visage presque impassible et serein. Recueillie, la foule écoutait, tête basse: les spectateurs lointains apparaissaient courbés, l'oreille tendue pour saisir le son des paroles. Peu à peu, le geste de l'orateur se fit plus ample, sa physionomie exprima la plus vive compassion. Du doigt, il montrait le cadavre et, par sa tête secouée, s'attestait une douleur inconsolable de l'injuste et irréparable calamité. Plusieurs

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

bras se levèrent, des imprécations furent lancées.

Les soldats jetèrent armes, boucliers et casques; les citoyens apportèrent des bancs, des escabeaux, des trépièdes, des objets de bois et de bronze; les sénateurs prêtèrent leur concours, et les matériaux du bûcher s'amoncelèrent en un clin d'œil. Les femmes arrachaient et jetaient leurs colliers, leurs diadèmes, leurs bracelets. La fureur de la destruction, le désir de tout purifier par le feu, multipliaient les forces, anéantissaient la vanité et l'ambition féminines, faisaient oublier la fatigue et le danger. Quelques-uns commencèrent à lancer leurs flambeaux: le feu s'alluma. En haut, par-dessus le brasier, César souriait encore de son sourire amer.

Et la vision merveilleuse s'évanouit. L'enchantement cessa. La machine était restée impuissante à fixer l'immense flamme qui avait répandu ses lueurs jusque sur les collines du Latium, donnant l'illusion du Forum incendié. Pendant plus d'une demi-heure, les spectateurs étaient demeurés subjugués par le plus terrible drame qui se fût jamais déroulé sous leurs yeux. A présent, ils voyaient, près de la toile, Antonio Schwarz, vaguement éclairé par la faible lumière de la lampe, pâle, immobile, dominé lui-même par la puissance de son œuvre. Personne, cependant, n'eut la force d'applaudir.

Ses partisans le prirent pour un dieu. Quant à ses ennemis, deux sentiments différents les tourmentaient: l'horreur tragique du spectacle et la rage de ne pouvoir soulever les assistants contre ce magicien, suppôt de Satan. Ils restaient silencieux, attendant une meilleure occasion. Schwarz reprit ses sens. Il fit ouvrir les fenêtres et s'assit, épuisé.

Dans l'intervalle, Martino, qui, seul, connaissait le secret du maître, se leva pour regarder fièrement les adversaires. Il les vit muets, terrifiés. Du reste, leur frayeur avait envahi la salle entière et pénétré toutes les âmes. Personne ne réussissait à trouver les mots capables d'exprimer sa stupeur.

Antonio Schwarz donna de nouveau l'ordre de fermer les fenêtres. La salle retomba dans l'obscurité.

« Les personnages que vous verrez maintenant, dit-il, remontent à dix mille ans. »

Le révérend sentit son cœur transpercé par un glaive de feu: il crut voir les esprits guerriers y pénétrer, conduits réellement par le dieu des batailles. Bumiller trembla, se demandant comment il concilierait la vérité avec les intérêts de la théologie. Martino entrevit la possibilité de quelque héroïsme nouveau.

La projection annoncée commença: elle fut simple et brève. Un homme, couvert de peaux de moutons, poussait devant lui un troupeau de brebis à la riche toison. Il était grand, avec un visage farouche et de longs cheveux tombants. Ses yeux étaient d'une pureté et d'une limpidité excessives, tels ceux d'un enfant innocent; on voyait qu'ils étaient habitués depuis longtemps à considérer les vastes prairies verdoyantes, les lacs immenses, les larges fleuves, les cieux constellés d'étoiles en leur parfaite sérénité. Ses traits étaient ceux de la race aryenne: peut-être comptait-il parmi ces Aryens pasteurs qui peuplaient, autrefois, le centre de l'Asie. Après quelques secondes, le pasteur s'age-

nouilla; il baissa la tête, leva ses bras vers le soleil. Puis, tout disparut.

Tandis que la lumière rentrait à flots par les fenêtres grandes ouvertes, Schwarz conclut:

« Vous reconnaissez, sans autres commentaires, l'importance de ce que vous avez vu aujourd'hui. Même cette dernière projection si simple vous démontre très clairement une grande vérité: il y a cent siècles, le genre humain existait déjà; et, seuls, des sots peuvent s'opposer à des arguments... »

Ce dernier mot n'était pas achevé que le groupe des révérends se dressa dans un mouvement unanime, les bras tendus, les index dirigés vers le blasphémateur: — Anathème! Anathème! Anathème!

Devant cette interruption inattendue, toute la salle se leva d'un même geste. Le recteur Martini se prit à agiter désespérément la sonnette. La voix suraiguë du pasteur Hauptmann dominait le carillon. Tous les dissidents du fond de la salle firent chorus avec leur respectable chef.

Mais, au nom de la science, tous les autres se révoltèrent. Martino se retourna, avec des gestes éperdus. Et, comme un spectateur le montrait du doigt en raillant, il saisit un escabeau et se rua dans la mêlée.

X

DANS LEQUEL LE RÉVÉREND HAUPTMANN CONSPIRE CONTRE LE PROFESSEUR SCHWARZ

Le révérend Hauptmann et ses filles achevaient leur déjeuner, quand la domestique vint annoncer la visite du jeune pasteur Michaëlis. Le maître de maison se leva lentement et, copin-clopan, alla au-devant de son collègue. Celui-ci entra d'une allure très décidée, salua son ami, serra gracieusement les mains des jeunes filles, et prit le siège qu'on lui offrait. A sa mise très correcte, on devinait quel soin minutieux il devait apporter à sa toilette. Il passait, en effet, de longues heures devant son miroir, car il se plaisait à attirer les regards admiratifs des demoiselles de la ville. Plus d'un cœur brûlait en secret pour lui: il ne s'était pas encore décidé à faire un choix.

Otto Hauptmann éprouvait pour le jeune Michaëlis une véritable sympathie qu'il traduisait par une bienveillance particulière. Il avait souvent pensé à lui pour sa fille cadette; mais il hésitait, car elle avait déjà quelques cheveux blancs.

Une autre visite arriva: M^{me} Geltrude Bumiller, femme de l'illustre théologien. Elle remplaçait son mari, retenu pour une raison plus ou moins plausible, et venait apporter dans la discussion le feu de son éloquence vraiment féminine.

A deux heures, le pasteur Schubert et sa femme se présentèrent. Ils furent bientôt suivis de trois autres pasteurs: Stück, Susehnil et Friedmann.

— Il nous manque encore, dit Hauptmann aux personnes présentes, notre ami Schumann.

— Je l'ai laissé, il y a une heure, avec mon mari, annonça M^{me} Bumiller.

Enfin, le désiré Schumann fit son entrée.

— Je viens de quitter notre illustre ami, commença le nouvel arrivé, ouvrant sa tabatière, et y puisant une bonne prise. M'a prié de vous dire qu'il est de cœur avec vous.

— Alors, proposa Hauptmann, nous

pouvons entamer la discussion. Je vous invite, mes amis, à vous asseoir tous autour de cette table.

Chacun s'empressa, sauf les deux jeunes filles, de répondre au désir du pasteur. Celui-ci siégeait au bout de la table; à l'autre extrémité, trônait M^{me} Geltrude, prête à l'attaque comme à la riposte. Le révérend avait à sa droite son collègue Schubert, le jeune Michaëlis à sa gauche. Jamais plus belle assemblée d'ecclésiastiques et de vénérables dames ne s'était réunie sous la lumière du soleil. La journée était vraiment printanière; de joyeux rayons dorés perçaient les fenêtres.

— Il s'agit, commença le théologien, de nous mettre tous d'accord pour soulever dans notre ville une véritable émeute contre Antonio Schwarz et ses sorcelleries. Quant à moi, je n'ai aucune confiance dans la vérité scientifique de sa découverte. Et, d'ailleurs, qu'est-ce que la science relativement aux intérêts de la foi? Notez que le monde savant a accueilli plutôt froidement les expériences de la semaine dernière. L'illustre Engel, de Berlin, croit à un truc ingénieux, à une espèce de lanterne magique perfectionnée. Mais cela n'aurait pour nous qu'une importance secondaire, si Schwarz ne prétendait s'aider de sa découverte pour démolir les vérités de la religion et discréditer la Bible.

— De plus, remarqua M^{me} Bumiller, dans tout cela, il y a trop d'intervention diabolique.

— En somme, dit le pasteur Friedmann, il faut nous entendre sur un seul point. Nous devons, décider de combattre, par tous les moyens possibles, le professeur Schwarz et sa découverte, en public, en particulier, dans nos sermons au temple, et dans nos entretiens à la maison. Nous devons le combattre âprement et sans trêve. Sommes-nous tous d'accord sur ce point?

— Oui, répondirent-ils tous en levant la main.

Il n'y eut que M^{me} Geltrude à faire exception:

— Il me semble qu'il serait préférable de demander à chacun son propre avis.

Le révérend Hauptmann soupira. Mais Schumann adhéra à cette demande. Tous répondirent affirmativement; seule, M^{me} Schubert, fidèle à sa vieille habitude, entendant son mari dire « oui », proféra un « non » clair et énergique.

Peu à peu, les conjurés se retirèrent. Hauptmann resta seul à méditer.

— Antonio Schwarz saura ce que vaut la volonté d'un homme tel que moi! Je le briserai, s'il ne veut pas plier. Tous ses instruments diaboliques deviendront plutôt la proie du feu.

Cette idée du feu lui fit remarquer que sa chambre était une véritable fournaise. Il ouvrit une fenêtre et alla s'accouder au balcon.

La maison du révérend Hauptmann se dressait juste en face du palais de l'Université. En ce moment même, Antonio Schwarz, Martino et les plus ardents de ses élèves sortaient par la grande porte. A la vue de son ennemi, le révérend se leva dans un geste plein de fierté. Mais le professeur l'avait aperçu; il mit la main à son chapeau, et le salua du sourire le plus ironique et le plus gracieux.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSILLON.)

tiré à Sant'Aguello-di-Sorrente, où il composa la plupart de ses livres. Il avait dirigé auparavant, dans les Indes, un journal : *l'Indian-Herald*, qui ne lui rapporta que des déboires.

On compara souvent Crawford à Pierre Loti ; il eut, comme l'auteur de *Pêcheurs d'Islande*, le goût des lointains voyages et des civilisations exotiques.

◆◆◆

Né à Ajaccio en 1844, fils d'universitaire, Paschal Grousset était venu à Paris pour y étudier la médecine. La politique s'empara de lui immédiatement.

En 1869, il écrivait à la *Marseillaise*, que venait de fonder Rochefort. Peu de temps avant la guerre, à la suite d'une lettre du prince Pierre Bonaparte à un journal corse, Paschal Grousset envoya au prince ses témoins, dont l'un était Victor Noir. On connaît le drame d'Auteuil.

Ministre des affaires étrangères de la Commune, il fut envoyé à la Nouvelle-Calédonie, d'où il s'échappa, en 1874, avec Henri Rochefort.

Au sujet de cette évasion, on raconta jadis, dans les journaux, cette plaisante anecdote :

En arrivant à Sydney, Paschal Grousset s'adressa à un de ses compagnons de voyage et lui demanda de bien vouloir lui prêter quelque argent, pour faire face aux premières nécessités.

Cet obligeant ami consentit à lui remettre une somme de mille à douze cents francs, en lui souhaitant beaucoup de chance pour ce qu'il entreprendrait.

Le soir même, le préteur se promenait sur le quai, à l'endroit fréquenté par les riches de la ville. Quel ne fut pas son étonnement en voyant venir à lui un élégant vêtu à la dernière mode, pantalon clair, gants gris perle, chapeau de soie tout brillant, bottines vernies, etc., qui n'était autre que Paschal Grousset ! Celui-ci venait de dépenser de la sorte a plus grosse partie de la somme qu'il avait empruntée. Il s'était même fait imprimer des cartes de visite sur lesquelles on lisait, à la suite de son nom, cette mention inattendue, soulignée en caractères gras :

P. Grousset

ancien ministre des affaires étrangères

Jusqu'à l'amnistie, Paschal Grousset habita Londres, où il se révéla écrivain vulgarisateur et promoteur de l'éducation physique. Sous ses divers pseudonymes de Philippe Jarryl, d'André Laurie et de Tiburce Moray, il publia de très nombreux ouvrages, — entre autres ses curieuses *Scènes de la Vie de Hollande dans tous les Pays*, — qui obtinrent un légitime succès.

Revenu à la politique, élu député, il ne jouait plus, en ces dernières années, qu'un rôle assez effacé, et ne put, hélas ! parvenir à décrocher un nouveau portefeuille...

◆◆◆◆◆

Un bureau de poste à la Maison Dorée. Sous la décoration moderne dont M. Binet, architecte des P. T. T., l'a agrémentée, l'ancienne Maison Dorée a perdu tout son ancien caractère. Elle entre donc dans le domaine des souvenirs du vieux Paris, pour faire place à un jeune bureau de poste modèle, qui fait admiration du boulevard.

Il n'y a pas loin d'un siècle, cette maison tint également un vif succès de curiosité auprès des Parisiens, pour les ornements dorés dont son propriétaire et architecte, un tapissier, nommé Hardy, l'avait gratifiée. La Maison Dorée fut, d'abord, un café où parut

le premier *grill-room* parisien. Elle ne devint restaurant que vers 1840, sous la direction des frères Verdier, déjà appréciés aux Halles pour leur bonne cuisine.

Les Verdier étaient des personnages célèbres dans leur genre. Ils ont prouvé qu'ils méritaient l'attention flatteuse dont ils étaient l'objet en maintenant les traditions de leur maison jusqu'à la fin.

Durant la Commune, le Verdier d'alors — car plusieurs générations trônèrent rue Laffitte — fut fait prisonnier par les insurgés. Lorsqu'il déclina ses nom et qualité, il vit ceux-ci le saluer respectueusement en lui disant que le « grand Verdier » ne pouvait être pour eux un ennemi. C'était un signe flatteur de popularité. Les Verdier, malgré leur aristocratie clientèle, ne craignaient pas, du reste, de professer des opinions fort avancées. Mais ils faisaient de si bonne cuisine ! — La cuisine royale ne saurait se payer trop cher, assurait l'un d'eux.

Les gourmets d'autrefois ne craignaient pas, en effet, de dépenser cinq louis à leur dîner. Les temps sont bien changés.

A son début, la Maison Dorée fut surtout le rendez-vous des soupeurs. On y menait toute la nuit un joyeux train, dans le cabinet numéro 6 en particulier, presque aussi célèbre que le *Grand 16* du Café Anglais.

Grands seigneurs, comme le prince Demidoff, le duc de Morny, le duc de Gramont-Caderousse, le prince Murat, le marquis de Caux, se retrouvaient en compagnie des beautés les plus célèbres et les plus turbulentes. On cassait pas mal de vaisselle, dans ces salons de l'entresol. Le duc de Hamilton, connu par son existence de noctambule, se tua même en dégringolant l'escalier qui y conduisait, alors qu'il regagnait sa voiture, au petit jour.

Mais, déjà, les littérateurs appréciaient la cuisine de Casimir, le chef légendaire de la maison.

Alexandre Dumas se rencontrait là avec Nestor Roqueplan et cet aimable comte de Briges, que Dumas fils prit pour modèle dans *l'Ami des Femmes*.

Alexandre Dumas venait, en voisin, visiter Casimir, — car les bureaux de son *Mousquetaire* étaient situés dans la maison même, — et, dans les cuisines du restaurant, il confectionna quelques-uns de ces plats dont il se déclarait l'inventeur, sous les regards attendris du plus apprécié des cuisiniers de Paris.

Le maître d'hôtel Louis n'était pas moins populaire parmi les habitués ; il acceptait avec philosophie leurs plaisanteries, sachant que celles-ci se soldaient régulièrement par un pourboire élevé.

L'un d'eux, un jour, lui ayant versé un consommé froid sur la tête, il déclarait sans sourcilier :

— Je porte perruque.

Cette invite à payer le dégât fut entendue, et un billet bleu y répondit.

Que de folies dans ces soupers, que de paris extravagants engagés et tenus par des messieurs très gris ! C'est, par exemple, Karloff, qui offre huit cents francs au conducteur d'un rouleau à écraser les cailloux, pour le conduire, avec ses amis, de la Maison Dorée à la Madeleine. Le comte Tolstoï, alors moins ennemi de la gaieté bruyante, se faisait remarquer, dans ces parties fines, par son entrain.

Les diners étaient plus sérieux. Les gourmets se retrouvaient pour déguster la « première cuisine de Paris » avec une ponctualité admirable. On se montrait la table où Nestor Roqueplan prenait place, vers les sept heures,

en compagnie du comte de Val de Suzenay, de M. de Raymond et du comte de Briges, — un des hommes les mieux mis de son temps qui attendit toute son existence un héritage considérable et mourut sans l'avoir touché.

La table d'Aurélien Scholl eut, également, son heure de célébrité. C'était la table ronde, — à laquelle s'assirent Guy de Maupassant, Albert Wolff, Hébrard, Arthur Meyer.

Scholl assurait qu'il ne pouvait dîner au Café Anglais, parce que le chic du maître d'hôtel, Ernest, l'intimidait, alors que la simplicité de Louis le mettait à l'aise.

Casimir, Louis, après quarante ans de loyaux services, prirent leur retraite, en déplorant la décadence de la maison, en gémissant sur la faillite de la gourmandise et sur l'économie des dîneurs du vingtième siècle. Et la Maison Dorée, après un court retour du succès, durant l'Exposition de 1900, dut fermer ses salons jaune et or, démodés et désertés. Les Verdier avaient rendu les armes.

◆◆◆◆◆

L'Exposition culinaire, qui vient de se clore, a été l'occasion d'un grand concours : les concours, les médailles et les grands prix ont toujours eu une influence décisive sur les destinées économiques de la France.

Et, cependant, ce n'est pas à la cuisine qu'on se pique d'« économies » ! Quelle plus triste réputation auprès des domestiques que celle de la maison où on ne dépense pas assez ?

Il faut, cependant, s'en remettre à la réalité. Tout a augmenté, pour ne pas dire « raugmenté ». Depuis deux ou trois ans, nous assistons, en victimes, à un relèvement des prix de tout ce qui se mange.

Il paraît que la situation des « chefs » s'en est elle-même ressentie. Gémir sur la ruine de la cuisine française est une théorie familière à beaucoup, et sans doute fait-on beaucoup moins qu'autrefois ces plats succulents et coûteux qui encombraient un repas... pénible pour les estomacs.

Mais ce sont encore les Français qui tiennent le manche... de la poêle. Dans tel hôtel de l'étranger, le « chef saucier » a trois cents francs par mois. La situation a d'autres ressources : souvent, il fait des *extra*, appelé ici ou là, avec un bon cachet, pour compléter le personnel. Il y a les bénéfices sur les graisses, sur les truffes. Tout se retrouve, à la cuisine... et, quand il s'agit d'acheter, le rôle du commissionnaire n'est pas à dédaigner. Ce n'est plus un panier dont l'anse a envie de danser, c'est un tonneau !

Nos rois culinaires, en bons républicains qu'ils sont, exercent, à droite et à gauche, une véritable tyrannie. Et nombreuses sont les histoires où la grande-duchesse, où la princesse négocie pour conserver, à prix d'or, celui dont une économie malencontreuse ou seigneur et maître va la priver.

Ces places-là existent encore ; elles sont rares. Et plus nombreux sont les « forfaits ». Madame donne tant par tête, et puis se désintéresse. Et, quand cela marche trop mal, on essaie d'un nouveau « chef ». Espérons qu'on n'en viendra pas à faire des adjudications !

◆◆◆◆◆

A propos de notre roman, le *Maître du Temps*, je reçois cette curieuse lettre :

Dans le livre : *Taureaux et Mantilles* (C. r. p. 1894), de l'érudite et bien connu M. Léon de Rosny, je lis (page 142) :

« Puisque vous (l'appareil photographique) pouvez déjà reproduire les figures des astres, nul ne

plein de recherches d'industrie, d'ingénieurs, de bassesse pour arriver à ses fins, avec cela dangereux aux ministres, la Cour, redouté de tous, et plein de traits cruels et pleins de sel qui n'éparpilaient personne. Il vint à la Cour sans aucun bien, Cadet de Gascogne fort jeune, débarquer de sa province sous le nom de marquis de Puyguilhem.

Je ne parle point ici de ses aventures avec Mademoiselle, qu'elle raconte elle-même si naïvement dans ses Mémoires, l'extrême folie qu'il fit de différer son mariage avec elle, auquel le roi avait consenti, pour avoir de belles livrées et pour obtenir que le mariage fût célébré la messe du roi, ce qui donna le temps

Monsieur, poussé par M. le prince, aller tous deux faire des représentations au roi, qui l'engagèrent à rétracter son consentement; ce qui rompit le mariage. Mademoiselle jeta feu et flammes; mais Puyguilhem, qui, depuis la mort de son père, avait pris le nom de comte de Lauzun, en fit au roi le grand sacrifice de bonne grâce, et plus sagement qu'il ne lui appartenait.

J'ai raconté, ailleurs, ses humeurs, ses signes malices et ses rares singularités. Aujourd'hui, le reste de sa longue vie, de ses privances avec le roi, de ses distinctions à la Cour, d'une grande considération, d'une abondance extrême, de la vie du maintien d'un très grand seigneur, de l'agrément de tenir une des plus magnifiques maisons de la Cour, et de la meilleure table, soir et matin, la plus honorablement fréquentée, et à Paris de même après la mort du roi. Tout cela ne le contentait point.

Il étoit extraordinaire en tout par nature, et se plaisoit encore à l'affecter jusque dans le plus intérieur de son domestique et de ses valets. Il contrefaisoit le sourd et l'aveugle pour mieux voir et entendre sans qu'on s'en défiât, et se divertissoit à se moquer des sots, même des plus élevés, en leur tenant des langages qui n'avoient aucun sens. Ses matières étoient toutes mesurées, réservées, oucureuses, même respectueuses; et de ce ton bas et emmiellé il sortoit des traits argants et accablants par leur justesse, sur force ou leur ridicule, et cela en eux ou trois mots, quelquefois d'un air naïveté ou de distraction, comme s'il n'y eût pas songé. Aussi étoit-il redouté sans exception de tout le monde, et avec force connoissances; il n'avoit que peu de point d'amis, quoi qu'il en méritât par son ardeur à servir tant qu'il pouvoit, et sa facilité à ouvrir sa bourse. Il aimoit à recueillir les étrangers de quelque distinction, et faisoit parfaitement ses honneurs de la Cour; mais ce ver rongeur d'ambition empoisonnoit sa vie.

SAINT-SIMON.

Jeanne d'Arc en Prière

par ANTONIN MERCIÉ

A propos des fêtes données en l'honneur de la béatification de Jeanne d'Arc, nous croyons devoir rappeler à nos lecteurs qu'ils ne peuvent se procurer chez nous le chef-d'œuvre d'Antonin Mercié, dont les *Annales* possèdent la propriété exclusive... Jamais plus pure et plus pieuse image n'a été faite de Jeanne, que cette statue qui la représente priant et méditant après le combat. (Voir aux annonces pour les conditions.)

Le Maître du Temps



XI

LES CHAGRINS DU PROFESSEUR SCHWARZ

Antonio Schwarz prit congé de ses élèves et se dirigea vers sa demeure avec son inséparable Martino. Son cœur étoit triste. Au lieu de la gloire espérée, il voyait se dresser devant lui la haine et l'impopularité.

— Tel est, pensait-il, le destin des grands inventeurs. Leur mérite est tout d'abord nié; bien souvent, même, on ne les apprécie qu'après leur mort.

Depuis huit jours, la paisible ville d'Oppendorf étoit en pleine fermentation; d'un moment à l'autre, la guerre civile pouvoit éclater, avec ses terribles conséquences. La découverte de Schwarz n'étoit qu'un prétexte sous lequel s'abritaient d'antiques haines et de vieilles rancunes. Toutefois, beaucoup étoient sincères et, comme il arrive souvent, se croyaient poussés à l'action par l'amour seul de la science ou de la foi.

— Que les hommes sont vils et mesquins! disait Antonio à son disciple bien-aimé. Leurs intérêts, leurs ambitions, sont-ils en jeu, ils n'hésitent pas à agir contre la vérité. Tous me craignent et me haïssent. Je suis outragé et persécuté.

Depuis quelque temps, cette idée de persécution le hantait jour et nuit. Il commençait à croire que tous, même ses partisans déclarés, se liguèrent contre lui. Il craignait un attentat contre sa maison, une invasion de malfaiteurs chargés de détruire dans son laboratoire le fruit de tant de fatigues. En peu de jours, le calme de son naturel s'étoit évanoui.

— Pour faire triompher mes idées, continuait-il, tandis que Martino pensait à son front blessé au service de la vérité, l'aide de mes concitoyens étoit nécessaire. Les étrangers qui n'ont rien vu ont, naturellement, une foi médiocre en mes dernières expériences: c'est ainsi que s'expliquent les conjectures bizarres et fantastiques auxquelles ils se sont laissés aller. Puisque la première nouvelle de ma découverte avait rencontré de nombreux sceptiques, la résurrection des funérailles de César devait leur paraître plus absurde encore. Or, si les savants d'Oppendorf m'avaient secondé, leur autorité triomphait du scepticisme des étrangers. Mais, sauf Teuffel et Merkel, ils tiennent tous à n'avoir pas d'ennuis; et les voilà qui, en secret, conspirent contre moi. Bumiller est certainement l'auteur du libelle publié dans la *Revue Scientifique* de Dresde; ils ne sont même plus émus à la pensée de la *Société Internationale pour la Photographie du Temps*. Jamais je n'aurais cru à une telle lâcheté.

— Pourtant, objecta respectueusement le disciple, vous comptez beaucoup de partisans enthousiastes. Vos préventions vous empêchent d'être juste pour tous ceux qui nous sont favorables. Dès que l'occasion s'en présentera, vous verrez combien sont encore nombreux ceux qui prennent votre défense.

Le professeur secoua la tête en signe d'incrédulité. Tout en discourant, ils étoient arrivés jusqu'en pleine campagne parmi des champs de trèfle et de blé.

Sous les rayons de juin, les épis se dorèrent. Les trèfles rouges, où la pluie nocturne avait laissé des gouttelettes étincelantes, scintillaient comme autant de rubis. Plus bas, coulait le fleuve, limpide et majestueux, avec ce murmure qui avait accompagné, à l'aurore de sa jeunesse, les études et les méditations de Schwarz. Après de longues fatigues, la vue de la campagne avait coutume de reposer l'esprit du savant. Mais, à présent, le poison s'étoit introduit dans son cœur: il ne ressentait plus les joies si pures qui, autrefois, faisoient sa force.

— Quel changement, s'écria-t-il en arrachant un épi, pour le rejeter à terre, dédaigneusement, quel changement s'est opéré depuis la séance du 16 mai! Qu'est devenu cet enthousiasme débordant et spontané du 2 juin, quand j'annonçai la constitution prochaine de la nouvelle Société? Tout est mort, tout s'est évanoui comme un rien, une fumée, une flamme passagère! En parler aujourd'hui, on croirait rêver. La Société universelle? Quelle utopie!...

Il s'arrêta, et, fixant Martino dans les yeux, il poursuivit avec violence:

— Ah! je me vengerai. Demain, tu le sais, j'aurai trouvé le moyen de photographier les actions récentes. Dès que l'appareil sera prêt, je le ferai fonctionner. Quel triomphe! Je réussirai peut-être à fixer sur les plaques quelques actions peu honorables pour certains de mes contradicteurs. Gare à vous, pasteur Hauptmann! Surveillez-vous, mon cher Bumiller!

Son visage bouleversé montrait une violente agitation. Martino s'attrista de le voir dominé par cette crise.

— Toi! toi! poursuivait le maître, tu es un véritable ami, un ami fidèle, loyal. Tu n'as pas failli un instant. Mais je te récompenserai, va! Tu seras mon fils, tu seras mon héritier!

En son cœur, le cher disciple frissonna d'aise. Toutefois, il réfléchit qu'Erwald et Margherita continuaient à s'écrire de longues lettres, que, selon un bruit très répandu, la mère elle-même favorisait l'inclination de sa fille, et que, sans doute, tous ses efforts à lui seraient inutiles et vains.

À la maison, ils trouvèrent le recteur von Martini conversant dans le jardin avec Kätchen et Margherita. Antonio Schwarz fut très étonné de le voir; mais cet homme charmant lui dit, avec un sourire:

— Je reviens d'une promenade à la campagne. En passant devant votre maison, je me suis souvenu que j'avais plusieurs choses à vous communiquer, et j'ai pris la liberté de vous attendre.

— Vous avez très bien fait, répondit le professeur; mais il vaut mieux que nous montions dans mon cabinet.

Martino resta seul avec ces dames. Il avait deviné une des raisons de la visite du recteur, et son visage se rembrunit. Kätchen, qui aimait à connaître les chagrins des amoureux, lui demanda:

— Pourquoi est-il si triste, notre Martino? Serait-il épris de quelque belle jeune fille?

Martino ne répondit que par un soupir. La bataille du 2 juin ne l'avait rendu ni plus agréable ni plus attrayant. Un bandeau noir lui ceignait le front et sembloit augmenter les dimensions déjà considérables de son nez. Ces deux dames, en apprenant que sa blessure étoit le fruit de sa vaillance à défendre leurs pères

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

Et mari, lui avaient rendu une part de leur estime, tout entière perdue après le duel avec Ehwald.

— Me voici prêt à vous écouter, disait Schwarz au célèbre recteur, assis en face de lui, de l'autre côté de son bureau. A quelle cause dois-je attribuer l'honneur de votre visite?

Avant de débiter, l'illustre recteur se tourna quelque peu les pouces; il ne réussissait pas à trouver le fil de son discours qu'il avait, cependant, préparé avec soin. Par bonheur, ses yeux virent sur l'écrivoire le coupe-papier magique. Vite il s'empara avec joie, et, l'agitant entre l'index et le médius, il en fit bientôt jaillir la flamme de l'inspiration. Le coupe-papier opérerait des miracles.

— Mon ami (il scandait ses mots avec prudence), j'ai à vous communiquer différentes choses. Je vous prie donc de me laisser parler sans m'interrompre. Je commencerai par le sujet le moins important. Il s'agit de ce maudit amour entre notre collègue Ehwald et...

— Et ma fille, voulez-vous dire? Eh bien! n'en parlons plus, même en plaisantant.

— Mais, permettez à un ami dévoué de vous donner un conseil désintéressé et cordial.

— Chez moi, mon cher Martini, je fais ce que bon me semble. Veuillez passer à une autre question. L'époux de ma fille est déjà choisi: personne ne me fera changer d'avis.

— Je voulais vous faire observer, reprit le recteur avec son même calme, que la dignité de notre corps enseignant a été passablement lésée par suite de cet amour. Vous avez pu vous-même constater les brèches faites à la discipline, en très peu de temps.

— C'est sa faute, c'est la faute d'Ehwald! répondit le professeur. Pourquoi se met-il, comme un étudiant, à courtiser en cachette les jeunes filles? Pourquoi, par jalousie, soufflette-t-il un élève? Pourquoi s'est-il fait percer le ventre par celui-ci? La faute est entièrement sienne. Quelle part pouvons-nous avoir dans cette affaire?

— Nous y sommes intéressés en ceci, que notre devoir nous commande d'atténuer le scandale dans la mesure de nos moyens. Trois ou quatre jours encore, et Ehwald sera complètement rétabli. Un bon mariage arrangerait tout.

— Je vous ai dit non, et je vous le répète: non! non! non!

— Mais la jeune fille l'aime. J'ai vu ses lettres, moi. Elle ne pense pas du tout à Martino Christi.

— Les lettres? les lettres? demanda Schwarz, rouge de colère et frappant du poing sur le bureau.

— Oui, les lettres que M^{lle} Margherita lui écrit. Il fallait bien vous l'avouer, pour vous convaincre!

— Vous ne m'avez pas convaincu le moins du monde! s'écria le professeur.

Et, d'un brusque revers de bras, il jeta à terre livres et cahiers.

— Je saurai bien, moi, remédier au scandale! Maintenant, parlons d'autre chose, ou je vous jure que je vous laisse seul et m'en vais.

— Je ne veux pas vous faire violence, répondit, d'un ton résigné, l'interlocuteur. Passons donc au second sujet. Celui-ci, ajouta-t-il après un instant d'hésitation, concerne votre découverte.

— Ma découverte!

Piqué au vif, Schwarz s'était levé, la face congestionnée.

— D'abord, ma fille; maintenant ma découverte! Il ne vous reste plus qu'à me proposer de céder ma femme à un autre!

Malgré lui, le magnifique recteur pensa au major von Tampfén, pour qui M^{lle} Schwarz avait une inclination visible; un désir le prit de répondre par la violence à la violence de son collègue. Mais Dame Nature l'avait gratifié d'une âme douce et pacifique. Il ne se départit pas de son calme et se contenta d'ajouter:

— Antonio Schwarz, permettez-moi de vous dire que je ne vous reconnais plus. Vous, jadis si paisible et si courtois, vous êtes, maintenant, le plus irritable des hommes. Vous voyez des conspirations partout. La discussion avec vous devient impossible.

— Est-ce ma faute, répondit d'une voix attristée celui qu'on blâmait, est-ce ma faute si tous sont contre moi?

— Ce n'est pas vrai, interrompit Martini. Vous êtes injuste. Si tous étaient contre vous, j'aurais déjà, pour mon compte, tranché la question. Mais le mal est que beaucoup vous défendent.

— Ah! voilà! voilà! s'écria Schwarz d'une voix aiguë et amère. Vous vous êtes trahi!

— Pardonnez-moi. Je ne me suis pas exprimé clairement. En somme, il y a ceux qui vous combattent et ceux qui vous défendent; et l'on peut craindre qu'à la première occasion, les colères ne s'enflamment et ne provoquent un sérieux conflit.

— Mais, qui me défend? Personne, jusqu'à cette heure. A peine Merkel et Leufel ont-ils quelque peu élevé la voix. De tous les coins de l'univers, je reçois des journaux quotidiens et des revues scientifiques remplis de railleries et d'outrages. Pourquoi l'illustre von Martini ne prend-il pas ma défense? Pourquoi n'envoie-t-il pas une réponse au libelle de la *Revue Scientifique*? Tant que vous êtes avec moi, vous me défendez en paroles. A peine vous ai-je quitté, vous me tournez le dos. Comment aurais-je confiance en vous? Ceux mêmes qui me défendent se soucient peu de m'être agréables; avant tout, ils cherchent à irriter le peu révérend Hauptmann. Que pouvez-vous opposer à mon raisonnement?

— Je pourrais vous dire, d'abord, que vos craintes sont excessives. Mais laissons de côté cet argument. Je voulais vous proposer de renoncer à la photographie des choses récentes. Cette invention-là, croyez-le, n'obtient les faveurs de personne.

— Auriez-vous donc quelque vilénie à tenir secrète? lui demanda le professeur avec un regard perçant.

— Moi, non. Le supposeriez-vous?

— Alors, que craignez-vous, si, comme vous le dites, vous êtes un homme honnête?

— C'est vrai, répondit l'autre. Mais tous ne peuvent pas être aussi tranquilles. Il y a quelqu'un...

— Il y a quelqu'un dont il faudrait démasquer les hypocrisies et les misérables ruses...

— Faites attention, car, bientôt, commencera la guerre ouverte. Aujourd'hui, s'est tenue une réunion dans la maison du pasteur Hauptmann. Ils emploieront tous

les moyens pour vous combattre et sans pitié.

— Hé! que peuvent quelques misères contre la vérité, contre des choses faciles à démontrer?

— Peut-être le temps vous donnera-t-il raison? Mais, pour la photographie des choses récentes, il vaudrait mieux céder autrement, vous vous attirerez la haine de ceux qui, dans le cas contraire, auraient pris votre parti.

— Non, non, non. Ce sera là mon affaire à moi. Je le ferai savoir à tous. Dites-vous-même. Je ne crains pas d'être condamné ni jeté en prison, moi. Je le mettrai tous au carcan. Ah! je me venterai. Ils veulent la guerre, ils l'auront et une guerre à mort. Nous verrons bien à qui sera la victoire.

Antonio Schwarz était tellement excité que le recteur jugea prudent de s'en aller. Son hôte ne daigna même pas le conduire jusqu'à la porte.

Kätchen et Margherita attendaient dans le jardin. Martino était monté dans sa chambre.

— Ah! mesdames, mesdames, murmura le recteur, branlant la tête avec tristesse, mon cher Schwarz n'est plus le même. Je l'ai trouvé bien agité. Surveillez-le. La plus grande excitation pourrait détruire l'équilibre de ses facultés.

Kätchen, alors, s'épouvanta. Le professeur parcourait de long en large son cabinet; un frisson nerveux le faisait trembler. L'injustice des hommes avait rompu la belle harmonie de son esprit. Il n'était plus, maintenant, qu'un malheureux mortel, victime de ses passions. Après soixante années passées dans les paisibles occupations de la science, il venait naître en lui les troubles habituels aux jeunes gens.

Menacé dans ses plus chères affections, sa fille et la science, il sentait sa raison s'égarer. Mais il retrouvait en lui cette force d'héroïsme qui l'avait tant étonné dans le pauvre Martino.

— En avant! En avant!

Il s'approcha de sa table, prit quelques papiers et commença à travailler.

Les chiffres s'entassaient sous ses doigts. Les calculs les plus difficiles se combinaient sans se confondre. Et quand le soleil disparut de l'horizon, la formule était découverte. Il écrivit alors à un industriel de Munich pour lui commander une machine, dont il fixa les dimensions exactes:

— Dans trois jours, on me l'enverra et mon but sera complètement atteint.

La victoire, enfin, couronnait ses efforts aux dépens, hélas! de sa tranquillité.

L'assillo était en lui et le déchirait. Antonio Schwarz pensa un moment que la mort serait préférable.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARINI.

(Traduit de l'italien par F. ROUSSILLÉ.)

Depuis le 1^{er} janvier 1909, les gravures de l'édition de luxe des *Annales* sont tirées sur papier couché. Le numéro doit arriver à parfait état, minutieusement enchemisé. Prix de cette édition: 15 francs pour la France, 20 francs pour l'étranger.

Les abonnés en cours, qui désirent passer de l'édition ordinaire à l'édition de luxe, ont qu'à regarder l'échéance inscrite sur leur bande d'adresse et à nous envoyer, pour la France, autant de fois 40 centimes et, pour l'étranger, autant de fois 80 centimes qu'il leur restait de mois d'abonnement à courir.

de dire que sa souveraineté est reconnue par tout le monde! Oui, ma cousine, elle nous fait, la main haute, obéir à ses lois!

D'ailleurs, ce joug, nous l'aimons, et l'imagination aidant, nous lui trouvons des charmes. Notre orthographe a sa poésie : elle est évocatrice, elle suggère.

Voulez-vous un exemple? J'habite la capitale de la Roumanie : comme j'aime à faire des économies de temps et de papier, je date mes lettres de *Bucarest*, tout simplement; mais celles que je reçois de France sont adressées à *Bucharest*, *Boukarest* et même à *Boukharest*. O la poésie de cette dernière orthographe! Bucarest, ça ne dit rien, tandis que Boukharest, ça rappelle Boukhara, l'Asie, l'Orient, les steppes, les caravanes! O puissance des K et des H!

Voyons, ma cousine, vous n'y avez pas réfléchi : pas d'importance, notre orthographe! Si l'on peut dire!... Mais c'est justement pour connaître la physionomie des mots que le jeune Français passe à l'école les plus belles années de sa vie. Que feraient les instituteurs si cette orthographe était simplifiée? Y avez-vous jamais songé? Ils seraient obligés de faire étudier aux enfants les choses elles-mêmes, comme en Allemagne. Horreur!

Ne me dites pas que l'étranger trouve rébarbative la physionomie de nos mots et que l'idée qu'il ne pourra jamais s'y accoutumer l'éloigne de cette langue vers laquelle il s'était senti tout d'abord attiré. Ce n'est qu'un barbare, et, d'ailleurs, que nous importe si les étrangers ne goûtent pas la beauté de notre orthographe et apprennent d'autres langues. Nous seuls, et c'est assez!

— Je ne vous comprends pas, vous, Français, me disait un de ces barbares : vous avez fait quatre ou cinq révolutions en moins de cent ans; vous avez détruit des bastilles, et vous n'avez pu réussir à renverser celle-là!

(Il voulait parler de notre système orthographique.)

— Vous allez nous comprendre, ô naïf étranger! lui dis-je. Pour faire des révolutions et prendre des bastilles, il ne faut affronter que des balles; pour ne pas tenir compte de l'orthographe à la mode, il faut aller contre un préjugé et affronter le ridicule. Oui, monsieur, tel que vous me connaissez, je serais déconsidéré si j'écrivais ainsi cette phrase (que j'écrivis, en effet, sur une feuille de mon carnet) : « Le *rationalisme* est la doctrine qui n'admet que des idées *rationnelles*. »

— En effet, interrompit mon interlocuteur, cela fait penser à la vertu dormitive de l'opium, et cette prétendue définition...

— Que vous êtes étrange, ô étranger, avec votre manie de vouloir juger le fond des choses! Comme on voit que vous n'êtes pas Français! Il n'est pas un de mes compatriotes qui ne m'eût fait remarquer, avec un petit air de supériorité blessant pour ma vanité, que le mot *rationalisme* s'écrit bien avec un seul *n*, mais que *rationnel* en prend deux. Et, sachez-le, il ne me servirait de rien d'objecter que c'est irrationnel. Pascal l'a dit : « Ce n'est pas la raison, c'est l'opinion qui est la reine du monde. » C'est de peur d'être méprisé que je continue à être déraisonnable avec deux *n* et avec tous les Français, mes frères.

— Alors, il n'y a aucun moyen de...?

— Je ne dis pas cela; mais, dans tous les cas, ce n'est pas avec les armes choisies par eux que triompheraient ceux qui combattent le bon combat. Quels pauvres psychologues que ces philologues! Ils s'imaginent qu'ils réussiraient parce qu'ils ont raison et ils multiplient les arguments. Il s'agit bien d'avoir raison, dans ce bas monde, pour triompher!

Parbleu! plus ils auront raison, moins on les écoutera. Comme si les hommes se conduisaient d'après la logique!

— Mais alors?

— Eh bien! c'est fort simple : un préjugé ne peut être vaincu que par un autre préjugé et une mode ne cède la place qu'à une autre mode. Il faut mettre à la mode l'orthographe simplifiée et verser le ridicule, par tous les moyens, sur les pédants qui hérissent les mots de consonnes superflues. Dès que la nouvelle orthographe sera bien portée, elle l'emportera.

Voilà ce que je dis à mon étranger; mais à vous, ma cousine, je vous avouerai que, si les femmes ne s'en mêlent pas, nous n'arriverons jamais à changer cette orthographe que l'Europe ne nous envie pas. Il n'y a que les femmes pour lancer une mode. Allons, mes cousines, en avant pour la bonne cause! Quand vous écrirez à votre modiste, vous ne lui commanderez plus deux chapeaux (quand je dis deux...), mais bien *deux chapeaus*. Vous refuserez énergiquement d'aller *aux eaux* et vous écrirez à votre docteur que vous n'irez qu'*aus eaux*.

Je vous le répète, cousine: nous réussirons, si les femmes s'en mêlent. S'en mêleront-elles? Tout est là.

Veuillez agréer les respectueux hommages de votre cousin.

E. E.



LES CERCLES DES « ANNALES »

À Nice (4, rue Penchienatti)

Réunion à l'Athénée, 13, rue Saint-François-de-Paule. Le dimanche 4 avril, gros succès pour une conférence sur le *Féminisme*, par M^{lle} Babin.

Le 15 avril, jolie excursion de Pâques : promenade-conférence aux environs.

À Châtelleraut

Voici les dernières conférences faites :

Le *Théâtre au Moyen Age*, par M. d'Hauterive, professeur au collège de Châtelleraut.

Poitiers et le Département de la Vienne sous la Terreur, par M. Pilod, professeur au Prytanée militaire de La Flèche.

La *Vieille Chanson Poitevine*, conférence par le docteur Gaudichard, avec audition de rondes, vieilles romances, dont l'interprétation fut confiée, avec un grand éclat, à des amateurs : M^{lles} G... et M. Pagé, M. Barban, E. Papillault, S. et M. Mascarel, A.-M. Brault, Dreyer; MM. Tendron, Gaudichard et Bujaut.

Cette conférence, sur un sujet tout local, fut particulièrement goûtée.

À Auteuil-Passy (19, rue de l'Yvette)

Très beau programme aux deux dernières séances du Cercle. Dans l'une, on eut le plaisir d'entendre une conférence humoristique de M. Maurice Landeau : *Comment on réussit dans la Vie*, et d'applaudir les *Romanesques*, joués en perfection par M^{lle} Blanchette Doria, M. Henry Allain, ainsi que des monologues de M. Lucien Weber, de l'Odéon, de M^{lle} Aimée Gabry et M^{me} Cury, et de l'excellente musique, par M^{lle} Durupt.

Dans l'autre séance, qui avait fait salle comble, on écouta, avec beaucoup de plaisir, M. Azouley, dans des monologues de Zannacois, et deux pièces : *Rosalie*, de Max Maurey, et *l'Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard, joués, avec un entrain délicieux, par M^{lle} Gillois, M. Bongrand, M^{lles} Rattier, M. R. Fournier, M. Peyron, etc.

La vitalité artistique et amicale de ce joli Cercle s'affirme chaque jour.

À Bordeaux (46, rue Saint-Remi)

Voici le compte rendu des dernières réunions :

Conférence de M^e Vouin sur *Joffroy Rollin* suivie du proverbe d'Alfred de Musset : *faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, habilement interprété par M^{lle} Vouin, l'*Ambulance*, épisode de 1870, joué, avec beaucoup de verve et d'émotion, par le lieutenant Gendreau et M^{lle} Tucoulat, en ambulancier.

Concert charmant, où brillèrent M^{lles} Schœl et Agier.

Autre conférence sur : *l'Allemagne, ses Goûts, ses Mœurs*, par M. Schade, particulièrement goûtée.

À Avignon

Le docteur G. Renaudin, 13 bis, rue Joseph Vernet, s'occupe de constituer le Cercle et réunit les adhésions.

À Marseille (52, rue Paradis)

Un membre a bien voulu mettre à la disposition du Cercle, le lundi de Pâques, sa propriété aux environs de Marseille. Plus de cinquante adhérents, après une très agréable excursion, s'y sont rencontrés. *Garden-party* superbement organisé. Théâtre en plein air, jeux divers. Très joyeuse et amicale journée.

Programme des réunions :

18 avril. — Septième conférence classique : le *Misanthrope*.

25 avril. — La *Vérité dans l'Art*.

9 mai. — Huitième conférence classique : les *Femmes Savantes*. Presque toute la pièce sera interprétée.

16 mai. — Excursion.

23 mai. — Neuvième conférence classique : le *Malade Imaginaire*.

30 mai. — Revue.

7. 5.

Demander cette semaine, aux libraires dépositaires des *Annales* à Paris, une brochure contenant les discours prononcés à la fête de l'« Intellectualité Brésilienne ». Prix : 10 centimes.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Le Maître du Temps



XII

L'ENLÈVEMENT D'EUROPE

Pour la première fois, après vingt jours de maladie, le professeur Ehwald sortait dans les rues d'Oppendorf. Pâle et faible, marchant lentement au soleil du matin, il respirait l'air tiède et pur, tout joyeux de vivre encore et de sentir dans ses membres cette bonne ardeur de jeunesse qui réveillait, plus brûlant qu jamais, son amour pour la blonde Margherita. Son cœur, toutefois, s'attachait à la pensée qu'il ne pourrait voir la jeune fille ni sous les tilleuls ni le soir dans le jardin. Son père ne la laissait plus sortir. A la nuit par crainte des maraudeurs, portes et fenêtres étaient barricadées. Mais la complicité de la mère avait laissé Margherita, en de longues lettres, tenir Ehwald au courant de tout ce qui l'intéressait et lui révéler les pensées sentimentales de son amie.

— Cependant, se disait en lui-même l'infortuné Ehwald, si le révérend Haupt

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

mam veut nous venir en aide, notre bonheur ne se fera pas si longtemps attendre. Je regrette vraiment d'abuser de la confiance de cette chère M^{me} Kätchen; mais, puisqu'il est impossible de vaincre autrement l'obstination du vieux...

Il marchait, plongé dans ses pensées; les passants s'arrêtaient à le regarder avec une bienveillante curiosité. Son histoire d'amour, connue maintenant de tous, avait fait verser des larmes aux matrones d'Oppendorf, et ce père dénaturé était en horreur aux jeunes filles qui aspiraient à posséder bientôt, grâce à l'étudiant de leur choix, la science du bien et du mal. Cette affaire avait même fourni un prétexte aux adversaires d'Antonio Schwarz pour accroître leur courroux contre lui; d'autre part, les défenseurs de l'astrologue ne pouvaient pas s'empêcher de plaindre le sort cruel des deux amoureux et de blâmer l'invincible entêtement du savant. Comme, jusqu'à ce jour, Ehwald, obligé de rester chez lui par ordonnance du docteur, n'avait pris parti ni pour Hauptmann ni pour Schwarz, les haines et les colères hésitaient à son propos: tous attendaient bénévolement.

Durant sa solitude forcée, Ehwald avait connu tous les détails de la lutte. Il s'en allait donc réclamer l'aide du pasteur Hauptmann, pour un projet préparé de concert avec Margherita: le succès ne lui laissait aucun doute.

En passant près du *Gambrinus*, il voulut se reposer, et, pour éviter les regards des curieux, il entra dans une petite pièce déserte. Mais, aussitôt après, la grande salle se remplit d'étudiants qui revenaient de l'Université. Quelques-uns se placèrent dans le fond, aux tables voisines du professeur; invisible pour eux, il les apercevait dans une glace et entendait leurs discours.

C'étaient les deux inséparables, Müller et Krumbacher, le jeune Wolf et son ami Fischer, Gigi Manganello et deux autres. Le sujet de la conversation était naturellement celui qui, depuis une semaine, bouleversait toute la ville.

— En somme, disait Krumbacher, vous aussi devez nous aider, quoi qu'il arrive.

— Tu as raison, répondit Wolf, la découverte de ce démon commence à devenir dangereuse. Il s'agit de bien autre chose que de l'amour pour la science! Si, demain, tandis que je serai à flirter avec une jolie fille, ses appareils me photographient, me voilà compromis du coup. Y songez-vous?

— Et cela peut arriver à mille autres comme à toi, et pour mille autres choses! constata l'interlocuteur.

— Figurez-vous, raconta Wolf, que je me promenais, hier, dans les champs, sous les fenêtres de Schwarz. La jeune fille, malheureusement, n'y était pas. Mais, si Dorothea m'avait vu...

— Donc, dit Müller, interrompant ces bavardages, dans la grande réunion de demain, vous serez tous quatre des nôtres?

Les quatre répondirent en étendant le bras droit, et en saisissant leur bock qu'ils vidèrent d'un trait.

— Alors, demain, à quatre heures, sur la place Goethe. N'y manquez pas!...

Et ils s'en allèrent chacun de son côté. Ehwald, que n'aveuglait aucun parti pris, fit sur cette conversation des remarques judicieuses.

Ces jeunes gens étaient ceux qui, quel-

ques jours auparavant, avaient porté Schwarz aux nues. Maintenant, sans motif plausible, tous se tournaient contre lui, le blâmaient, voulaient le poursuivre avec l'acharnement de chiens furieux dévorant une bête sauvage. Qu'il dit vrai, ce beau-père vainement désiré, Ehwald en était convaincu; et il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce savant solitaire, autour duquel rugissait le flot des petits hommes, mus par leurs frayeurs mesquines, et surtout par leur incurable imbécillité. Au fond de lui-même, il était heureux du discrédit où tombait Schwarz; il allait se servir du plus cruel ennemi de l'astrologue pour un acte contraire aux désirs du savant abandonné et méprisé. Pourtant, l'idée de l'ingratitude humaine ne cessait de lui fournir matière à de sérieuses méditations. Le peuple, il est vrai, est inconstant; demain, peut-être, tous recommenceraient à applaudir; mais, aujourd'hui, la folie de la destruction triomphait de tout et de tous; ainsi va le monde.

Ehwald partit et se dirigea vers la maison du révérend. En passant à l'endroit qui lui rappelait la fameuse scène du soufflet, il ne put retenir un sourire amer. Combien de temps écoulé depuis cet événement! Il lui semblait que ce fut un rêve.

Le pasteur Hauptmann et M^{me} Bumiller discutaient avec animation quand le jeune homme entra. Dès que Gertrude l'aperçut, elle se leva en toute hâte, accourut au-devant de lui, et le saisit par le bras.

— Vous aussi? vous aussi? vous êtes des nôtres, n'est-ce pas?

Ehwald répondit affirmativement et s'assit; mais sa conscience le tourmentait fort.

— Si vous voulez, ajouta-t-il. J'étais venu, cependant, pour m'entretenir confidentiellement avec M. le pasteur.

— Alors, répliqua la dame, je me retire. Ah! cher professeur Ehwald! quelle joie me donne votre adhésion! Ayez confiance en notre pasteur. Ah! quel homme! quel homme! Vous ne l'avez pas vu à l'œuvre. Il travaille comme mille. Quel dommage qu'il ne se soit pas donné à la politique! Un si grand orateur!

Le révérend souriait d'un air modeste. La rondellette petite femme se campa devant la glace pour mettre son chapeau, et vint ensuite minauder près du pasteur. Son visage était craмоis et animé.

— La victoire est à nous! Aujourd'hui, à quatre heures, conférence dans l'atelier des cigarières. Après, j'assisterai à votre sermon. Vous viendrez aussi l'entendre, vous, cher professeur!

Elle partit enfin. Ehwald et le révérend restèrent seuls.

— Que voulez-vous me dire, professeur Ehwald? demanda le pasteur en esquissant le plus onctueux des sourires.

— Vous savez, répondit le jeune homme, entrant sans ambages dans son sujet, comme il en avait l'habitude, que le professeur Schwarz me refuse la main de sa fille?

— C'est une histoire connue, affirma le révérend. Pendant un certain temps, on ne parlait pas d'autre chose.

— Toutes nos tentatives étant restées vaines, j'ai résolu, avec Margherita, que nous nous passerions du consentement paternel. Je viens donc vous trouver pour que...

La joie congestionna Hauptmann; mais il feignit d'être scandalisé et dit:

— Ah! vous réclamez mon aide pour

une chose déshonnête... Je ne puis vraiment pas...

— Écoutez, spécifia sans se troubler le jeune homme. Nous voulons justement que vous nous procuriez le moyen de ne commettre aucun péché et de sanctifier notre union.

— S'il en est ainsi..., murmura le pasteur, simulant encore la résistance. Néanmoins, considérez que la fille abandonnant la maison paternelle commet une faute très grave; et vous, également...

— Du reste, conclut Ehwald, sans se déconcerter, faites ce que vous voudrez. Margherita et moi fuirons quand même. De deux maux, il convient que vous choisissiez le moindre. Autrement, nous nous passerons des sacrements, et le péché sera double.

Le pasteur, qui, avant même de combattre, était vaincu, feignit de se rendre, en homme qui semble tolérer un outrage. Moins ferré sur les ruses des hommes que sur les fonctions des cellules organiques, Ehwald crut avoir remporté une grande victoire, et laissa échapper un soupir de satisfaction. Mais le révérend eut un dernier doute et demanda:

— Est-il bien certain, cher monsieur, que la jeune fille soit disposée à fuir avec vous?

Ehwald, les bras levés, eut un grand geste affirmatif. Hauptmann en fut tout étonné. Jamais il ne s'était imaginé que la grasse et pacifique Margherita pût devenir l'héroïne d'un enlèvement romanesque. Comment s'était opérée une telle transformation? Le révérend, qui connaissait tous les secrets de la ville, pensa à l'hérédité maternelle: il vit aussitôt se dessiner dans le tableau nuptial d'Ehwald un second major von Tampfen. Mais, en homme à qui la prudence avait enseigné beaucoup de choses, il se garda bien de communiquer son opinion personnelle au jeune professeur et futur mari.

— Alors, demanda-t-il en revenant au premier sujet, quand la chose se fera-t-elle?

— Demain, pour me laisser le temps de prévenir Margherita.

— Demain, dans la journée?

— Certainement, car, la nuit, toutes les portes sont fermées, et c'est Schwarz qui a les clés. Demain, vers six heures, pendant que le professeur dormira, au lieu d'aller, comme autrefois, se promener sous les tilleuls, Margherita sortira, traversera les champs, pour arriver enfin sur la grand'route, où une voiture l'attendra; quant au reste...

— Le reste se comprend, interrompit le pasteur. Moi, je penserai aux témoins. Mais M^{me} Schwarz est-elle bien sûre de ne pas être vue? M^{me} Kätchen ne sera-t-elle pas dans sa maison?

— D'ordinaire, à cette heure, elle va chez ses amis. (Le révérend sourit en lui-même.) De toute manière, Margherita saura prendre ses précautions pour ne pas être vue. Le blé est déjà haut...

— Espérons que tout ira bien, reprit alors Hauptmann. C'est la première fois de ma vie que je me trouve dans une semblable impasse.

— Je saurai faire mon devoir, conclut Ehwald en se levant.

Le pasteur hocha la tête, et, malgré sa boiterie, daigna l'accompagner jusqu'à la porte. Dans la chambre voisine, les deux demoiselles Hauptmann écrivaient nerveusement des monceaux de cartes.

— Voyez, dit le père, mes filles aussi travaillaient pour la bonne cause.

Ehwald eut un mot aimable pour les jeunes filles et s'en alla. Rentré dans son cabinet, Hauptmann put enfin donner libre cours à la grande joie qui le remplissait.

— Voilà un mariage, murmura-t-il, que j'aurai un sincère plaisir à célébrer.

Le lendemain, vers six heures, Antonio Schwarz se leva, peu reposé, après une pénible somnolence. Ces deux jours, passés à ne rien faire, lui avaient rendu une certaine tranquillité, mais sans diminuer aucunement le poids des soucis qui l'accablaient. Son désir de revanche était si vif, qu'il n'avait pas le loisir de s'occuper d'autre chose. Il attendait qu'on lui envoyât son appareil, afin de photographier des événements récents, ce qui serait la meilleure démonstration de l'efficacité de sa découverte. Plus qu'à des idées de vengeance, il pensait à la victoire qu'allaient remporter la science et la vérité exposées clairement aux yeux de tous. Son esprit avait recouvré une certaine sérénité; il ne méditait plus de vengeances particulières contre le révérend ou contre les collègues hostiles qui, pour des intérêts mesquins, reniaient ses quarante années de travail assidu et intelligent. Il se figura même un instant que la vérité de ses assertions était universellement admise; il en éprouva une grande joie, où ne se mêlaient nulle satisfaction d'amour-propre, nul désir d'humilier ses ennemis.

Schwarz endossa sa robe de chambre à carreaux, et plongea sa tête dans la cuvette pour effacer les dernières traces d'un mauvais rêve. Il entra dans son cabinet, s'assit à son bureau et examina une feuille couverte de chiffres, développement d'un calcul inachevé. Longtemps, il resta absorbé, regardant tantôt ses chiffres, sans les comprendre, et tantôt la colline verdoyante; à travers sa fenêtre, il l'apercevait dorée par le soleil à son déclin, couverte d'arbustes touffus et de vigoureux chênes. La vue de la nature mettait toujours en son âme une note de gaieté et de paix. Quand, aux heures de sa jeunesse, il avait, la nuit, contempné le cours des astres, toujours il lui était resté de ce spectacle une sensation douce qui comptait parmi les joies les plus pures de son existence.

Il voguait ainsi sur le fleuve du souvenir; et il se rappela une amusante aventure de ses vingt ans, alors qu'il s'occupait de zoologie. Un gendarme l'avait aperçu, caché derrière une haie, étudiant les amours des vers luisants. Persuadé qu'il tenait un voleur, il l'avait conduit au poste pour avouer, en fin de compte, que, cette fois, il avait bien pris des vessies pour des lanternes. Mais, tandis que le professeur revivait son lointain passé, il entendit, tout à coup, frapper à sa porte et reconnut la voix de Martino qui criait:

— Professeur! Professeur! Ouvrez! J'ai une chose très importante à vous communiquer.

Effrayé, Schwarz se leva et alla ouvrir. Martino avait un air tragique: son bandeau déplacé laissait à nu toutes ses meurtrissures; hors d'haleine, il dut s'asseoir pour ne pas tomber.

— Qu'y a-t-il? mais qu'y a-t-il? lui demanda son maître, ému de le voir ainsi bouleversé.

— La réunion..., la réunion des étu-

dants..., répondit le jeune homme, se remettant peu à peu.

— Qu'a-t-on décidé? interrogea Schwarz, anxieux.

— Ils viendront demain à dix heures manifester sous nos fenêtres... Ah! les rosses!... La réunion a duré plus de deux heures. Vos partisans ont essayé de faire de l'opposition; mais ils étaient trop peu nombreux. La séance s'est terminée par une scène de pugilat. Regardez dans quel état ils m'ont mis! J'ai les os brisés!

Et il se lamentait, s'agitait sur sa chaise, rajustant son bandeau aussi bien que possible. Son nez, enflé par suite d'un vigoureux coup de poing, était énorme et luisant.

— Qu'ils viennent! Qu'ils viennent! criait Schwarz avec force gestes menaçants. Ils verront le bel accueil que je leur ferai!

Et il se promenait de long en large, laissant voir dans ses paroles ses intentions hostiles.

On entendit une voiture pénétrer dans le jardin. Martino alla sur le balcon reconnaître le visiteur.

— C'est herr Meister! dit-il, très étonné.

Le chef de police? Le professeur cherchait vainement le motif d'une telle visite. Cependant, le fonctionnaire, annoncé par le vieux Matteo, entra dans le cabinet.

— Pardonnez-moi, dit l'homme petit et maigre, le dérangement que je vous cause. Mais une raison urgente m'a forcé de venir chez vous à cette heure. Tout récemment, les étudiants...

— Je sais, interrompit Schwarz; mon élève Christi, ici présent, m'a tout raconté.

— Vous, monsieur Christi, dit l'officier s'adressant à Martino, vous serez inscrit sur nos livres avec un blâme. Vous êtes trop batailleur. Vous suscitez partout le désordre.

L'autorité était chose sacrée pour Martino: il accepta la mercuriale dans un respectueux silence.

— Je dois, reprit le chef, parlant à Schwarz, assurer l'ordre public. Or, pour prévenir les troubles, je suis venu vous conseiller d'abandonner temporairement votre maison, et, ce qui vaudrait mieux encore, la ville...

— Non! non! non! interrompit éloquentement l'homme de science. Non! jamais!

— Remarquez, observa herr Meister, que vous courez un grave danger.

— Si l'on veut attenter à ma vie, objecta Schwarz surexcité, c'est votre devoir d'y remédier, en agissant contre les meneurs, et non pas contre moi, qui reste enfermé dans ma maison et ne fais tort à personne... Pourquoi, continua-t-il, m'attaque-t-on de tous côtés? Pourquoi me blâme-t-on? Pourquoi m'offense-t-on? Je ne porte nul préjudice à autrui, moi. J'ai fait une découverte qui sera la gloire de notre ville, et voilà la récompense que l'on m'accorde!

Sa voix et son geste étaient devenus tragiques: le chef de police en fut impressionné.

— Pensez bien, dit-il à Schwarz, que je ne voulais pas vous proposer de fuir, mais vous indiquer le meilleur moyen de prévenir tout désordre. Comment résister à la force, sinon par la force elle-même? Demain, si vous ne voulez pas partir, je me verrai obligé de faire entourer votre

maison par la cavalerie. Mais remarquez bien ceci: toute la lie du peuple va s'enir aux étudiants, et, s'ils résistent à la troupe, le sang sera versé. Avouez que ce n'est pas une belle perspective.

— Vous, cependant, hasarda Martino, vous pourriez les empêcher d'arriver jusqu'ici.

— Et comment, sans recourir à la force? Mieux vaut les laisser venir. Peut-être, après avoir crié, s'en iront-ils. Rien de grave, alors, ne se produira. Pour la dernière fois, professeur Schwarz, voulez-vous toujours rester?

— Oui, je reste, répondit sans sourcilier l'astronome, très fier.

— Alors, je vous en prie, soyez prudent. Ne les provoquez pas, ne vous faites pas voir...

— Ne craignez rien, conclut Schwarz avec le plus grand calme. J'avais d'abord des projets de violence; mais je pense, maintenant, que le mépris sera une arme meilleure. Ce soir, je recevrai de nouveaux appareils. Les manifestants, demain, me trouveront seul dans mon laboratoire. Je ne me dérangerai même pas.

Le chef de police partit, maudissant l'obstination ridicule du savant. Celui-ci resta seul avec Martino, chacun d'eux suivant le cours de ses pensées. Peu après, Kätchen entra.

— Pourrais-tu me dire, demanda-t-elle à son mari, où est allée Margherita?

Un nuage de tristesse assombrissait son visage: son cœur de femme avait tout compris.

— Je l'ai cherchée dans la maison, j'ai parcouru le jardin et une partie des champs: elle n'est nulle part.

— Elle n'est nulle part? demanda le père en se levant.

Martino, sans en connaître la cause, se sentit saisi d'un frisson soudain.

— Viens donc, toi, dit la mère à son mari. Je puis avoir mal cherché.

Schwarz était vivement ému.

— Voyons dans sa chambre, fit-il en s'avançant, suivi des deux autres.

La chambre de Margherita était déserte.

— Mais il y a une lettre sur la petite table, remarqua Martino, à qui l'amour et l'extrême crainte avaient momentanément affiné les sens.

Il la prit et la remit à son maître. L'enveloppe portait ces mots: *Pour mon père*. Affectant un grand calme, Antonio Schwarz l'ouvrit, et, après avoir lu rapidement, s'écria:

— Partie! Partie! Avec Ehwald!

— Avec Ehwald! reprit le pauvre Martino, n'en croyant pas ses oreilles.

Kätchen, très pâle, les jambes fléchissantes, s'appuyait à la petite table.

Le professeur semblait pétrifié. Vertigineuses, les idées tournaient dans son esprit, lui ôtant la force de parler.

Même sa fille! même elle, sa Margherita, son plus pur, son plus sincère amour, elle aussi, l'abandonnait!

— Maléd...! bégaya-t-il.

Mais sa voix expira, refusant d'achever la malédiction. Alors, seulement, il songea à regarder les deux autres.

Kätchen était toujours près de la petite table, immobile, pâle, muette. Accroupi dans l'angle de la fenêtre, son bandeau complètement défilé, le visage gonflé, livide, Martino pleurait comme un enfant.

(A suivre.) GIUSEPPE LIPPARTINI.
(Traduit de l'italien par F. ROUSSELLE.)

Allait-il se porter vers la pointe d'Europe, sur la villa du gouverneur, lui donner l'assaut, le sommer de se rendre, ainsi qu'il avait fait vis-à-vis du général?

Non! Le fou et sa bande descendaient Main street. Puis, après avoir franchi la Porte de l'Alameda, tous prirent obliquement à travers le parc et remontèrent les pentes de la montagne.

Une heure après, il ne restait plus dans la ville un seul des envahisseurs de Gibraltar.



Que s'était-il donc passé?

On le sut bientôt, quand le général Mac Kackmale apparut sur la lisière du parc.

C'était lui qui, prenant la place du fou, avait dirigé la retraite de la bande, après s'être enveloppé de la peau de singe du prisonnier. Il ressemblait tellement à un quadrumane, ce brave guerrier, que les monos s'y étaient trompés eux-mêmes. Aussi n'avait-il eu qu'à paraître pour les entraîner à sa suite!

Une idée de génie tout simplement, qui fut bientôt récompensée par l'envoi de la croix de Saint-George.

Quant à Gil Bralter, le Royaume-Uni le céda, contre espèces, à un Barnum qui fait sa fortune en le promenant à travers les principales villes de l'Ancien et du Nouveau Mondes. Il laisse même volontiers entendre, le Barnum, que ce n'est point le sauvagement de San-Miguel qu'il exhibe, mais le général Mac Kackmale en personne.

Toutefois, cette aventure a été une leçon pour le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté. Il a compris que, si Gibraltar ne pouvait être pris par les hommes, il était à la merci des singes. Aussi, l'Angleterre, très pratique, est-elle décidée à n'y envoyer, désormais, que les plus laids de ses généraux, afin que les monos puissent s'y tromper encore.

Cette mesure, vraisemblablement, lui assure à jamais la possession de Gibraltar.

JULES VERNE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

Le Maître du Temps



XIII

DANS LEQUÉL ENTRE EN SCÈNE

LE MAJOR VON TAMPFEN

Quand, vers neuf heures du matin, après avoir rempli ses devoirs religieux, le pasteur Hauptmann se mit à sa fenêtre, il put apercevoir, sur la place de l'Université, une foule qui attendait, très excitée, l'heure de la manifestation.

L'entrée de l'Université avait été interdite aux étudiants: dans le vestibule, le recteur conversait avec quelques professeurs; tous semblaient fort attristés. Bu-miller et ses amis étaient prudemment restés à la maison, craignant que leur présence fût blâmée par leurs collègues.

— Ah! s'écria le recteur profondément ému, les beaux jours de notre Athénée sont désormais passés. Quand les étudiants font des manifestations publiques contre un professeur, le décorum de l'enseignement a vécu.

— Nous devons avouer que nous sommes responsables, pour une large part, de ce fâcheux événement.

— Nous aurions dû prêter plus franchement notre appui à notre collègue.

— Pourquoi, demanda-t-on au recteur, n'êtes-vous pas allé voir Schwarz, hier?

— J'étais disposé à m'y rendre, hier au soir, répondit Martini, bien qu'ayant appris déjà l'inutile tentative du chef de police: la nouvelle de l'enlèvement de Margherita a changé mon projet.

— Bien vous en a pris! car, au lieu de rencontrer un homme, vous vous seriez trouvé en présence d'une bête fauve.

— Ah! cet Ehwald! cet Ehwald! soupira l'illustre recteur. Dès que le conseil académique pourra se réunir, nous devrions prier notre collègue d'offrir sa démission. Quel scandale!

— Un professeur qui s'enfuit avec une jeune fille! confirma Merkel, non sans ironie.

— Et ce révérend Hauptmann? Dire qu'il les a mariés sans le consentement du père.

— A vrai dire, assura Teuffel, je n'ai jamais compris pourquoi cette haine du pasteur contre Schwarz, ni pourquoi ce soulèvement de tout un peuple contre un homme que, hier encore, on portait aux nues. Vous, monsieur le recteur, qui êtes un philosophe, vous pourriez nous en donner l'explication.

Tandis que le grave von Martini citait au docteur Teuffel les philosophes et les orateurs ayant traité de la légèreté des peuples, Antonio Schwarz, plus tranquille que jamais, attendait l'arrivée de ses ennemis.

La veille au soir, à peine remis de l'accablement où l'avait plongé la fuite de sa fille, il avait dit à sa femme:

— Demain, il y aura péril pour la vie de ceux qui se trouveront ici avec moi.

Et il l'avait exhortée à aller passer quelques jours chez sa mère, jusqu'à l'apaisement des esprits. Martino, immobile, noyé dans ses larmes, admirait la sérénité de son vénéré maître. Kätchen était partie, tout en pleurs, comprenant que, dans la fuite de Margherita, elle avait une part de culpabilité.

Après le départ de sa femme, le professeur resta silencieux, absorbé dans ses méditations.

La nuit était tombée, avec son cortège de scintillantes étoiles; des milliers de vers luisants erraient dans les prairies: tel un long fleuve d'or qui serait descendu vers l'autre fleuve, dont les eaux coulaient, dans une ombre mystérieuse, vers des pays inconnus et lointains.

Antonio Schwarz, envahi par l'obscurité, essayait vainement, en songeant à sa fille, de s'irriter contre elle. Le courroux ne venait pas, ses pensées s'évanouissaient. Si, un jour, quelqu'un lui eût dit: « Demain, Margherita s'enfuira avec un galant », il serait entré dans une colère furibonde. Le fait accompli, il s'étonnait de son insensibilité. Il aurait voulu se mettre en colère: ce soulagement lui était refusé. Martino, le voyant si tranquille, tremblait, persuadé que ce calme apparent serait suivi d'une violente tempête.

Une heure après, un messager vint apporter à Schwarz l'appareil tant désiré. Alors, oubliant complètement tout le reste, il appela Martino. Le disciple versait son dernier pleur sur son beau rêve envolé.

— Enfin! lui dit Schwarz, nous sommes arrivés au terme de nos peines. Cet appareil va me permettre de représenter les choses les plus récentes. Nous allons aussitôt commencer nos expériences. Avant demain soir, personne ne pourra plus douter de notre victoire.

Martino gémit, d'une voix encore lamentable:

— En attendant, demain, la maison sera fermée, et la troupe seule, peut-être, assurera notre salut.

— Ne crains rien, repartit son maître, l'exhortant à reprendre courage. La science est un sacerdoce; comme la religion, elle a ses martyrs et ses combats. Pour moi, à cette heure suprême, je sens un calme bien différent de l'excitation de ces jours derniers, excitation si vive que j'ai craint la folie. Penser à la grande découverte qui procurera tant d'avantages à la société, voilà, sans doute, ce qui adoucit ma douleur d'avoir perdu ma fille.

— Mais ne ferez-vous rien contre ce misérable Ehwald? demanda Martino.

Dans son esprit imaginaire, il voyait déjà son rival entraîné par des gendarmes, et jeté ensuite au fond d'un obscur cachot.

— Non, répondit le professeur d'une voix ferme. Margherita cesse d'être ma fille. Qu'elle suive son destin. Je ne veux plus jamais entendre parler d'elle.

Il se leva, prit l'appareil que l'employé avait déposé sur la petite table et, suivi de Martino, entra dans son cabinet.

— Prends les plaques convenables, ordonna-t-il à son aide.

Mais celui-ci, dont la douleur et la surprise étaient maintenant un peu dissipées, commençait à s'apercevoir qu'il n'avait pas dîné: il sentait quelques tiraillements d'estomac, qui s'accompagnaient d'une musique expressive. Il n'osa pas, cependant, se plaindre, et se contenta de bâiller fortement en pénétrant dans le laboratoire. La lanterne allumée, il chargea la machine. Schwarz vint mesurer la longueur du soufflet; puis, tous deux portèrent l'appareil près de la véranda et, s'asseyant, attendirent.

Ils restèrent ainsi une heure. Antonio Schwarz se montrait fort impatient. Enfin, il ferma l'appareil, retira le châssis et se hâta de passer dans le laboratoire. Une minute d'attente, et l'on vit apparaître la silhouette d'un paysan armé d'une faux et courbé, comme s'il arrachait les mauvaises herbes d'un champ.

— Essayons de nouveau, dit-il. Cette épreuve-là ne convaincra personne.

L'expérience recommença. Puis, tandis que Martino pensait aux doux yeux de Margherita, il vit le professeur se lever subitement et lui serrer le bras avec angoisse.

— Vois-tu? Vois-tu? Là-bas...

Du doigt, il montrait un point du pré, derrière la haie du jardin.

Martino prit ses lunettes et regarda. Une grosse tache noire se déplaçait.

— Mon Dieu! s'écria le maître. Nous avons laissé toutes les portes ouvertes!

— C'est un chien! dit pacifiquement Martino.

L'hôte inattendu, comme pour prouver son identité, se mit à aboyer.

— N'importe! reprit Schwarz. Va fermer tout.

Martino sortit. Comme il traversait la cuisine, il vit les deux domestiques en train de souper. Alors, il se laissa vaincre

(1) Voir les *Annales* depuis le 28 février 1909.

par la tentation. Il envoya le vieux Matteo exécuter à sa place les ordres du maître, saisit une moitié de poulet et l'engloutit avec voracité.

Quand il revint dans le cabinet, le professeur ôta une seconde fois le châssis de l'appareil.

— Regarde, dit-il en attendant qu'apparût distinctement la figure annoncée déjà par une tache noire. On dirait un officier. Vois : elle commence à devenir plus nette.

— C'est un major d'artillerie, remarqua Martino après une observation attentive. On le reconnaît aux galons de la manche...

— C'est le major von Tampfén, le roi de nos officiers. Parfait!

Il s'élança vers le cinématographe, le mit vite à sa place sur la véranda et le fit agir.

— Ce sera une projection magnifique, dit-il; je la développerai demain matin. L'horloge de la ville sonna une heure. C'était le beau milieu d'une nuit silencieuse qu'éclairaient mille petites flammes au ciel et sur la terre. Martino pensa aux deux fugitifs. Quelle douce nuit d'amour!

Comme son maître, il alla se coucher. A huit heures du matin, le professeur commença à tout préparer pour le développement des plaques; l'élève se dirigea vers la ville, afin d'apprendre où en étaient les événements.

Par leur nombre et leur conformation particulière, les plaques du cinématographe demandaient plus de deux heures pour être prêtes. Schwarz ne pouvait préparer en grande quantité les liquides qui servaient à une seule plaque; aussi devait-il employer des substances plus lentes.

Il travaillait donc avec calme, sans se soucier du danger imminent, sans penser que, bientôt, la moitié d'Oppendorf viendrait crier sous ses fenêtres. Il sentait en lui la dignité du prêtre, apôtre d'une religion nouvelle; son esprit souriait à l'idée du martyre auquel allait l'exposer sa découverte.

Et il ne s'étonnait pas de sa tranquillité. Tout absorbé dans son travail, il dédaignait les choses du monde, petites et mesquines. Il avait l'obstination du fauve qui préfère mourir plutôt que d'abandonner sa proie, l'héroïsme du soldat athénien qui se laissa couper les mains plutôt que de lâcher le navire ennemi et qui, n'ayant plus de bras pour retenir la galère, s'y cramponnait avec les dents.

Vers neuf heures, Martino revint. Un air de crainte assombrissait sa figure ronde.

— Oppendorf est en révolution! raconte-t-il. Les rues sont pleines de monde et de troupes, les portes fermées ainsi que les fenêtres. J'ai été reconnu; on voulait me lapider. Les murs mêmes poussaient des cris de mort contre vous. Et tout cela pour une question de science!

— C'est une louange qu'il faut accorder à Oppendorf. Jamais aucune autre ville ne se serait soulevée pour la découverte d'un savant. Mais fais venir mes domestiques.

Tête basse, les deux vieux entrèrent. Le maître leur dit:

— Tandis qu'il en est encore temps, retirez-vous de cette maison. Vous y reviendrez, quand tout danger aura disparu. Je ne veux pas que nul de vous souffre pour moi.

Les vieillards lui baisèrent la main et

sortirent en pleurant. Schwarz, s'adressant à Martino, poursuivit:

— Je connais ton courage et ton dévouement. Mais tu dois aussi partir. Contre cette foule irritée, — un sourire d'orgueil illuminait son visage, — je yeux, moi, rester seul ici.

Martino n'osa pas résister au désir de son maître. La perte de son amour lui avait enlevé ses velléités d'héroïsme. Sa vie redevenait vide et triste comme auparavant. Il allait laisser passer l'orage et reprendrait, ensuite, ses humbles fonctions: préparer les plaques et entretenir les télescopes. Il comprit que son maître, en voulant rester seul, accomplissait un acte digne de passer à la postérité. Il baissa la tête et obéit.

— Voici qu'arrivent les soldats, dit Schwarz, apercevant quelques cheval-légers qui longeaient la haie. Pars avant que le passage soit barré. Dans deux heures, tu reviendras.

Martino, docile, sans un mot, descendit vers le fleuve, et remonta de l'autre côté, afin de voir, tout en se cachant, ce qui arriverait. Antonio Schwarz resta seul dans sa villa déserte.

Déjà, la maison était entourée de soldats. Il vit les canons des fusils étinceler au soleil. Il pensa à un combat, à un massacre autour de lui, alors qu'il restait paisiblement plongé dans ses méditations. Il sentit revivre en lui l'âme d'Archimède, mais s'estima heureux à la pensée qu'aucun centurion romain n'entrerait pour l'égorger.

Son travail avançait lentement. Le chemin commençait à se remplir de curieux. Schwarz aperçut plusieurs d'entre eux se diriger vers le fleuve. Les chevaux hennis-saient et piaffaient; de temps à autre, le commandement d'un officier fendait l'air avec le bruit sec d'un coup de fouet.

Peu à peu, la foule grossit, inonda les rues et les champs. Le professeur, regardant par les fenêtres ouvertes et à travers les vitres rouges, apercevait une fourmilière de têtes humaines, toutes retournées vers la villa. Cette multitude se pressait, devenait plus compacte. Quelques cris s'élevèrent çà et là; puis, éclata un immense hurlement:

— A mort le professeur Schwarz! A mort!...

Antonio Schwarz sourit. Il continua son travail. Les voix redoublaient leurs menaces. Contenus difficilement par les soldats, tous ces énergumènes s'avançaient en poussant des vociférations. Ils étaient exaspérés de voir cette maison avec ses portes et ses fenêtres ouvertes, d'y trouver leur ennemi qu'ils croyaient distinguer derrière les rideaux, impassible, et les défiant par son calme. Les clameurs augmentaient, devenaient assourdissantes. La bande des étudiants apparut en haut de la route. Quelques cailloux furent lancés dans le jardin.

Schwarz se mit à examiner les plaques déjà développées.

Sur les premières, le major von Tampfén se promenait de long en large, dans un endroit bien difficile à déterminer. Mais l'ondoiement d'un rideau fit supposer à Schwarz que ce devait être une chambre. Sur la physionomie du major, une vive inquiétude se lisait.

Le professeur prit d'autres plaques, afin de poursuivre son étude. Dehors, les cris se faisaient toujours entendre:

— A bas! A mort! A mort!

Provoqués par la foule, les soldats avaient dégainé. Parmi les manifestants, certains braillards sans veste, le poitrail nu, se montraient plus féroces que les autres. Les chevaux se cabraient. Un soldat avait reçu une pierre au front: son sang coulait. Le trompette sonna la charge.

Un moment, la foule parut se calmer. Schwarz, plongé dans ses observations, n'entendait même plus les cris. Sous ses yeux, le major se tournait soudainement à droite, et ouvrait la porte à une femme voilée.

La femme entra, s'approcha de l'officier; elle semblait lui dire de douces choses. Le magicien se prit à sourire naïvement: son âme était toute bienveillance pour ces péchés de jeunesse.

— Qui est-ce donc?... pensait-il, très intrigué.

Et, curieusement, il tournait les plaques. Mais voilà qu'un cri rauque sort tout à coup de sa poitrine; sa figure prend une expression de douleur, d'étonnement, de haine:

— Elle! Elle!

Il tourna encore les plaques. C'était bien elle! Ce ne pouvait être une autre!

— Kätchen! cria-t-il, quand il put enfin parler.

Dans son cerveau, passa comme un tourbillon. Au désespoir causé par l'infidélité de sa femme, s'ajoutait, imprévue, une grande douleur d'avoir perdu sa fille: il crut que son pauvre cœur allait se briser!

— Malédiction!

Il maudissait sa femme, il maudissait la science, il maudissait la vie. Il saisit ses plaques, les jeta à terre. Il bouleversa tout autour de lui, sans nul souci du danger, dominé par une aveugle folie de destruction, voulant effacer à jamais, par un acte violent, le souvenir de toutes choses. Il trépanait de colère au milieu des fioles qui se brisaient, des liquides qui se répandaient partout, des éclats de verre qui le blessaient et l'ensangantaient. Dans sa rage, il eût voulu détruire et anéantir le monde entier.

Dehors, la foule, devenue féroce, rivalisait de fureur avec lui. La troupe dut se servir de ses armes. Les étudiants excitaient leurs camarades à la résistance, les cris de mort se multipliaient.

Tout d'un coup, deux langues de feu sortirent d'une fenêtre. Une explosion violente renversa les spectateurs les plus proches, épouvanta les chevaux qui foulèrent aux pieds bon nombre de manifestants, mit en fuite la foule hurlant de terreur sauvage. Blessés et fuyards ouvraient la colline. Rarement on avait vu semblable panique. Autour de la maison, réduite à un brasier de ruines fumantes, il ne resta que des victimes incapables de se relever.

Dès que Martino avait aperçu les flammes et entendu la détonation, il s'était empressé d'accourir. Fou de douleur et d'épouvante, il cherchait parmi les décombres, au risque de sa vie.

Hélas! il ne put rien trouver. Le mélange des liquides avait réduit en poussière les pauvres membres. Emportant avec lui son merveilleux secret, Antonio Schwarz était mort, au sein des flammes, comme un dieu.

GIUSEPPE LIPPARINI.

(Traduit de l'italien par F. ROUMELLE.)

FIN